



*Chroniques
hispano-
américaines*

Récits d'une initiation à l'espagnol
lors de plusieurs voyages d'aide
bénévole en Amérique hispanique

Daniel Gagné

Daniel Gagné

Chroniques hispano-américaines

Récits d'une initiation à l'espagnol lors de plusieurs voyages d'aide
bénévole en Amérique du Sud et centrale

Cataloguage ISBN : 978-2-9817460-09

Auteur : Daniel Gagné

Dépôt légal : - Bibliothèque et Archives nationales du Québec – 2018

Dépôt légal :- Bibliothèque et Archives Canada, 2018

Copyright ©: Tous droits réservés

Du même auteur :

Kipawa, deux sangs, Soleil de Minuit., 2005

Une version abrégée (chapitre 1 à 28) a été publiée, avec l'appui financier du Centre de solidarité international Corcovado de Rouyn-Noranda, en 2009

Un extrait de ces récits a remporté la mention Télé-Québec au concours du Prix littéraire de l'Abitibi-Témiscamingue en 2009

Rouyn-Noranda, hiver 2017

REMERCIEMENT

L'auteur tient à remercier tous les Hispano-américains rencontrés au cours de ses neuf voyages de bénévolat en Amérique hispanophone, tous ses compagnons et compagnes de travail lors de ces aventures, notamment Léandre Lahaie (que j'ai entraîné dans trop de missions inconfortables), ainsi que tous les donateurs et donatrices qui ont soutenu financièrement nos divers projets pendant une dizaine d'années. Finalement, le Centre de solidarité internationale Corcovado d'Abitibi-Témiscamingue qui nous a appris à se faire confiance.

De même, je salue bien bas tous ceux et celles qui nous ont piloté vers nos interventions sur le terrain (au Pérou, en République dominicaine, au Guatemala et en Équateur) : Lise Gagnon, le père Chouinard (c.s.v.), Celestina Velasquez, Rosa Safra, sœur Blandine Allen (cnda), Élisabeth Lahaie et Jimmy Curuchich.

En terminant, je m'en voudrais de ne pas souligner au passage ceux et celles qui ont facilité mon apprentissage de l'espagnol américain, soit les immigrants de divers pays hispano-américains installés à Rouyn-Noranda, en particulier Rosario Elizabeth Goytizolo et Beatriz Rojas.

Table des matières

Voyager	9
A - Chroniques péruviennes.....	11
Partie I- La costa peruana	12
1 – Esperar	13
2- Uno más	15
3 - Agua, no hay.....	17
4 - Coger un mal de sol.....	19
5 - Perro, avec deux "r"	21
6 - Pure, rifles, drywall, miel de maple, bote et les autres	24
7- La octava zona	26
8 - Subir las montañas	31
9 - Combis	34
10 - Canta	41
11- La Casita roja.....	48
12 - El Lanzón de Chavín.....	54
13 - Dos horas a matar en el paradero del omnibus.....	57
14 - Carta para la Amalia	61
15 - Florescer.....	68
Partie II- La sierra	74
16- Volver	75
17- Las invasiones	77
18- Faena	84
19- Volver a ver a la Amalia	91
20 - Lobos.....	95
21- Pisco sour	100
22 - Fiesta patronal	104

23 - Mi mamá me pegó	106
24 - Los naturales	110
Partie III –La selva	119
25 - La Ollería	120
26 - Emborrachándose.....	131
27- Caucho	133
28- Masato.....	137
29- Balsas.....	140
30- La Venezia de la selva.....	147
31- Cruz del Sur.....	151
B - Chroniques équatoriennes	157
Partie I : La mitad del mundo	158
32 - Te amo X 100 pre	159
33 - Las venas abiertas de América latina.....	161
34 - La mitad del mundo	166
Partie II- Terremoto	169
35 - Dioselopaï.....	170
C- Chroniques dominicaines	175
Partie I – Le batey après l'ère du sucre	176
36 - Cuando no hay	177
37- El carbonero del infierno	181
38- El operativo de la Inmigración.....	184
39- El Presidente de los bateyes.....	188
40- La niña de sus ojos.....	192
Partie II : Ciudad Trujillo	199
41 - Las lluvias.....	200
42 - Intercambio de disparos.....	202

43 - Gou min dan batey.....	203
44 - Ampil, ampil poul Manolo.....	207
45 - Protestas, huelgas y caricaturas	210
46 - El pequeño Québec	214
47 - Ciudad Trujillo.....	217
Partie III- La septima vida del Presidente	225
48 - Tengo problemas.....	226
49 - Vue imprenable sur Santo Domingo.....	227
50 - Le président aux sept vies	229
D- Chroniques guatémaltèques	233
51 - Quielo mi cafecito, mamá.....	234
52 - Lincheo.....	236
53 - Xi Xot.....	240
54 - Guatemala	242
55 - Hombres de maíz.....	244
56 - Un quintal de oro.....	247
57 – Procesiones	250
58 - Calendario maya (Oxlajuj bak'tún)	254

Voyager

Il existe mille façons de se dépayser, de se perdre dans l'étranger pour mieux se retrouver, apprivoiser ses limites et ses peurs. La plupart du temps, on le fait à travers des lieux et des gens que le hasard ou une agence de voyage met sur notre route. Mais on peut aussi le faire avec des mots, des expressions retenues d'une langue qui nous était inconnue avant le départ et qu'on va tenter d'apprivoiser au cours du voyage. Se transporter dans une autre langue pour visiter le pays où on la parle peut être aussi un véhicule de découverte.

On trouvera donc dans ce livre une série d'impressions de voyage, non pas en vue de présenter des curiosités géographiques, sociales ou culturelles, mais un cheminement un peu aléatoire dans divers pays ayant en commun l'usage de la langue espagnole telle qu'elle se parle dans le petit peuple. Le parcours que je présente est celui de ma familiarisation avec la langue espagnole, chaque chapitre illustrant une nouvelle expression apprise en cours de route. Elles sont regroupées en fonction des pays visités, la plupart du temps en respectant le temps chronologique où elles furent écrites. On y retrouve donc quatre grandes parties, ou chroniques, correspondant chacune aux quatre pays visités (Pérou, Équateur, République dominicaine et Guatemala).

Ces récits furent écrits à l'occasion de huit expériences de travail bénévole (ou de coopération internationale, si on préfère), la plupart du temps au sein du groupe abitibien et témiscamien des Volontaires autonomes¹. Même s'il est peu question du travail effectué lors de ces missions (agrandissement d'un centre d'hébergement pour femmes maltraitées, construction d'une garderie en milieu défavorisé, échange littéraire entre des enfants du primaire d'ici et de là-bas, fabrication de charbon à partir de canne à sucre, consolidation d'école pré-maternelle, etc.), ce sont quand même les

¹ Voir blogue : <http://volontairesautonomesperou-collique.blogspot.ca/>

personnes rencontrées lors de ce travail qui m'ont mis sur la piste de la plupart des chroniques. Si, lors des premiers séjours, je me centrais sur l'apprentissage du *castellano*² et rêvait de le faire savourer dans mon entourage (d'où l'abondance du vocabulaire espagnol dans le texte), peu à peu je me suis laissé captiver par les histoires des gens rencontrés. C'est pourquoi, au fur et à mesure que les chapitres se succèdent les uns aux autres, on obtiendra une mosaïque de la vie quotidienne des personnes que j'ai côtoyées, des gens du petit peuple, de leurs ancêtres et de leurs concitoyens, le portrait de gens avec lesquels j'ai appris à m'identifier.

Avec le recul, je me rends compte que j'avais déjà vécu une expérience semblable, il y a bien des années, lors de voyages tout aussi dépaysants, chez les Algonquins de mon coin de pays (l'Abitibi-Témiscamingue), voyages qui avaient aussi comme objectif premier l'apprentissage d'une langue, mais qui s'étaient peu à peu transformés en découverte d'un peuple et de sa tragédie. Quelle émotion pour moi d'avoir pu me rendre compte, au terme de mon périple, que l'Amérique était un continent unifié grâce à ses premiers habitants et que mon histoire personnelle se confondait en quelque sorte avec la leur.

² Le *castellano* (littéralement, le castillan) désigne l'espagnol américain, que les hispano-américains appellent ainsi pour le distinguer de la langue parlée actuellement en Espagne. On se perd un peu en conjectures sur l'origine et la justification de cette appellation. On peut penser qu'elle correspondait à l'origine à l'espagnol médiéval de la province de Castille en Espagne, auquel s'identifiaient la cour royale et les colonisateurs espagnols.

A - Chroniques péruviennes

Partie I- La costa peruana³

(Premier voyage : février-mars 2008)

³ Le littoral côtier péruvien (Pacifique).

1 - Esperar

Le vautour se jette en bas de son perchoir là-haut sur les plus hautes collines de Collique. Deux ou trois battements d'ailes et puis, plus rien. Il flotte dans l'espace, l'air et le temps. Il attend.

Au-dessous de lui, très, très en dessous, quelques Incas se bougent les fesses sur la Tupac Amaru. Chauffeurs de taxis, chauffeurs de combis qui pètent des colères les uns contre les autres parce que, justement ces autres, leur bloquent le passage. De goulot d'étranglement en goulot d'étranglement, on n'avance pas. On attend. Malgré les klaxons, les jurons et les engueulades à coups de poingt sur les portes des autos voisines.

Tout autour, les indigènes - descendus de la *sierra*, de l'empire inca, pour venir mourir à Lima - sont postés au balcon de leur deuxième ou troisième étage, interminablement en chantier. Du balcon, on voit bien à la fois le vautour dans les bras d'*Inti*⁴, et la corrida des chauffeurs sur la *carretera*⁵ en bas. Et du balcon, on attend. Partout, en haut, en bas, au milieu c'est la même histoire. On attend.

Esperar... Au pays de ceux qui ont tout leur temps, on n'espère plus. On attend. Le sang, le maïs (*maíz*), les pierres, la cordillère, les haricots, le café, l'or et le pétrole, tout a déjà été donné. Ne reste que le temps. Et du temps, il en reste beaucoup. C'est pourquoi en *castellano*, "*esperar*" ne veut guère plus dire "espérer", mais « attendre ». Car ici, le temps, c'est le seul espoir.

⁴ Le soleil, dieu suprême de la mythologie inca.

⁵ route principale ou nationale



Chapitre 1 : Tupac Amaru II (1738-1781), descendant du dernier empereur Inca du Pérou. Héros de la première révolte américaine des Indigènes contre les envahisseurs espagnols en 1780.

2- Uno más

Une première goutte tombe à plat sur le sol assoiffé du Pérou. Il ne s'agit pas de pluie cependant, mais de sueur. De ma sueur. Et la terre poudreuse sous mes pieds ne pourra pas vraiment en bénéficier, car cette eau miraculeuse se perd dans le bois archi-sec de la planche que je suis en train de clouer.

Je travaille. *Trabajo*. Comme un vrai Péruvien, avec d'autres Péruviens qui eux aussi répandent leur sueur à profusion sur leur terre natale. C'est à peu près tout ce qu'ils peuvent faire pour leur pays, l'arroser de leur sueur. C'est la seule eau disponible ici en zone côtière aride (la *costa*) pour humecter un peu le sol brûlant.

Depuis deux semaines, nous fabriquons du béton : une chaudière de sable, une de gravier et une de ciment. Mélanger le tout avec de l'eau et retourner dix fois. Mais j'avais oublié la sueur. Il entre aussi beaucoup de sueur dans la recette. La mienne, aussi. Pas de différence avec celle des autres. Toute eau fera l'affaire. Ainsi dans le mur que nous érigeons j'aurai mis un peu de moi-même. Ça donnera de l'endurance au béton. Et à moi aussi. Une sorte d'osmose québéco-péruvienne.

Trabajo más y más. Les ouvriers tout autour encore plus. D'une noirceur à l'autre. Ce qui signifie douze heures au total équatorien. Je n'arrive pas à suivre leur rythme. On fait le ciment à l'étage, *segundo piso*. On transporte la moindre parcelle de sable, de pierre et d'eau sur le toit, *a l'hombro*, à l'épaule. *Al hombro de los hombres*⁶. Et on brasse le tout à la pelle, les deux pieds dans le ciment, chaque pelletée venant extraire sa goutte de sueur de nos corps épuisés.

Y a-t-il assez de sable, Mario? *No. Uno más*. Y a-t-il assez de gravier? *Uno más*. Assez d'eau? *Uno más. Uno más*. Une de plus, toujours. Une pour la terre du Pérou. Une pour Inti et une pour le temps. Ce pays a soif. Toujours. Une vie de plus à s'user sous le

⁶ À l'épaule des hommes

labeur, ce ne sera qu'une goutte de sueur de plus pour arroser la terre. Implacable, insondable, Mario monte une poche de ciment de 35 kg à l'épaule dans l'échelle de fortune, un barreau à la fois, sans sourciller et sans se plaindre. Et quand il arrivera fourbu sur le plancher que nous coulons, le maçon lui dira, pour tout compliment, sans sourciller: *uno más, Mario*. Il te reste encore un peu de sueur dans le corps et la terre a soif.



Chapitre 2 : La casa de acogida para las mujeres maltradas, quelques mois avant notre arrivée.

3 - Agua, no hay

J'arrive de l'ouvrage, fourbu mais heureux de m'être dépensé pour les gens du pays. Et sale. *Sucio*, de partout. Du ciment dans les bottes et de la poussière (*polvo*) partout ailleurs. Dans les yeux, les cheveux, les oreilles, la bouche, le cou et dans la chemise, collée au tissu sous la sueur séchée.

En entrant dans la *casa* de ma famille d'accueil, celle de Celestina, je m'enlignai tout droit sur la douche. Je sais d'avance qu'elle sera froide. Elle n'a que cette température-là à offrir. Mes vêtements tombent autour de moi comme si j'avais été vêtu de sacs de ciment. J'entre dans la douche pour me libérer enfin de quelques kilos de poussière. Je tourne le robinet et... rien. J'attends. *Espero*. *Un momentito*. Toujours rien.

- *Agua, no hay!*

Il n'y a pas d'eau. Le gros robinet de l'aqueduc municipal a été fermé. Nu comme un ver et sale comme un porc, je viens d'assimiler ma troisième leçon de *castellano*⁷. L'eau est à la minute ici. Et la minute est passée pour nous. Elle va revenir plus tard, Dieu sait quand. D'ici là, d'autres familles plus loin dans le réseau municipal en profitent. Mais avec le temps, on apprend à se débrouiller. Chacun possède quelques réservoirs d'eau juchés sur le toit de sa maison et thésaurise pendant que le gros robinet coule vers sa *casa*.

Mais aujourd'hui, même la réserve est à sec. Il reste un peu d'eau dans un baril qui sent le pétrole, là-bas à la cuisine. On me donne une ration de quelques tasses qui devraient suffire à me soulager un peu, à la débarbouillette, jamais si bien nommée.

⁷ *castellano* : autre nom pour désigner la langue espagnole. Dans le cas de l'Amérique hispanophone on pourrait appeler l'espagnol local un géolecte.

Et voilà. Je viens d'apprendre que l'eau est rare au pays de Inti, le soleil inca. Chaque jour, on vit à la merci du maître du robinet, qui ouvre et ferme à sa guise la valve de la vie, arrosant des îlots de Péruviens ci et là, comme un fermier irrigue ses champs: tant pour les tomates, mais un peu moins pour le maïs de la *tercera zona* de Collique. Tant pis pour moi si je vis dans un champ qui ne sera plus arrosé aujourd'hui!



Chapitre 3 : Celestina, la petite Inca, dans son lavoir, avec ses nombreuses réserves d'eau

4 - Cogger un mal de sol⁸

Le croiriez-vous? Au pays des Incas qui vouent un culte à Inti, le soleil leur fait mal. Un peu comme tous les dieux d'ailleurs, qui ne peuvent s'empêcher de servir des leçons de vie à leurs fidèles. Le soleil se fâche après vous. Ses caresses vous brûlent la peau si vous les subissez trop longtemps. *Quema!* Le soleil vous cuit sur place.

Passes encore pour les gringos comme moi et Paula qui sommes des infidèles. Mais faire de même avec de vrais Incas qui n'ont jamais connu autre chose que le soleil d'une noirceur à l'autre, ça me paraît un peu fort, non? Et bien oui, les Incas aussi, attrapent *un mal de sol*. Leur peau rougit, sèche et pèle. Un peu moins cependant que moi et Paula qui avons l'air de homards bouillis.

Mais (car il y a toujours un mais dans ce pays), il y a encore plus d'injustice cachée sous ce paradoxe. La semaine dernière je suis passé devant l'hôpital de la Magdalena qui, avec ses 400 lits dessert une population de un million d'habitants à Collique et aux alentours. On pouvait y lire en grosses lettres sur une bannière: "*Campaña de depistaje de lunares*" à l'entrée. Dépistages des lunaires?

Je m'informe à Johao qui m'accompagne dans une autre de mes expéditions en combi (du côté de San Felipe cette fois). Après un soupir, il commence une longue explication, accompagnée de force gestes qui devraient me faciliter le décodage de son espagnol. Une maladie de la peau? Non, pas tout à fait. Pas de chance, je n'ai pas mon dictionnaire de poche avec moi. À force d'itérer entre les "oui" et les "non, c'est pas ça", je finis par comprendre : ce sont des grains de beauté!

Encore une fois je me suis fait avoir avec mon réflexe d'accorder les assonances espagnoles et anglaises. *Lunar* n'a rien à voir avec la lune, même si la lune se dit "*luna*". Idem pour une vitre de fenêtre. Lundi se dit aussi "*lunes*", pour je ne sais quelle raison. Personne

⁸ Attraper un coup de soleil

pour m'expliquer pourquoi. L'étymologie n'est pas un sport à la mode par ici et je reste sur ma faim, toujours.

Surpris comme pas un, je demande à cet universitaire s'il y a beaucoup de cas de cancers de la peau au Pérou. *Más y más*, qu'il me répond. Inti ne se contente pas de brûler la peau. il tue aussi ses sujets.

Les *padres* de la paroisse de Collique (une petite paroisse de 120 000 habitants, à 90 % pratiquante) me confirment que c'est bien le cas. Le soleil réclame des vies, beaucoup de vies, même chez les *Indios* barbares de l'Amazonie, à Iquitos, loin dans la *selva*⁹. Eux-mêmes y ont goûté et s'en sont sauvés de justesse, après une chirurgie de dernière minute.

Et voilà une légende urbaine de plus à se faire découdre. Le soleil n'accorde pas d'immunité aux basanés. Il les tue aussi vite et aussi bien que des Visages pâles. Si on en voit moins, c'est juste parce qu'ils meurent de maladies infectieuses avant d'atteindre l'âge avancé nécessaire aux cancers pour sortir de l'ombre.

⁹ jungle



Chapitre 4 : Une rue typique de Collique, dans la tercera zona

5 - Perro, avec deux "r"

Le concert a lieu à tous les jours, beau temps, mauvais temps. Et à deux reprises. Ainsi, on a toujours la chance de se rattraper avec celui du soir, si on manque celui du matin. Entre les deux, les artistes veillent au grain.

Il ne s'agit pas d'une symphonie, malheureusement. Ça ressemble plus à une marche militaire ou à une harangue de *coach*, réduite à sa plus simple expression. Pourant, ils ont beau n'être que des musiciens de rue, ils se dépensent sans compter pour leur art. Ils s'exécutent à demeure littéralement, en faction sur le toit des maisons. De chacune des maisons.

Jamais un sans un autre, comme dans "*perro*" avec deux "r". Avec un seul "r", ça donne un "mais". Avec deux "r", vous avez toutes les conditions réunies pour démarrer un concert. Ce groupe syllabique (le double « r » ou « rr ») - si compliqué pour un francophone qui doit s'enrouler la langue sur elle-même deux fois plutôt qu'une - s'apprend mieux quand on réalise qu'il faut un minimum de deux chiens pour débiter la prestation.

Par exemple, un sur le toit du voisin d'en face et un autre sur le toit de notre maison (celle de Celestina, *claro!*). Le premier commence à aboyer, à propos de tout et de rien, la plupart du temps pour ne pas mourir d'ennui, et l'autre lui répond, en suivant le tempo. Dans le jour, ce ne sont que de petits exercices, des vocalises, auxquelles tous les vrais maestros doivent se montrer assidus. Le vrai concert commence le soir.

Ils sont des centaines, des milliers, voire des dizaines de milliers à joindre leurs voix pour nous offrir leurs trilles enthousiastes. À force de conviction pure, ils arrivent à enterrer tous les autres bruits. Ce qui n'est pas peu dire, car ici le bruit règne en tyran. Vers les vingt heures, quand la vraie nuit commence et que peu à peu les Péruviens se rapprochent de leur lit, eux se réveillent. Ça débute avec des broutilles et des échanges de politesse. Mais quand les rues se vident de gens, ils occupent la place. Toute la place.

Il y a des bassons, du genre bergers allemands, des flûtes, du genre "*mascote*"¹⁰, et des violons, la plupart du temps bâtards battus à plate couture par la vie. Les autres s'inventent des instruments intermédiaires, parfois exotiques, aux accents un peu discordants. Mais on s'en fout royalement. Il n'y a pas de chef d'orchestre et personne ne passe d'audition. Le seul pré-requis est de s'en donner à cœur joie!

Si bien que vers les 21 heures, leurs milliers d'aboiements se sont joints ensemble pour ne former qu'un seul, unique, grandiose

¹⁰ Toutou de compagnie

raz-de-marée qui vous transperce les tympans jusqu'à 22 ou 23 heures.

Au bout d'une semaine de ce spectacle quotidien on finirait par s'habituer si ce n'était qu'il revient aussi le matin. Quand je parle du matin, je veux dire le petit matin. Celui de l'avant lever de soleil, lorsque quelques rayons frileux se profilent derrière les montagnes pour aguicher les coqs.

Car des coqs il y en aussi des milliers. Mais ils semblent qu'ils ont un don particulier ici, celui de réveiller l'enthousiasme des chiens, qui en profitent pour se jeter dans la mêlée de nouveau et remettre ça à qui mieux-mieux, jusque vers les sept ou huit heures. Pas besoin de réveille-matin. Les bouchons d'oreille ne sont pas un luxe, mais une nécessité.

Mais pourquoi y a-t-il tant de chiens ici et pourquoi presque tous juchés sur le toit des maisons? J'ai posé la question à plusieurs et n'ai pas eu de réponse satisfaisante. C'est comme demander pourquoi il y a tant de neige au Québec. Une chose semble certaine, c'est que ce n'est pas par amour des chiens qu'on en a un ou deux. Il faut un coeur très dur pour ne pas s'émouvoir de les voir passer leur vie prisonniers sur le toit plat des maisons. Ils ont juste assez de liberté, à tourner en rond sur le plancher, pour se rendre compte qu'ils n'en ont pas. On dirait des oiseaux privés d'ailes et incapables de quitter leur perchoir. Tous les jours ils regardent, tête baissée au-dessus du parapet, passer les gens dans la rue. La seule décision qu'ils peuvent prendre c'est de japper pour un tel et pas pour un autre.

À la fin, je me suis dit que ça doit être pour ça qu'on les paie : faire le tri des passants, lequel mordre et lequel lécher. Dans un pays où les systèmes d'alarme coûtent la peau des fesses et où les voleurs pullulent, quoi de mieux qu'un chien sur le toit pour dissuader un cambrioleur qui voudrait tenter sa chance? Et pour le prix des déchets de table.

J'ai vu pire, honnêtement. Au Québec, des enfants de 8 ans, perdre leurs vacances à garder les vaches dans les champs. Pour économiser des rouleaux de broche et des poteaux de clôture.



Chapitre 5 : Maison de Celestina à Collique. En haut sur le toit, le royaume des perros!

6 - Pure, rifles, drywall, miel de maple, bote et les autres

Il arrive souvent que je bute sur un mot incompréhensible au cours d'une conversation. Parfois ce sont des pérouanismes, issus des langues indiennes, comme « *chicha* ». Mais parfois ce sont des emprunts à d'autres langues, comme le français ou l'anglais. Le plus surprenant c'est que personne ici ne semble s'en rendre compte. Ces mots sont d'ailleurs varlopés pour leur donner une résonance espagnole. Ainsi la dernière syllabe de l'anglais « *rifle* » est

imprononçable pour eux. Ça devient alors « *riflèsse* », de quoi faire dresser les cheveux sur la tête à tout bon Américain qui croit en Dieu et en son fusil !

Sur le mur d'une maison de la *cuarta zona*¹¹ on a peint Lolo, l'ancienne idole d'un des deux clubs nationaux de *futbol* (appelé soccer chez nous) de Lima, celui de la *U* (pour *Universidad*). À travers son visage, comme une flèche traversant un cœur, on a écrit : *Forauve* (foraouvé), que j'ai décodé comme étant l'anglais « *Forever* »!

Les ouvriers avec qui je travaille utilisent le système de mesure métrique. Mais quand ils commandent un bout de tuyau à la quincaillerie. C'est du « *dos* » ou du « *dos y media* ». *Dos* quoi? Ils ne savent pas. Le *maestro* lui sait. *Dos pulgados*. Deux pouces de diamètre!

Il n'y a pas que la langue qui se ressent de l'influence américaine. Le hamburger est aussi entré dans la cuisine, avec les croustilles et le Coca-cola. Le gypse fait partie des constructions modernes, que l'on installe avec des « *máquinas* », perceuses et cloueuses. La musique aussi en souffre. Les rythmes discos font trembler le sol sous les taxis *cholos*¹² et les saxophones font partie des orchestres incas.

Ce constat ne surprendra personne. La *pax americana* s'impose malgré elle jusque dans les coins les plus reculés, et même chez les peuples qui détestent les Américains.

Les mots quechuas avaient eux aussi réussi à infiltrer l'espagnol pour le transformer en un *castellano* différent de celui des *conquistadores*. Mais, contrairement à l'américain, ils s'en détachent peu à peu et s'en vont mourir sur les rivages discrets où vont se perdre les autres langues du monde.

¹¹ la quatrième zone de Collique

¹² Nom (péjoratif) qu'on donne aux descendants des Indigènes, ou des ruraux venant des montagnes andines.

À Lima le quechua agonise. Ne reste que de petites vieilles dans les montagnes qui le conservent comme langue de tous les jours. D'ici deux générations, l'anglais sera vraiment de l'anglais ici, et le quechua un ornement pour les oubliettes.

C'est la faute à personne. Comme les vagues de la mer se superposant les unes aux autres les langues bougent, se chevauchent, s'emmêlent et puis s'en vont mourir quand le vent cesse de les animer. Le vent du progrès, des nations riches qui attirent les étrangers comme un aimant linguistique.

On tient à sa langue, plus qu'à sa vie parfois. Mais les langues, elles, font bien ce qu'elles veulent. Et ce qu'elles veulent c'est d'être comme les peuples qui les parlent. Vivantes quand nous le sommes. Mortes, autrement.

7- La octava zona

Antiguamente, il y a quelques centaines ou milliers d'années, les Collis fabriquaient des *huacos*, des urnes pour conserver l'eau, à même l'argile de Collique. Les Collis étaient là avant les Incas, ou les Huachas si on préfère. Ces vases richement décorés furent redécouverts par les paysans de la sierra qui ont creusé le sol pierreux des montagnes de Collique pour s'y construire leurs premières cabanes de *squatters*.

Ce sont leurs ancêtres qu'ils ont retrouvés ainsi, eux les pauvres descendants d'une grande civilisation d'autrefois. Aujourd'hui ils ne payent pas de mine dans leurs maisons de fortune. Mais ils sont quand même très fiers des tessons de poterie de leurs ancêtres.

Dans la *Casa de acogida*¹³ que nous rénovons, les enfants ont appris bien jeunes à asseoir leur identité et leur fierté sur des échantillons de ces *huacos*, dont ils peuvent très bien imiter les formes et les fresques en puisant dans la même argile que leurs ancêtres, sous leurs pieds.

Ça c'est pour la *tercera zona*¹⁴.

Mais quand on monte plus haut dans les montagnes, vers la *octava zona*¹⁵, le souvenir des Collis s'estompe peu à peu jusqu'à plus rien. Là-haut, on est si pauvre qu'on n'a pas même les moyens de savoir d'où on vient. Pas plus que de savoir où on va. C'est sans importance. Le savoir qui compte c'est si on aura de quoi manger ce soir où de l'eau pour se laver demain matin ou si les cochons et les poules auront des déchets à bouffer cette semaine. Une semaine et c'est déjà l'éternité.

Celestina et moi grimpons la pente raide qui mène à la « *casita morada* », au début de la *octava*, partant du terminus des combis, dans la *séptima*¹⁶. Plus haut que la *séptima*, les combis ne vont pas. Les *cholo-taxis* oui, mais en les payant grassement. Bref, le plus souvent on y monte à pied. C'est le chemin de croix. Une fois pour nous. 365 fois par an pour eux, une chaudière d'eau ou une poche de ciment sur l'épaule. Tout, *al hombro*. C'est encore Lima ici, mais l'autre Lima, là où les Péruviens du centre-ville ont peur de venir, tellement on leur a fait croire à des histoires de coupe-gorge.

Chez nous, les riches s'accaparent le haut des montagnes et dominant la masse des pauvres, en bas. Mais pas à Lima, où les milliers de riches s'entassent peureusement à Miraflorès, sur le bord du Pacifique, pendant que les millions de pauvres les encerclent du haut des collines. À Lima, plus on est pauvre, plus on grimpe vers le ciel.

¹³ Maison d'accueil, d'hébergement.

¹⁴ la troisième zone de Collique.

¹⁵ La huitième zone

¹⁶ la septième zone

Et la *octava zona* c'est tout en haut. C'est nulle part en fait, car aucune route n'y mène. Rien que des sentiers coupés à la pelle et à la masse qui zigzaguent entre deux escaliers de pierres. Même l'eau ne va pas dans la *octava*. En comparaison, nous, dans la *tercera*, sommes des riches. Des riches venus aider les pauvres.

Paradoxal qu'on soit riche dans la *tercera*, car tout Collique est considéré comme un bidonville à Lima. Pour rectifier un peu les choses, disons que même si on est pauvre dans la *tercera*, on ne l'est pas assez pour ne pas aider les plus pauvres que nous. Du moins pas dans le cas de Celestina, la brave petite Inca haute comme trois pommes qui marche vite devant moi jusqu'à ce que le sentier nous amène au seuil de la *casita morada*, la petite maternelle qu'elle a réussi à faire construire ici.

En voyant la petite école, je comprends tout à coup que *morada* est une couleur. Car le seul *morada* que je connaissais auparavant c'était la *chicha morada*, une boisson rafraîchissante omniprésente dans les cuisines du Pérou, faite comme l'autre *chicha* (celle des ouvriers de construction) mais sans fermentation prolongée. Si on la concocte avec du maïs bleu, elle donne une liqueur violette. *Morada*.

Celestina m'explique que dans les hautes zones, *o sea*, à partir de la *cinca*¹⁷, il y a d'autres *casitas*, petites écoles de campagne, petites boîtes à surprise où les *niños* de trois ou quatre ans viennent découvrir que le monde ne s'arrête pas à leur zone et qu'il y a une autre façon de vivre que de simplement survivre. Découvre, admire, mais ne touche pas. Quand tu nais dans la *octava*, tu as bien des chances d'y rester ou au mieux de descendre jusque dans la *cinca* ou la *cuarta*¹⁸. Mais tout en bas, dans la vallée des riches : n'y pense même pas!

La seule alternative : faire venir un peu du bas vers le haut. C'est ce qui est arrivé dans la *tercera*. Il n'y avait là ni eau, ni égout, ni route, ni électricité il y a 25 ans. Peu à peu, la force du nombre a

¹⁷ cinquième

¹⁸ La quatrième

fini par s'imposer et l'eau s'est mise à gravir les montagnes, à rebours de sa pente naturelle. De gigantesques citernes emmagasinent les réserves souterraines que l'on pompe là-haut à grand frais. Idem pour l'électricité. Quant aux égouts, c'était plus facile, la pente aidant. Mais pour aller où? J'aime mieux ne pas le savoir. Probablement près de la plage d'Ancon, station balnéaire des pauvres, où j'ai eu mon initiation au bain de mer, à cinquante-huit ans...

Sur le perron de la *casita morada* deux femmes de la *octava* attendent. *Esperando*. On ne sait quoi. Pourquoi pas nous? On les salue. Celestina leur demande si elles savent où se trouve la clef de la *casita*. Ne savent pas. Peut-être le monsieur qui vit en face, dans la maison verte? Pourquoi pas? On y va, Celestina et moi. On frappe, une fois, deux, cinq, dix coups. Pas de réponse. Le monsieur n'est pas là. Pas de clef. On retourne voir les femmes.

Celestina jase de tout et de rien, tant qu'à s'être rendue jusque là. On ne met pas longtemps avant d'en venir au sujet brûlant de l'heure. *Agua. Agua va venir. Pronto. Los tubos*¹⁹. On va creuser les *pistas*, les sentiers pour installer l'aqueduc. Une ONG (Atlas) va payer le matériel et les hommes du quartier vont l'installer bénévolement. C'est une condition. L'aide des ONG vient avec des conditions. C'est une nouvelle mode. Je ne sais pas pourquoi. Une ONG d'Espagne.

Beaucoup d'ONG d'Espagne investissent ici en aide humanitaire. Même chose pour la *Casa de acogida* que nous rénovons. Un juste retour du balancier me précise Celestina. Les Espagnols ont tout pris. Il est plus que normal qu'ils renvoient un peu l'ascenseur, cinq cent ans plus tard. Je ne sais que dire. C'est pas une loi de la nature ça. Beaucoup de colonisateurs viennent, prennent et disparaissent avec la *plata*²⁰ sans qu'on ne les revoie jamais et sans que l'Histoire ne les questionne. Je préfère passer

¹⁹ Bientôt, ils vont venir, les tuyaux (l'aqueduc).

²⁰ l'argent.

mon tour pour les commentaires. L'essentiel est que les *tubos* soient posés. L'an prochain peut-être.

Mais non pas l'eau. Dans la *tercera*, on avait posé les *tubos* il y a 27 ans. Il a fallu attendre sept ans avant que l'eau arrive au bout du tuyau. Entre leur pose et l'arrivée de l'eau, il y a eu un changement de maire. C'était un mauvais maire (un autre). Il a fait pourrir les choses pour s'en mettre plein les poches pendant cinq ans. Ça s'appelle « *ir de Guatemala a Guatepeor*²¹ ». C'est le premier jeu de mots que je réussis à piger en castellano!

Celestina me raconte cela en précisant qu'elle ne sait pas où est le Guatemala. Quelque part, *más allá*²². Le Honduras non plus. Et tant qu'à y être, elle me demande si c'est vrai que les Mexicains sont tous des méchants! Je n'en reviens pas. Le grand rêve bolivarien d'une Amérique latine unie n'est pas encore arrivé jusqu'ici, deux cents ans plus tard. C'est la faute à personne. Le vice-roi du Pérou est parti avant d'avoir unifié son empire et les *libertadores*²³ n'ont pas fait mieux.

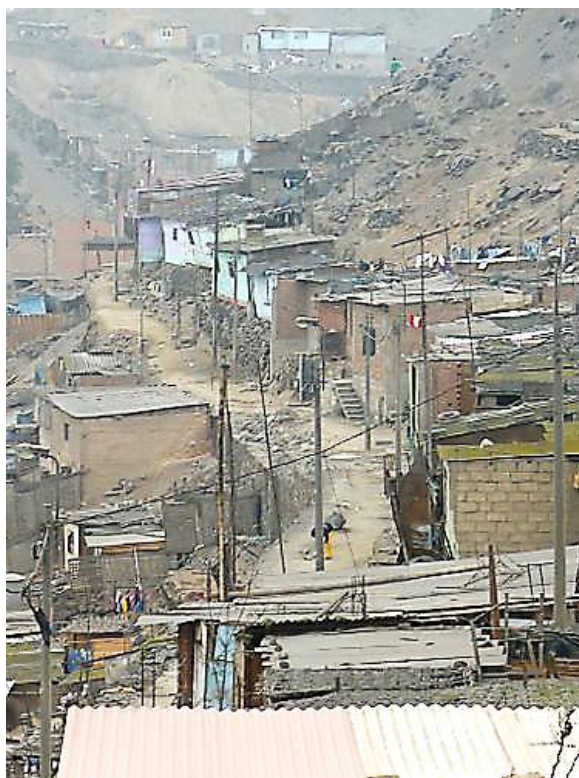
Enfin, peu importe. Il n'y a rien à comprendre à tout cela pour un gringo comme moi. Sauf que je remarque que l'une des dames de la *octava* assise sur les marches a tous les traits physiques d'une *criolla* : *ojos verdes, casi celestes*²⁴ (célestes, quel adjectif !), cheveux châtons, peau blanche (un peu basanée quand même). Comment se fait-il qu'une *criolla* se ramasse ici dans la plus pauvre pauvreté du vice-royaume du Pérou? Son père biologique a dû faire une erreur de parcours et s'échouer dans la *casa* de sa mère métisse un soir de *fiesta*... Le rêve unificateur de Bolivar se réalise mieux du bas vers le haut que l'inverse. Normal qu'il y ait un juste retour du balancier : les Espagnols ont laissé beaucoup d'enfants par ici!

²¹ Littéralement : Passer de Guatemal en Guatepire. En français, « aller de mal en pis ».

²² Plus loin

²³ Libérateurs, les révolutionnaires boliviariens

²⁴ Bleus



Chapitre 7 : Vue d'un sentier le long de la octava zona

8 - Subir las montañas

Le petit matin saute sur Collique comme un tigre sur une gazelle. Le soleil va bientôt se lever. Il va avaler toute la vallée dans sa gueule de feu et on va tous y cuire, mollassons irrécupérables. Vite, Brando, vite! Il faut grimper jusqu'en haut de la montagne avant

le lever du soleil. Déjà il fait jour et seule la hauteur de la montagne nous protège de la chaleur.

Nous grimpons quatre à quatre les escaliers qui mènent au-delà des dernières cabanes à se percher dans les hauteurs du quartier pauvre. Les plus pauvres, s'entend. Plus haut que les escaliers, il n'y a plus que les sentiers décousus qui hésitent entre deux anciens glissements de terrain avant de se lancer vers le sommet. Brando et moi, nous allons grimper la *montaña* jusqu'au sommet, ce sommet qui me hante avec sa petite croix plantée sur le mamelon comme un défi aux rares étoiles qui puissent se montrer la face à travers les nuages de *contaminación*²⁵ qui baignent les hauteurs de Collique.

Mais je n'en peux plus. *El corazón me falta*²⁶. Brando m'avait pourtant assuré qu'il viendrait me réveiller à cinq heures du matin bien avant que le soleil ne franchisse les crêtes environnantes. Mais Brando se lève à la *hora peruana*. J'ai été fou de lui faire confiance. À six heures du matin, c'est moi qui ai dû le réveiller. Six heures trente avant qu'on démarre. Sept heures avant qu'on atteigne les premières marches des escaliers des pauvres. Vite, vite avant le soleil. Il faut rattraper l'heure perdue.

Mais Brando a 16 ans et moi 58. Et il n'a pas la *turista*. Si bien que le cœur me manque après la 200^e marche grimpée quatre à quatre. Je dois m'arrêter au dernier palier, ralentir la cadence, sinon je défaille. Je m'en veux de devoir admettre mon âge, ce que je ne fais généralement pas.

Et si c'était le mal des montagnes, le déficit en oxygène qui accable les gringos dès qu'ils s'essaient à grimper la plus petite montagne? Brando serait-il acclimaté et moi pas? Trop facile. Je n'y crois pas. Le centre-ville de Lima est à peine à 200 mètres au-dessus du niveau de la mer et la vallée de Collique, à 300 ou 400. Nous n'avons même pas grimpé à 500 mètres d'altitude. Même avec

²⁵ pollution.

²⁶ Le cœur me manque.

le plus de laxisme possible, je ne peux pas manquer d'oxygène à cette hauteur. Le problème, c'est moi et uniquement moi.

La montagne me rejette, me crache au sol comme un indésirable puceron. Le christ en croix, si proche avant de monter les escaliers me paraît maintenant lointain, menaçant. Je dois m'arrêter. Je manque d'air. Brando me regarde avec un large sourire, comme s'il considérait un pauvre infirme. Il se sent nettement supérieur au pauvre *g*

Je ne comprends plus ce corps qui refuse de m'obéir. Pourquoi maintenant et pas hier quand je transportais des poches de ciment et des chaudières de sable à la *Casa de acogida*? La montagne m'arrête tout net. Je n'ai pas payé le ticket à l'entrée ou quoi?

Esperar. On fait la pause. Mon cœur se remet à l'heure. Après quelques minutes, on re-subit. Plus d'escaliers cette fois. Mais ce n'est pas mieux. Re-pause. Mon ambition tombe d'un cran. Je m'avoue vaincu. Tant pis pour le plus haut des christes. Je ne vise que l'autre, planté sur un humble sommet, à peine à 100 mètres au-dessus des dernières maisons.

Car ici chaque *cerro* a sa croix, comme chacun des hommes qui les y ont installées. Moi aussi j'aurai la mienne, celle de ne pas pouvoir *subir las montañas*²⁷. C'en est bien fait de moi, pauvre mortel qui ambitionnait de coiffer le Huascarán, le plus haut sommet du Pérou avec ses 7 000 mètres ! Je ne peux même pas me taper des naines de 500 mètres. Oh! mon corps, pourquoi m'as-tu laissé tomber sans prévenir?

Mais je comprends enfin pourquoi « monter » se dit « *subir* » en castillan. Il faut les subir, ces maudites montagnes, avant de les mettre à sa main. Les bonnes intentions ne suffisent pas, ici comme ailleurs.

C'est décidé : je la prends cette satanée montagne, je la mets sur mon dos et je la grimpe jusqu'au sommet ... de moi!

²⁷ grimper au sommet des montagnes



Chapitre 8 : les collines (cerros) de Collique. Les zones pauvres sont les plus hautes en altitude

9 - Combis²⁸

« *Union, Dos de Mayo, Yungay, Ancash, Azangaro... Un sol cincuenta... Union Dos de Mayo Yungay Ancash Azangaro Un sol cincuenta...* » La litanie recommençait à chaque coin de rue ou presque. En fait, un simple attroupement en face d'un commerce quelque peu important suffisait. William ralentissait et Carlo, le

²⁸ Minibus, vannette à huit ou douze passagers utilisée pour le transport public, appelés aussi *collectivos*.

*cobrador*²⁹, faisait glisser vers l'arrière la portière du combi, projetant la moitié de son corps à l'extérieur tout en se retenant à l'embrasure d'une main, hélant la clientèle de l'autre, en récitant son chapelet de noms de rue du *Centro de Lima*. L'art du métier consistait à bien interpréter la mimique des passants, apparemment imperturbable, quand ils se figeaient dans une attente le long des rues.

Il y avait peu de *paraderos*³⁰ dans cette ville. La desserte d'une route d'autobus ressemblait plus à la pêche côtière qu'à la routine du fonctionnariat municipal. Il fallait d'abord repérer une possible prise, l'appâter avec une proposition d'itinéraire assortie d'un prix inférieur à celui de la compétition puis, guetter sa réaction. Une simple hésitation du regard, posé une fraction de seconde dans celui du *cobrador* suffisait. Carlo tapait alors furieusement de la main sur le toit de la vannette et William ralentissait davantage. Carlo remettait sa proposition sur la table, insistant, implorant, quémandant le moindre geste d'approbation chez la clientèle. Cette dernière se laissait courtiser comme une femelle déjà rassasiée, dédaigneuse des amours de passage. Carlo minaudait, faisait mine de la hisser à l'intérieur où une place confortable l'attendait. Le jeu de séduction atteignait le paroxysme du tout ou rien, en équilibre sur la crête d'un précipice où sombrerait l'un des deux partenaires.

William devait alors parfaitement se synchroniser avec son *cobrador*, mirant la bête. Lorsque la victime avait le malheur de simplement sourciller ou de soutenir le regard du pêcheur pendant trente millisecondes, le coup partait. Un grand coup de poing sur la portière avant, commandant l'arrêt immédiat du véhicule pendant que le *cobrador* ferrait.

Le conducteur freinait, Carlo mettait pied à terre, harponnait la passagère à bord en retapant n'importe où sur la tôle du combi dès que la proie avait posé une semelle sur la marche d'entrée. Et on repartait aussitôt plein gaz, avec le sentiment que le véhicule ne s'était jamais vraiment arrêté, qu'un client de plus n'était jamais

²⁹ le préleveur, celui qui facture les clients

³⁰ Arrêts d'autobus, abribus

vraiment monté à bord et que Carlo avait simplement profité d'une des innombrables pauses du trafic sur la Tupac Amaru pour exécuter une pirouette sur le trottoir.

Tout ce manège provoquait une sorte d'ahurissement à chaque fois chez un gringo comme moi, assis sur un des sièges troués du combi et coincé entre deux matrones indifférentes devant le même spectacle.

Combi. Combinaison d'astuce et d'audace chez les gymnastes de la survie dans les dures metropolis du monde en *desarollo*³¹ qui poussent trop vite sous le soleil des Tropiques. Adolescentes efflanquées prises de vertige devant leur croissance démesurée, incontrôlable.

Le transport en commun n'est pas un service public en ce pays m'avait-on expliqué alors que j'interrogeais Raoul le chauffeur de taxi et ses amis sur le fonctionnement de leur système d'autobus. Il y en avait auparavant, du temps où le gouvernement faisait mine de gouverner quelque chose. Mais plus maintenant. Sous prétexte de mondialisation, on avait privatisé le transport public, le seul disponible pour la majorité des Limanais, consacrant probablement l'anarchie qui y régnait déjà depuis longtemps.

Du coup, cela avait permis à des milliers de chômeurs de se créer leur propre emploi, en achetant un trajet, « une ligne » de transport et un *combi*, une vanette à huit ou douze passagers, déjà usée jusqu'à la corde et qu'on allait tenter d'user au-delà encore. Un pari contre l'entropie de l'univers, rarement gagné mais où l'échec des premiers stimulait la concurrence au lieu de la faire hésiter. À un point tel qu'il y avait parfois plus de *combis* que de clients sur certaines routes, autrefois rentables, mais où tout le monde crevait de faim maintenant. Y compris les chauffeurs de taxi.

C'est comme ça, *con nosotros, Peruanos*³², se lamentait Raoul. Nous nous mangeons la laine sur le dos des uns des autres au lieu

³¹ développement

³² avec nous, les Péruviens.

de nous entraider pour s'en sortir. Les Chiliens sont bien moins bêtes eux et s'organisent en coopératives...

Je croyais entendre les discours du même genre qu'on nous servait au Québec des années 1960. Les Canadiens-français s'étranglent de jalousie les uns les autres. Ils ne seront jamais qu'un petit peuple, facile à dresser comme valets des Anglais et des Juifs qui, eux, savent collaborer en affaires plutôt que de s'entredéchirer. On n'entend plus guère cette rengaine chez nous aujourd'hui. Pourtant nos gènes et notre culture n'ont pas muté en une génération. C'est la hausse généralisée du niveau de la vie qui fait la différence.

Quand les pauvres n'ont plus à marcher sur les cadavres de leurs voisins pour maintenir la tête hors de l'eau, la coopération est alors possible. Mais avant que ce soit chose faite, « *law and order are not an option* ».

Non, les Péruviens ne sont pas plus bêtes que les Chiliens (et les Québécois, plus que les Anglais). Ils sont trop affamés pour se permettre le luxe de planifier au-delà de quelques jours à l'avance. En attendant, ils attendent, *esperan*, que le chaos s'organise de lui-même, comme les astres en liberté dans le cosmos.

Rien à espérer du côté des politiciens, corrompus jusqu'à l'os. Reste la religion. *Dios es amor, la luz y la vida*³³. C'est ce que Perez a fait placarder à l'arrière de son combi, imitant des milliers d'autres. Aussi, quand on est un gringo assis éperdu dans un combi et qu'on a rien d'autre à faire que de lire les messages affichés au dos des autres combis naviguant comme des truites en émoi dans le torrent de la Tupac, on a l'impression que ce sont autant de petites machines à prière, à la manière bouddhiste, agitant leur message d'amour au gré des remous de la circulation.

Mais William ne voit plus la puissance incantatoire de la situation, tout comme il n'entend plus le chant exorciste du *cobrador* à chaque coin de rue. Il pense à sa situation, à comment il va se

³³ Dieu est amour, la lumière et la vie.

sortir de ce sable mouvant où il s'enlise un peu plus chaque semaine, martelé par les canonnades des klaxons et de la *contaminación*³⁴. Si l'itinéraire ne respecte aucun horaire, si les clients n'ont aucune destination, si la route est aléatoire, sa vie à lui sera autre chose que celle d'un *chofer* de combi.

Il y a des mois qu'il se dit cela chaque soir avant de ramener sa vieille monture fourbue au garage du proprio à qui il versera la recette de la journée, environ 500 soles en espèces sonnantes, qui serviront presque toutes à faire le plein de diesel pour le lendemain.

Il fait ce métier d'une noirceur à l'autre depuis suffisamment de temps pour ne plus avoir besoin de se défouler en klaxonnant contre les autres *chofers* qui tricotent un filet pour le coincer sur la *carretera*, se coupant mutuellement la route et se toisant froidement pendant que leurs rétroviseurs latéraux se collettent à deux centimètres l'un de l'autre. Le plus audacieux gagnera un tour de roue sur son voisin à chaque minute, souvent au prix d'une ou deux éraflures de plus sur la carrosserie, qui commence à ressembler à un destrier de conquistador plus qu'à un autobus de transport en commun.

Perdu dans ses pensées, il n'a pas entendu le cellulaire sonner dans sa poche, ni le cri d'effroi du *cobrador* pour l'avertir de la présence d'une policière des combis, embusquée dans le prochain tournant. Il y a tant de policiers à Lima qu'on se demande s'ils n'ont pas été plantés dix à chaque coin de rue pour remplacer les arbres qui, eux, manquent cruellement dans cette ville. Chacun des corps avec son bel uniforme rutilant : police nationale, milice de quartier, police des vendeurs itinérants, police des transports, police des combis, police diplomatique, gardes du corps cravatés assis dans leur jeep au pourtour d'édifices anonymes ... sans compter les soldats bottés et caparaçonnés qui débarquent au centre-ville, mitrailleuse au poing pour boucler les quartiers ayant le malheur de se trouver sur le trajet de la limousine présidentielle, blindée comme il se doit quand on est aimé de son peuple... Bref, il y a trop de

³⁴ pollution

policiers pour que l'État ait les moyens de les payer. Les pauvres *chofers* de combi doivent donc y suppléer.

- *Cojinova ! Cojinova !*³⁵

Le cri d'alarme se répand sur la Tupac. Le brochet rôde. Le banc de truites se pousse sur la gauche comme un seul homme. Malheur aux retardataires. Cette fois, William sera du nombre. Il n'a pas pu esquiver à temps le faux attroupement sur le coin de *l'avenida de la Revolución* dans lequel se cachait la policière. Elle émerge du groupe pour lui ordonner de se ranger à droite et monte à bord, boudant le billet de 10 *soles* que le cobrador lui a tendu au passage. On en sera quitte pour un *billete*³⁶ cette fois, songe William qui a repéré le regard désolé de Carlo derrière les épaules de la *cojinova*. Il aurait fallu miser au moins 20 *soles* pour l'amadouer, mais il ne les avait pas sur lui.

Elle adresse trois ou quatre mots aux passagers, auxquels ils répondent par un petit signe de tête négatif. Non, on ne leur a pas donné de *boleta*, ce petit reçu que tout passager de combi doit avoir sur soi et qu'on lui remet en échange de son droit de passage. La *boleta* permet indirectement au gouvernement de prélever un impôt sur les gains.

Moins de *boletas* distribuées et moins d'*impuestos* à payer à la fin de l'année. À la condition de soudoyer les espions qui se tiennent informés des déplacements des policiers contrôleurs. Mafia des combis à laquelle Pérez n'a pas eu le choix de contribuer pour assurer sa "protection". Toute une bande de parasites a ainsi appris à vivre aux dépens des *combineros*, défiant le diable pour faire passer leur diligence malgré les assauts des Apaches, du soleil, des déserts et des loups.

Pérez aura la mine basse ce soir quand William lui remettra la copie du *billete* qui lui brûle la poche maintenant. Ce sera le

³⁵ Sorte de poisson, désigne aussi par dérision les policières de la circulation dans leur pantalon très ajusté

³⁶ Billet, contravention.

troisième ce mois-ci. Quel étourdi il peut être! S'il n'était pas son beau-père, nul doute que le patron le mettrait à la porte sans ménagements. Car les combis sont aussi des PME familiales pour lesquelles chacun doit mettre l'épaule à la roue, comme chez Celestina, où on héberge un camion et sa réserve de diesel dans la maison, presque dans la cuisine.

William brûle quelques feux rouges pour se défouler, sous les regards blasés des réparateurs de silencieux qui déambulent le long des terre-pleins au centre de la Tupac, avec leur attirail de soudure fixé à un triporteur. Un soleil de feu se couche au milieu des collines de Collique. Carlo récite son chapelet à l'envers. Celui du trajet retour du combi. « *RimaIndependenciaComás ColliqueSanPedroCarabayoVeinteyuno Unsolcincuenta* ». Plus que trois heures avant le retour à l'écurie où il faudra nettoyer, étriller la monture et faire le plein sous les lamentations du proprio. Pourquoi souffrir tout cela? La liberté ou la mort, voilà mon seul choix...

Sa décision est prise. Ce soir il remettra sa démission avec les clefs du camion. Il acceptera cette proposition qu'on lui a faite la semaine dernière : devenir installateur de gicleurs contre les incendies dans les bureaux du centre-ville. Il devra emprunter gros pour payer la formation et l'outillage requis. On remettra à plus tard les projets de vacances dans Cajamarca et la pré-maternelle haut de gamme pour la petite.

Mais la prière de Carlo le fait désormais sourire comme s'il réalisait avoir été exaucé enfin. Désormais, ce serait comme passager qu'il écouterait la prière des combineros : *RimaIndependenciaComás ColliqueSanPedroCarabayoVeinteyuno Unsolcincuenta... »*



Chapitre 9 : à l'intérieur d'un combi

10 - Canta

*Canta me encanta*³⁷. Pour un cantique, sortir de Lima ! Toute destination sera bonne, pourvu qu'on en sorte. Celestina m'en propose une, au hasard je suppose. Ce n'est pas très loin. On peut faire l'aller-retour en une journée et, en prenant l'autobus des pauvres, c'est quasi donné. Je saute sur l'occasion comme un chameau sur une flaque d'eau après trois semaines de Sahel.

³⁷ Canta m'enchanté, me charme.

Mais on ne sort pas de Lima si facilement qu'il n'y paraît. *Salir*³⁸ de Lima, c'est *salir* d'un filet dont les mailles n'en finissent plus de s'enrouler autour de vous. Depuis le départ, à l'entrée de Collique sur la Tupac aux petites heures du matin, on roule sur cette *via* qui n'a d'autoroute que le nom.

On sort de Collique pour entrer à San Felipe. Puis de San Felipe à « *Kilómetro Veinte y uno*³⁹ » (on n'a pas encore trouvé de saint pour coiffer ce patelin), puis à Carabayllo, puis vers des quartiers anonymes, si éloignés que les combis n'y vont pas.

Les grands édifices et les rangées de petites boutiques de pêche-misère font place à des rangées de bicoques alignées les unes près des autres comme les cubes d'un jeu de dominos interminable. Derrière les rangées qui bordent chacun des côtés de la Tupac, se profilent des rues grises et sales où on en devine des milliers d'autres identiques. Les quartiers ouvriers, peuplés de squatters pour une bonne moitié.

Et le corridor s'étire ainsi pendant des heures. Le chauffeur y prend plaisir, visiblement. Il le fait durer en s'arrêtant à chaque coin de rue, faisant le pied de grue dans l'espoir de ferrer un ou deux passagers de plus. Et il réussit. Pas de conditions. Pas d'inspection. On n'est pas à la douane US ici. Poules, *cuyes*⁴⁰, lapins, poches de patates, de bois, de riz, de linge, de paille, etc. Tout monte à bord, ou sur le toit où on prend soin d'arrimer le cargo au porte-bagage à coup d'acrobaties et de tissage de ficelles.

Peu à peu, on sort de l'aube et de la grisaille de la métropole. Il y a toujours la haie d'honneur de bicoques monotones de chaque côté de la *pista*, mais les nuages informes de leurs commères s'amincissent dans les champs dénudés sur leurs arrières. On pourrait se croire dans une sorte de plaine en toile de fond, les

³⁸ Sortir, partir.

³⁹ « Kilomètre vingt et un »

⁴⁰ cochons d'Inde, à la chair très appréciée des Péruviens.

montagnes s'écartant pour laisser passer les courants humides de la *costa* qui iront se colleter avec les premiers glaives de la sierra.

Mais ce ne sont pas les Andes, Celestina m'en a bien prévenu. Ce n'est que la sierra de Lima. Une pequeñette de sierra. Ça suffira selon elle pour me donner le goût d'aller jusqu'à l'autre, la vraie sierra, *las Cordilleras blanca y negra*. Si Dieu le permet et si les humains à deux pattes et deux mains ont le temps de déblayer les routes après la saison des pluies, qui bat son plein depuis des mois. Éboulis, ponts emportés, *quebradas*⁴¹ béantes au milieu des chemins. Il n'y a pas de petits désastres là-bas, à la mesure des montagnes qu'on aura l'audace de pénétrer la semaine prochaine, Celestina appellera son frère à Huari, dans le département d'Ancash, pour s'informer du diagnostic routier jusqu'à chez lui.

Chez lui, c'est aussi chez elle et chez son mari Alejandro. C'est la sierra, les cols et les vallées de haute altitude où la vie s'accroche aux premiers paliers pour grimper son pur acharnement jusqu'au sommet, si possible et si Dieu le veut. Nous sommes partis pour Canta au cas où Dieu ne le voudrait pas, l'hypothèse la plus plausible en ce moment. Au moins, j'aurai eu un avant-goût dans un avant-poste de la sierra, la petite sierra s'entend. Je m'en contenterai avec bonheur, tellement j'ai faim et soif de verdure et d'un peu de campagne tranquille.

Et finalement, elle arrive cette campagne. Les premières terres cultivées apparaissent bientôt par la fenêtre. Je sens déjà mes yeux soupirer d'aise. Enfin de l'espace, libre de constructions humaines, où la vision peut embrasser grand et plein son assiette.

Par contre la *pista* porte de plus en plus son nom. Quand on commence à *subir* les montagnes, les autoroutes se changent en route, puis en pistes étroites, découpées au ciseau dans les flancs rocheux. Ainsi pour la Tupac, que j'abhorrais du temps de sa grandeur au centre-ville, et que je trouve beaucoup plus

⁴¹ ravin

sympathique depuis que des ânes et des vaches marchent à ses côtés.

D'abord que des maraîchers, des monocultures industrielles – Alicorp et cie – qui produisent à marches forcées pour apaiser un peu le ventre inapaisable de Lima. Mais c'est au moins de la verdure. Puis la vraie *campo* commence. Avec des cabanes de petits fermiers travaillant leurs *chakras* sur le dos des montagnes, comme nos grands-mères leurs courtepintes. *Chakras*: petits carrés de terre, *terrenos*⁴², labourés avec un cheval ou avec un bœuf depuis *más y más tiempo*. Des centaines d'années. *Chakra*, ça sonne un peu comme *karma*, celui qu'on se passe de père en fils en se disant qu'un de ces cent ans, on améliorera le sort de la famille, si Dieu le veut.

Quand les vraies montagnes apparaissent et que la route longe des précipices d'un côté et des falaises de l'autre, alors on change de conducteur. Celui de Lima cède sa place à celui de la sierra. Chacun son métier. Conduire dans le trafic de Lima demande du nerf aussi, mais différent de ceux des chauffeurs de montagnes.

Le style de conduite s'en ressent immédiatement. Le moteur geint et se lamente dans les courbes à 90° où on enjambe allègrement la voie de circulation inverse sans savoir si, au bout du tournant, on ne se tapera pas un face-à-face avec un poids lourd chargé de légumes qui descend à toute allure vers Lima.

Mais notre chauffeur veille au grain. Il a sa tactique, toute simple : klaxonner avant d'emprunter la voie inverse sans savoir ce qui nous pend au bout du nez. Ainsi, si un autre s'en vient à notre rencontre, il s'arrangera pour qu'on évite de se fracasser l'un dans l'autre. S'arrangera comment? Je ne peux imaginer ce qu'il pourrait faire, à part sauter dans le ravin, au-delà de l'accotement, absent il va sans dire.

Ainsi, c'est la roulette russe à chaque tournant. Merveilleux ! Ça permet de goûter chaque seconde qu'il nous reste de vie. S'il n'y

⁴² terrain, généralement cultivé.

avait pas le klaxon, ce maudit klaxon ! Car il y en a des tournants et à la fin, ça devient carrément énervant. On se demande qui, de la roulette russe ou du klaxon nous émeut le plus.

Je semble être le seul à bord à m'intéresser à ce débat à la Hamlet. Les autres dorment, la conscience tranquille, heureux de remettre leur sort aux mains d'un chauffeur casse-cou autant que casse-pied. Heureusement, la contemplation du paysage, par le petit carré de fenêtre que la petite taille de Celestina à ma droite peut m'offrir, finit par me faire oublier tout cela. Ma vie ne vaut pas si cher qu'il ne vaille pas la peine de profiter du temps, si minime soit-il, où elle dure encore.

On arrive enfin à Canta. Trois heures de bus-suicide pour arrêter tout net dans ce petit bled. Tout le monde descend. Terminus. Finie la pista ! Au-delà, il n'y a que les ânes et les combis qui se risquent.

D'abord déjeuner. Dans un resto de marché public. Première initiation au *sancochado*. M'en faudra des jours avant d'arriver à me souvenir de ce nom, qui me paraît quechua. Une soupe, une énorme soupe, une soupe d'ogre qui vous arrive avec trois patates entières, un quart de poulet et un épi de maïs dedans ! Et moi qui ai commandé des *tamales* en plus comme entrée!!!

Les péruviens sont des ogres. Ils avalent des kilos de nourriture à chaque repas. Obélix se plairait bien ici. Et on avale tout en deux temps, trois mouvements. Ne reste que les os à la fin, méticuleusement grugés. Ce n'est pas qu'ils souffrent de la faim, je crois. C'est un vieil atavisme qui vient de l'époque, encore récente, où la famine sévissait, par cycle, selon les humeurs de la nature. Mieux vaut s'empiffrer aujourd'hui pendant l'abondance, que de se fier sur demain pour calmer le futur émoi de ses tripes.

En face de nous, dans la grande table communautaire où la gent du pays se mêle aux étrangers pour former la confrérie des gros mangeurs, je reconnais des touristes. Des touristes péruviens de Lima. Visages pâles de *criollos*. Des purs. Les dames font un peu les minettes devant les rustauds qui les bordent d'un peu trop près.

L'une d'elles, offusquée, réclame la serveuse. Une mouche dans son assiette? Non. Elle veut plus de feuilles dans son *mate de coca*.

Mate de coca! Thé de coca! Et oui, *la hoja de coca no es droga por aca*⁴³. Même dans la bonne société, on s'en envoie plein le gosier, *tranquilo*. Je n'en reviens pas. Elle veut sa dose, une pleine dose. Je l'envie. Je m'en veux de m'être satisfait d'un *café con leche*. *Un leche con café*, devrais-je dire, car il n'entre même pas 50 ml de café dans l'énorme tasse de lait bouillant qu'on m'apporte. Le concentré de café, lui, est là devant moi, sur la table, dans une bouteille de ketchup. Un genre de sirop froid.

C'est la première fois que je me rends compte qu'il y a deux catégories de lieux touristiques au pays. Ceux pour les Péruviens, et ceux pour les gringos. Ces derniers vont à Cusco. Les premiers, à Canta. Ils n'ont pas les moyens de se touristier, d'admirer les paysages qui symbolisent le Pérou aux yeux du monde entier. Ce qui ne les empêche pas d'être très fiers de leurs merveilles inaccessibles.

Je comprends enfin que le Pérou n'est pas à Machu Pichu. Le Pérou des Péruviens est ici, à Canta, avec ses *burros* au pas lent mais constant, avec ses paysannes qui descendent les collines à cheval tous les matins pour mener leurs bidons de lait, attachés de chaque côté de la selle, jusqu'au village en bas de la vallée. Avec ses fleurs sauvages, toutes médicinales, auxquelles Celestina m'initie le long des petits sentiers boueux serpentant les collines. Avec ses maisons colorées aux toits de paille, inclinés pour y faire glisser la pluie, si abondante ici. Avec ses *Plazas de armas* propres, souriantes pour la prochaine fiesta du village.

Loin de Lima. Loin de Machu Pichu. *Perú está allá, en la sierra*⁴⁴. C'est décidé, je n'irai pas leur faire l'affront d'aller à Machu Pichu. Ils n'en ont pas les moyens et doublement : Alejandro, dans son enthousiasme à sautiller dans les sentiers de son enfance, a

⁴³ La feuille de coca n'est pas considérée comme drogue illégale ici.

⁴⁴ sierra : la région centrale, montagneuse, du Pérou.

enlevé sa veste pour mieux enjamber les ruisseaux, la portant sur son bras. Il ne savait pas que la poche était percée, justement cette poche de sa veste où il avait rangé son portefeuille, avec dedans toutes les économies d'un mois qu'il avait réservées pour ce voyage. *Y el cartera se fue*⁴⁵. Perdu le long des sentiers.

On les a refaits à rebours, tous. Drame et re-drame. Le porte-monnaie reste introuvable. La terre de la sierra l'a mangé dès qu'il l'a touchée, reconnaissant là son bien. Au Pérou, on mange péruvien. Et cet argent-là avait ce qu'il faut d'odeur de la sueur perdue dans la petite fabrique de bouteilles où Alejandro perd la sienne jour après jour, six par semaine, depuis 35 ans pour que la sierra s'en empare comme d'une offrande pure.

Peine perdue, monnaie perdue. Alejandro-sans-le-sou n'ira pas à Machu Pichu de toute sa vie. Il restera ici au Pérou. Et on l'entertera ici dans la sierra, juste à côté de son portefeuille.



Chapitre 10 : Celestina et Alejandro avec une partie de la familia.

⁴⁵ Et le porte-monnaie s'est enfui.

11- La Casita roja

Manuel arrive en haut du haut de la côte avec son vieux camion épuisé. Un Ford des années soixante qui aurait dû prendre sa retraite depuis longtemps et dont quelque fermier du Nebraska se sera débarrassé pour le prix de la ferraille il y a quinze ans. Déjà mûr pour les travaux légers à cette époque, il eut la mauvaise fortune de prendre le bateau pour Lima, promis à une seconde carrière, celui de prendre la relève des bêtes de somme dans les montagnes qui entourent la ville.

Noble carrière sans doute, mais vécue dans des conditions lamentables. Il en a perdu ses ailes le pauvre et ses roues avant tournent devant ses cuisses maigres et rouillées exposées à tous les regards. Il en a aussi perdu un œil, mais il préfère froidement la vie de borgne à un phare pour éclairer ses nuits blanches. On l'a peint en bleu pour masquer sa honte. Tout bleu, citerne incluse. Sauf qu'en grosses lettres blanches on a inscrit sur son arrière-train le motif de son désarroi : *AGUA POTABLE*.

Et oui, c'est lui l'heureux élu qui doit porter l'eau aux habitants assoiffés des hauteurs de Collique, ceux des zones supérieures à la *cuarta*. Il n'y a pas assez d'argent dans ce monde pour vaincre la gravité à ce point. Mais il y en a assez pour que lui et ses frères grimpent la côte raide, interminable, avec 2 500 litres d'eau sur leur dos.

En débouchant là-haut, les gens sortent de toutes les cabanes sous la poussière pour l'accueillir, bras levés au ciel, riant, chantant, dansant. C'est la fiesta autour de lui. Des mains se frottent à sa vieille carcasse ridée, la frôlent, la tapent, tambourinant gentiment de la paume en criant toutes en chœur : *Agua! Agua! Agua!* On dirait une chorale.

Ça le touche. Ça lui tord le cœur et son moteur geint de plaisir. Toutes les douleurs dans sa transmission éreintée s'effacent en bloc. La vie nouvelle le pique au vif et il retrouve la fougue de sa

jeunesse. Bien planté sur sa première vitesse, il se cabre en soubresauts joyeux pour franchir le dernier raidillon.

Mais c'est toujours là que ça se gâte. Manuel sort le fouet et fonce dans le tas. *Agua! Agua!* Les chants de joie se changent en rictus de panique. La foule se presse devant son mufler camus, les bras se lèvent. *Por acá! Por acá! Hace cinco días sin agua*⁴⁶! C'est le début des litanies crève-cœur.

Manuel fronçe les sourcils. Il n'aime pas ce boulot-là. Le patron en bas, qui ne monte jamais en haut, lui a dit : « Passe les premières maisons, et va tout droit jusqu'à la montée de la *sexta*⁴⁷. Commence la distribution par là. »

Ça signifie qu'il n'y en aura plus quand on redescendra jusqu'au début de la *cinca*, là où se trouve cette foule qui lui barre la route. De l'eau, de l'eau! Il nous faut de l'eau! On se dresse devant lui, seaux vides dans les mains, implorant, pleurant. Rien à faire. Manuel avance toujours et le vieux Ford n'aime pas ça. Le pire est à venir.

Les gens ne reculent plus, ils se braquent devant, déterminés à arrêter le mastodonte. Manuel appuie quand même sur le champignon. Mais là, droit devant, on refuse de s'écarter. Des enfants, le regard livide, attendent, calmes et graves qu'on leur passe sur le corps. Camion refuse d'avancer. Pas des enfants, non. Manuel lui enfonce des kilos de gazoline dans sa gorge brûlante et Camion avance, malgré lui. Les enfants s'écartent, *in extremis*, la roue qui les leur broierait, à deux centimètres des jambes.

Camion passe son chemin, titubant sur ses pneus gondolés. Pas de sot métier, dit-on. À part celui d'ignorer des enfants qui ont soif avec 2,5 tonnes d'eau dans sa cargaison. Cruel métier. Misère appelle misère. Plus loin, il y a aussi d'autres enfants qui ont soif et qui lui feront la fête. Ceux-là auront de l'eau... potable.

Je frissonne rien qu'à imaginer ce qui grouille de coliformes, de parasites et de virus dans cette citerne sale et graisseuse. Mais c'est

⁴⁶ Ici! Ici! Ça fait cinq jours que nous n'avons pas d'eau.

⁴⁷ La sixième zone

quand même la vie pour les familles qui se pressent autour avec leurs récipients de plastique de toutes les couleurs et de tous les formats. Pas de robinet, on vous sert au boyau par ici. Pas les petites couleuvres des gazons de chez nous, mais les gros boas des camions à vidange de fosses septiques. L'eau coule à flot, coule par terre chaque fois qu'un seau déborde. Et ils débordent tous. Les *soles* aussi.

Un *sol* pour les petits et trois pour les grands contenants. Manuel n'a pas le temps de rendre la monnaie – *sencillas*⁴⁸ et rien d'autre – une main sur le boyau avec l'eau qui lui asperge son chandail et l'autre dans ses poches à y introduire les pièces sans même vérifier ce qu'il y met.

Et moi, je suis assis sur un banc à l'ombre de la *Casita roja*⁴⁹ à regarder tout cela. Précieuse ombre qui me permet de ne pas virer au même rouge que celui de la casita à force de me faire bouillir les méninges. Ça me permet aussi de penser un peu, à la place de ceux-là en face de moi, leurs bacs vides dans les mains, qui regardent les autres se faire arroser là-haut. Eux en bas, n'auront pas d'eau aujourd'hui. *Mañana*. On refera la lessive dans la même eau qui a servi à la refaire hier et avant-hier. On empruntera aux voisins, à prix d'or, un peu de cette manne potable qui leur est tombée dessus aujourd'hui. Ils laissent la misère leur ronger le sourire, font trois petits tours et puis s'en retournent à la poussière des cabanes.

Pas tous cependant. Les plus jeunes, trois ou quatre ans, sont conviés à une petite fête aujourd'hui. Nous les attendons, Celestina et moi, à la *Casita roja*, la maternelle de carton-pâte que la petite Inca a fait dresser là, avec ses compagnes de lutte à l'ignorance.

Ils arrivent un à un, lentement, accrochés au bras de leurs mères et s'en vont tout au bout de la pièce, se fondre avec les murs.

⁴⁸ La monnaie juste

⁴⁹ La maisonnette rouge, surnom donné à l'école maternelle de la *cinca zona*

Je ne pensais pas qu'on pouvait faire entrer tant de monde dans une aussi petite école. Ils attendent.

Celestina m'a parlé d'un ou deux Français qui viendraient ici visiter leurs œuvres. Peut-être des Québécois comme toi, qu'elle me dit. Elle n'est pas certaine de pouvoir distinguer entre les deux. Au grand dam des Français, il va s'en dire...

On les attend, à cuire au soleil. Car de l'ombre, il n'y en a plus. Le soleil, directement au-dessus de nos têtes, nous cloue au sol. J'ai le choix entre crever dans la Casita ou crever dehors. Les minutes racolent la sueur, les vautours planent autour des voisins, sans doute plus mal en point que nous. À quand notre tour?

Soudain un bus émerge du haut de la côte. La même. Un beau bus tout neuf, comme on en voit pas beaucoup dans les alentours. Un autobus? Les voici, me pousse du coude Celestina. Un bus complet pour deux Québécois?

Ils sortent. Deux, dix, vingt, quarante Québécois, blancs comme des frigidaires sous la chaleur des Tropiques. Des jeunes, presque des enfants, maigres, efflanqués, excroissance d'échalotes en orgueil. Une apparition venue tout droit du royaume de la fée des neiges.

Ils passent devant moi sans me remarquer pour aller se faire cuire la peau un brin dans la cour de récréation. Le chef ou le guide me remarque, lui. Il a la peau un peu plus basanée et ne s'y trompe pas. Je ne suis par un vrai péruvien malgré mes loques, ma petite taille et mon teint *moreno*.

Où sont passés les deux Québécois que Celestina attendait, que je lui demande. C'est eux. C'est la multiplication des Québécois. Il m'explique vite. Des jeunes d'une polyvalente de Charny. En mal d'exotisme. Préparent ce projet depuis un an. Ont vendu ce qu'il faut de barres de chocolat et de confiture aux fraises pour se payer le voyage. Deux semaines dans le sud. Et les voilà, fraîchement débarqués de la nuit passée. *Midnight express* Toronto - circa zona de Collique. *What a shock, directo* dans les veines !

Les jeunes, intimidés, se collent sur les barrières, à un mètre du vide, la frontière avec la *cuarta*, 50 mètres plus bas. Les Québécois se massent au centre et se livrent en pâture au soleil dans leurs T-shirt immaculés. On peut les voir rougir à vue d'œil. J'ai mal pour le *mal de sol* qui les croquera en moins de deux.

Le guide (*guía*), pressé par l'horaire, me laisse à mes questions sans réponse et va rejoindre son groupe. C'est l'heure des discours. En espagnol d'abord. Il salue bien bas tout Collique, toutes zones confondues, remercie les dames patronnesses de leur accueil et explique que les gentils amis du Canada (le Québec, c'est de l'art abstrait) sont venus pour aider les enfants à faire leurs devoirs. Mais pas aujourd'hui, où il s'agit d'une visite de politesse, histoire de se dépayser un peu.

En français ensuite. Il explique aux autres enfants – faisant un mètre quatre-vingt de taille - qu'ils vont devoir prendre bien soin de ceux de 80 centimètres assis autour d'eux, qu'ils se sont préparés à cela depuis deux mois et que l'heure de vérité est maintenant sonnée. Mon Dieu, pardonnez-moi mon incrédulité... Silence poli chez ceux, derrière lui, qui ne comprennent rien à ses paroles.

Puis les autres chefs se concertent. On murmure, on s'agite. Ils ont préparé quelque chose pour les petits. Le *guía* explique. Ils vont leur faire cadeau d'une chanson. Hein ! Une chanson ? La belle affaire. Ça ne se mange même pas ! Et ça ne se boit pas non plus !

Les deux bras me tombent de honte. Et dire que je suis de cette race moi aussi. Je recule de dix pas pour me fondre dans le petit carré d'ombre réfugié le long du mur de la *casita*. Une fille désignée maîtresse de chorale s'avance en avant et donne la note. La turbulence s'amenuise dans les rangs devant elle. Les places s'échangent, chacun rejoignant celle dévolue à son registre vocal. Bref le chœur s'orchestre, puis se met en marche.

Les premières notes montent dans la fournaise de la cour, ayant du mal à ébranler les molécules d'air hypertendues par la chaleur. Je commence à me sentir vraiment de trop. Mais les rangs se serrent et les gorges se raffermissent l'instant d'après. Un grand souffle

mélodieux serpente dans la cité de baraques pour lui peindre une cathédrale.

J'en reste bouche bée. La finale du film « *Les choristes* ». De l'exotisme à rebours. Oeil pour œil et dent pour dent ! Rien n'y manque, les canons, les contrepoints des voix de femmes derrière celles des hommes, les harmonies savantes, épluchant les beaux fruits murs des émotions originelles.

Je dérape, me laisse emporter; mes yeux s'embrument sous les larmes. Braves petits Québécois, vous m'avez bien eu... Mais pas les autres en face. Ils prêtent une oreille distraite à ces chants si éloignés de leurs rythmes cardiaques. Ils attendent que ça finisse. Ils cherchent quelque chose d'autre pour apaiser leur soif et ne trouvent d'attirant devant eux que les gouttes coulant de mes yeux.

Le chant s'achève. Je suis ému par cette déchirure entre la beauté et la brutale réalité. Je trébuche sur la stupéfiante absence des oiseaux en ces lieux. Les dernières notes se perdent tristement dans une rumeur envahissant l'arrière-plan de la cathédrale imaginaire. Tous les regards des enfants s'appliquent à suivre son déplacement.

Un bruit de moteur essoufflé, en bout de course. Ah! non, pas lui! Maudit Camion va me ravir les dernières mesures du chant des anges. Il s'arrête juste derrière nous. Manuel envoie un grand salut de la main. Il reste de l'eau pour vous!

Finies les belles rangées d'enfants alignés. Les mères courent à leurs bidons, les enfants battent des mains, dansent autour des grandes échelotes blanches qui n'escomptaient pas un tel enthousiasme envers leur performance Ils n'ont jamais su que ces ovations n'étaient pas vraiment pour eux... Toute la bonté du monde m'est donnée en une seule fois dans cette improbable confusion. L'eau du ciel a fait venir l'eau de la terre jusqu'ici sur la montagne. C'est la fête. *Bailamos*⁵⁰! Nos barils nos oreilles et nos yeux sont pleins de partout.

⁵⁰ Dansons!

Tout le monde se dirige ensuite vers la *wawawas*⁵¹ pour y écouter les comptines des enfants et boire à la joie bruyante de leurs jeux.



Chapitre 11 : la casita roja, près de l'endroit où arrive le camion d'eau

12 - El Lanzón de Chavín

Tous nos dieux sont morts, enterrés sous les *huaycos*⁵² ou sous les rites d'une autre religion. Pourtant, je les sens bien vivants là, sous les pierres de Chavín, emprisonnant un secret bien plus grand qu'elles-mêmes. Je sens un frémissement de mon cordon ombilical qui me relie à eux, envers et contre tout.

⁵¹ Mot inca désignant un enfant. Wawawasi casa : maison des enfants, garderie.

⁵² glissements de terrain.

Entre mon monde et leur monde, nos nombrils se joignent comme les ruisseaux s'en vont tous à la mer et comme les oiseaux, tous à leurs nids. Mon ventre et mon cœur ne peuvent mentir. Ces dieux-là nous enseignaient à réunir le monde des ténèbres (l'eau enfouie sous le sol) au monde du feu et de la lumière (le ciel et les nuages) à partir de la terre, qui nous porte et nous nourrit. Ces trois mondes communiquent ensemble à travers moi, qui suis un peu de serpent, de jaguar et de condor mêlés ensemble pour danser le *metzcal*, jusqu'à faire léviter les pierres les plus lourdes...

Pourquoi les Espagnols ont-ils massacré nos dieux? Ils n'ont pas vu ce qui pourtant saute aux yeux de tous. Pachamama⁵³ pleure et gémit sous les coups de sabre des conquistadors. Leur dieu ne pouvait en souffrir un autre alors que la terre est si vaste. Son immense bonté aurait donc d'immenses limites?

La petite Inca se mord les lèvres devant les ruines de Chavín. Les mots ne peuvent sortir. Seul le quechua pourrait les libérer, mais elle ne le parle plus très bien. Les dieux de Chavín ne parlent pas le castellano. La *santa tierra* a été sanctifiée par trop de monde, à leur égoïste profit. Qui dit vrai?

Ses entrailles s'émeuvent devant les crocs de caïman, les griffes d'aigles et les yeux de femme des statues de Chavín. Les trois mondes en un seul, la fusion des forces mâles et femelles, les grandes pierres défiant la gravité, tout cela ne peut être faux. C'est dans l'ordre logique des choses. Où suis-je? Qui suis-je? Où vais-je? Celestina tremble de son ignorance. Elle croit aussi au dieu des *padres*, de la messe, aux statues chasublées d'or tout autour des autels. Mais elle croit aussi aux dieux des semailles, des épousailles, des récoltes et des *terremotos*.

Pourquoi ne peut-il y avoir deux vérités et deux *credos*? Une pour chanter les merveilles de la terre et des pierres et une autre pour apaiser cette soif d'amour qui l'a menée vers les grandes causes toute sa vie.

⁵³ Déesse représentant la terre.

Crois ou meurs! Il existe un musée de l'Inquisition à Lima où on peut admirer les raffinements avec lequel on y a pratiqué l'art de la torture. Pour châtier les sorciers. *Castigar los brujos! Brujo* sois-tu si tu ne renies pas la terre, le soleil, l'eau et les lainages d'alpaca dont les femmes de Chavín les avaient chaudement entourés. Des centaines et des milliers ont été sacrifiés pour servir d'exemple. Voyez ce qui arrive à ceux qui laissent couler en eux le sang qui roule du ciel vers les montagnes et des montagnes vers le nombril du monde, tout en dessous des ruines de Chavín, là où les eaux du Pacifique se réunissent une dernière fois avec celles de l'Atlantique avant de se quitter pour un voyage de mille ans, chacune de son côté, comme l'homme et la femme, étrangers l'un à l'autre après le coït.

Pauvre Celestina, éperdue, écartelée devant les hiéroglyphes sur la stèle (*el lanzon*) de granit récupérée du grand *huayco* de 1945 et que décode savamment pour nous la *guía* du parc national avec son bâton de *guayaqui*⁵⁴, caressant au passage les canines de félins, les queues d'anacondas et les becs de rapaces qui rendent un vibrant hommage à la férocité des dieux du lieu.

Car, de férocité on n'en manquait pas non plus chez les conquistadors incas. Les haches de jade coupaient bien plus de têtes que d'arbres pour des prêtres enivrés de *chicha* et de champignons magiques. C'est ainsi chez les hommes de dieux. On tue les impies comme on arrache la mauvaise herbe, pour le plus grand bien de tous. De tous les conquistadors de vérité, alchimistes de la transmutation du bien et du mal en or solide.

Il y a 4 000 ans que ça dure au pays quechua. Et il y a toujours eu des Celestinas qui ne comprenaient pas pourquoi.

⁵⁴ nom qu'on donne au bambou local au Pérou.



Chapitre 12 : un des temples en ruine de la civilisation de Chavin

13 - Dos horas a matar en el paradero del omnibus Huaraz-Lima⁵⁵

Les arbres marchent le long de la *pista* de Yungay à Huaraz. Les sacs de patates, de gerbes de blé, de paille et de ciment *también*. Quand on les aperçoit de loin, confortablement assis dans l'autobus qui nous conduit à Huaraz, l'illusion est parfaite. À chaque kilomètre on en débusque un, deux, ou dix. Ce n'est qu'après les avoir dépassés qu'on s'aperçoit qu'il y a des hommes dessous, qui portent la charge à petits pas rapides. Les autres, plus riches, peuvent se payer des ânes, *burros*, pour amortir le poids du jour. Ça ne manque pas de bourreaux ici pour les *burros* : leur vie misérable dans la *sierra* les achève bien avant leur temps.

Les enfants marchent aussi le long de la piste, un réseau de trous reliés ensemble par un peu d'asphalte. Les femmes ferment la marche, portant d'autres enfants, qui ne marchent pas encore, dans

⁵⁵ Deux heures à tuer dans le terminus d'autobus Huaraz-Lima.

leurs poches de lainage en bandoulière sanglée par un nœud sous la poitrine. C'est ainsi que, depuis leur plus jeune âge, les Incas apprennent à marcher. En faisant marcher tout sur leur dos.

Tout, de la cruche d'eau jusqu'aux fuseaux à filer la laine d'alpaca, tout doit marcher jusqu'en haut des montagnes, sur le dos ou à l'épaule, qu'il vente, qu'il pleuve ou qu'il fasse chaud. Tout, sauf la pierre. La pierre est déjà là-haut, recroquevillée en tas informes, attendant la main de l'homme pour ancrer la vie à d'incertains rivages.

Les clôtures d'abord. Murets de roches, chacune soigneusement sélectionnée pour s'emboîter à sa voisine, qui s'élancent dans le vide sur dix ou quinze mètres pour s'arrêter tout net ensuite, faute de terre à retenir. Car les clôtures contiennent le peu de sol arable qui s'étale sur le flanc des pics andins, entre deux avalanches, deux *huaycos* ou deux tremblements de terre. Sans sol, point de salut pour l'Inca.

Sécuriser les sentiers ensuite. Ces colliers en zigzags qui permettent de gravir la montagne jusqu'en haut. *Arriba*. Jusqu'au ciel, tant que la terre pourra t'y porter. Retenir ensuite la terre pour les pâturages, pour encorailer les bêtes et pour planter le *maíz*, le *trigo*, et les choux-fleurs qui donneront à manger à tout ce monde.

Une fois la terre conquise, restera à s'ériger *una casa*. La première sera de paille, *paja*. Une hutte tout au plus, un dôme de branches recourbées et coiffées d'un manteau d'*ojcha*, ce foin sauvage, rude et têtu qui couvre le sable et les pierres des hautes altitudes d'un manteau jaunâtre monotone. Un campement de fortune.

Puis viendra la hutte d'*adobe*, argile arrachée au sol, une fois les pierres enlevées, et dont on fera des briques en la compactant dans des moules. Un campement saisonnier. Et finalement, la maison d'*adobe*, un petit carré comme deux fois la main, avec un toit incliné, en tuiles de terre cuite si on en a les moyens, sinon en *paja de ojcha*. Une vraie maison cette fois, entourée de murets de pierres, comme de raison, pour y élever une vraie famille.

Entre les trois, plus de deux générations se passent les pierres et la *santa tierra*, endiguée en hauteur, défiant la gravité dans de petites cages éparses, anarchiques, peignant de taches foncées, du vert jusqu'au jaune, les flancs monochromes de la sierra. Le bétail aussi aura ses quartiers, multitudes de petites terrasses où il sera libre de vagabonder à son gré en suivant ses propres sentiers martelés à coups de sabots.

Ça c'est pour les bonnes années. Inévitablement, viennent les mauvaises, quand la montagne en a assez de subir les hommes et s'en débarrasse d'un simple haussement d'épaule. La glace des sommets fond un peu plus que d'habitude, la saison des pluies s'éternise, ou alors, quand on est vraiment excédé, la terre gronde et tremble. *Terremoto*. Glissements de terrain, *huaycos*, éboulis, avalanches. On a dû inventer tout un vocabulaire pour décrire les caprices des grandes cimes aux cheveux de neige.

C'est alors que la pierre se récupère à elle-même. Les murs s'effondrent et leurs bras s'écartent pour libérer la sainte terre qu'on a mis des générations à prier. Les maisons sont emportées *también*, tant pis pour les entêtés qui s'y trouvaient encore. C'est la grande diarrhée au bas-ventre des grandes dames.

On prie. On pleure. On souffre. Et puis on recommence à subir la montagne, la même grande dame, mise à nue, féroce, impitoyable. On y fait marcher les arbres, les poches de blé, de paille et de ciment, les femmes et les enfants, du fond de la vallée jusqu'à la cime. On y remet les pierres en place. D'autres pierres, venues de plus haut, crachin du sommet indompté. Bras de fer entre des titans et des hommes, qui n'ont pas le choix des armes.

La ville de Yungay a disparu en 1970 : 20 000 Incas ensevelis corps et biens sous trois mètres d'argile, de glace et de pierres. Yungay a été reconstruite depuis, juste au-dessus de l'autre Yungay. En attendant la prochaine saute d'humeur de Huascarán⁵⁶, le fiancé

⁵⁶ Les indigènes ont baptisé leurs plus hautes montagnes et les ont incluses dans toutes sortes de légendes.

colossal de 7 000 mètres, berné par son beau-père, celui qui a tué sa *novia*⁵⁷ de 6 500 mètres et qui pleure un lac de peine à chaque année. Pour lui faire face, on a planté au-dessus du cimetière un christ de pierre, les bras étendus implorant sa clémence.

Et pourquoi pas y enfouir aussi Wiracocha, le dieu tout-puissant de Chavín? Celui-là, bien caché sous sa pyramide de pierres quadrangulaires, 2 000 ans avant J.-C, a su résister à sept tremblements de terre. Et à des centaines de *huaycos*.

Une heure de tuée à écrire ces trois pages. N'en reste qu'une avant l'arrivée du bus. S'il n'y a pas de retard à l'horaire...



Chapitre 13 : hutte en ochka dans les hauts pâturages des Andes

⁵⁷ copine, fiancée.

14 - Carta para la Amalia⁵⁸

Lima, Collique 7 de Marzo 2008.

Estimada Amalia,

Que fais-tu aujourd'hui Amalia? Sans doute un *sancochado de papas*⁵⁹. En attendant que le *choclo*⁶⁰ soit mûr. C'est ainsi à tous les jours depuis des semaines. Pendant que la Terre tourne si lentement autour de son soleil, toi tu as faim en cette saison d'avant la récolte. Tes deux petites filles aussi. Et tout le monde s'en fout. Idem pour moi, avant que tu ne débarques dans mes souvenirs, bien décidée à y rester. D'où viens-tu exactement, Amalia, et où m'amènes-tu? Et moi, d'où viens-je? Écoute ma chanson pour consoler nos âmes, un court instant.

Le combi s'attaque à une autre pente, la cent cinquantième peut-être que nous grimpons depuis notre départ d'Acopalca. Plus on monte et plus il y a de gens et de cargo à l'intérieur. Celestina est assise loin de moi et je n'ai personne à qui causer. Je l'entends s'informer à un monsieur assis en face d'elle au sujet de l'emplacement exact où nous désirons nous rendre. C'est un peu compliqué car cet endroit n'a pas de nom propre, du moins en espagnol. C'est un *terreno* perdu au milieu de centaines d'autres qui se partagent l'espace entre Acopalca et Huamparan, le prochain village. Mais elle a eu une bonne intuition en s'adressant à lui car il est du coin et connaît à peu près le lieu de notre destination. Au passage, il va nous indiquer où descendre, veinards que nous sommes.

Je ne me demande plus où ce combi trouve la force de poursuivre. Depuis longtemps la transmission est passée en première et y reste. Le moteur gronde comme s'il devait cracher ses

⁵⁸ Lettre pour Amélie.

⁵⁹ une soupe de patates.

⁶⁰ épi de maïs non cuit.

tripes au prochain tournant. Faut croire que chez les combis, comme chez les humains qui les montent, le travail ne tue pas.

Je ne comprends à peu près rien à ce que dit Celestina quand elle parle aux gens du petit peuple. Et encore moins quand ils se parlent entre eux, comme c'est le cas entre ma voisine de gauche et le *cobrador*, assis en face d'elle sur un minuscule tabouret, pour traire les chèvres je suppose. Cette voisine est si mignonne avec son sombrero et sa *manta*⁶¹ tissée aux vives couleurs du pays. C'est une de ces personnes qui sourient tout le temps, même quand elles sont tristes. Comme si un très grand bonheur dans leur enfance leur avait collé un masque joyeux au visage. Sauf que dans son cas, elle le met en évidence avec ses deux dents en or qui allument des feux de Bengale dans son rictus.

Elle est vraiment sympathique, de cette sympathie qui nous donne envie de lui retourner son sourire, puis d'engager la conversation. Mais impossible pour moi. Elle parle un espagnol que je comprends pas. Je me demande si ce n'est pas du quechua. Pourtant l'autre en face lui répond en castellano. Je ne saisis même pas le sujet de conversation. J'en suis quitte pour arborer un silence poli, lequel ne fait oublier à aucun des quinze autres personnes à bord que je suis le seul gringo à 50 km à la ronde, pour le moins. Leur visage dur en dit long sur l'effort qu'il me faudrait faire pour devenir l'un des leurs. À côté de cela, ce combi mène une belle vie!

Soudain Celestina se lève en me faisant signe. C'est ici. Le *cobrador* lance quelque chose d'imprononçable au chauffeur qui s'arrête pile devant nulle part : notre escale.

C'était chez toi. Nous ne le savions pas encore en ce moment. Je me demandais plutôt si Celestina réalisait vraiment son audace en s'en remettant à la grâce de Dieu pour ce qui était de savoir quand passerait le prochain combi, celui qui assurerait notre retour. Si même il y avait combi de retour.

⁶¹ Grande couverture que les femmes portent sur leurs épaules en guise de châle et de sac à dos à la fois.

Mais la beauté de l'environnement rural des alentours me fit oublier tout le reste. Nous marchions comme deux pèlerins sur la route de Compostelle, en plein Moyen-Âge, forts de la seule vérité qu'impose un noble but à un voyage. Tous les lieux ne sont que passages et celui-ci comme les autres.

Pour quoi? Me suis-je écrié en voyant le fourneau à pain dans la cour de chez toi : « Eh! Celestina. ¿Es un horno? ». Je n'avais certainement pas l'impression d'avoir élevé le ton au point que les occupants des lieux m'entendent. Mais oui, c'est un four. Un four à pain, en maçonnerie. Il y en avait des comme ça un peu partout du temps de mon enfance, qu'elle rajoute. Et la voilà lancée, petite bergère menant chaque jour ses brebis et ses chèvres en haut des montagnes et les redescendant dans la vallée à la nuit tombée, buvant l'eau prisonnière des feuilles de cactus pour ne pas mourir de soif, etc....Nostalgie de la belle époque, mais pas de sa misère.

Je ne t'avais pas remarquée pendant que j'écoutais Celestina me raconter une fois encore les histoires de son enfance. Subitement, tu es accourue derrière nous, à bout de souffle, comme pour nous avertir d'un danger. Tu parlais avec un lent débit, comme si les mots n'arrivaient pas à sortir directement de ta gorge et qu'il te fallait y réfléchir à deux fois avant de les libérer. Au début, nous ne comprenions rien à ton histoire et pensions que tu n'avais pas toute ta tête. Peu à peu, nous nous sommes apprivoisés, l'urgence et l'émotion avaient fini par relâcher leur étreinte sur ta voix. Tu venais de réaliser que nous n'étions pas le messie que tu attendais.

Ma question anodine posée à voix haute en passant devant ta maison t'avait intriguée même si tu ne l'avais pas vraiment comprise. Tu nous avais confondus avec ces *gringos* venus l'an dernier et qui avaient semé l'espoir dans ton cœur avec leurs belles promesses : nous allons revenir l'an prochain et bâtir notre maison en face de chez vous. Et nous allons vous embaucher pour nous aider, qu'ils avaient rajouté. Ce peu de gagne, s'il arrivait tout de suite, ferait presque une différence de vie ou de mort chez vous où le four à pain était froid depuis trop longtemps.

Mais hélas, nous n'étions pas ceux que tu attendais, mais simplement d'autres gringos, venus admirer ce pays qui te désolait. Tu allais déjà repartir vers tes chaudrons vides lorsque Celestina t'a retenue, étonnée de cette confusion qui n'était peut-être pas fortuite.

En fait, une question lui brûlait les lèvres mais qu'elle n'osait poser encore, la méfiance étant une vertu bien ancrée dans ses manières depuis qu'on lui avait raconté, dans sa petite enfance, comment on traitait auparavant les étrangers errants dans la campagne. Surtout les gras, découpés en petits morceaux et mis à bouillir dans une marmite. On en tirait une huile humaine, très appréciée semble-t-il en aéronautique ! Heureusement, nous n'étions pas de très bons sujets pour ce genre d'entrepreneurs – tous deux maigrichons - et Celestina finit par s'en convaincre.

Elle pensa un moment que le gringo en question pouvait être son cousin, Ricardo. Celui-ci, croisé fortuitement le jour précédent, nous avait en effet révélé qu'il voulait se construire une maisonnette de campagne, près de Huamparan, et qu'il y avait commencé quelques travaux l'année précédente.

Il n'en fallait pas plus à Celestina pour en déduire que le gringo, c'était son cousin. Par un curieux hasard, il avait choisi pour s'établir le *terreno* voisin de celui de son mari, Alejandro. Cependant, il s'agissait d'une fausse piste, comme allait nous le confirmer Ricardo le lendemain à Huari, en nous précisant que son installation se ferait beaucoup plus loin au nord⁶², passé le village de Huamparan.

Pendant ce temps, moi je rêvais de visiter d'autres ruines des pré-incas. Le fils de Ricardo, Bebel, archéologue, campait près de Huamparan pour diriger un chantier de fouilles. À tout hasard, je demandai à Celestina de s'informer auprès de toi sur l'endroit exact où se trouvaient les ruines mises à jour par l'équipe de Bebel. C'est là que tu m'as regardé avec ton sourire ingénu. Non, il n'y avait pas de site archéologique près d'ici. Mais des *ruinas*, ça, pour en avoir, il

⁶² Dans le village très haut perché de Chaupiloma, comme nous allions le découvrir l'année suivante

y en avait des tas. *Más y más* ! Pas besoin d'archéologue pour savoir ça. Ça n'avait jamais apporté à manger d'ailleurs. En fait, le gringo, en excavant pour bâtir sa maison, là, juste en face de nous, était tombé sur un champ de ruines. Des ruines aussi vieilles que celles de Chavin peut-être ! Je n'en croyais pas mes oreilles.

Je courus vers le monticule vers où ton index pointait. Une fois le sommet atteint, je distinguai clairement une galerie souterraine, faite de grosses pierres taillées et emboîtées l'une dans l'autre, à la manière inca. Je me glissai dans l'étroit passage, le cœur battant en m'imaginant découvrir les vestiges d'un mausolée enfoui sous la végétation. Les pierres, parfaitement alignées, formaient un carré presque parfait mais définitivement trop étroit pour qu'on puisse imaginer un homme y marcher debout, même de petite taille. J'avancai à quatre pattes pour quelques mètres, mais la noirceur et l'exiguïté m'arrêtèrent vite. Je redoutais un effondrement ou pire, une trappe qui, s'ouvrant sous mes genoux, m'engloutirait dans les geôles d'un roi inca assoiffé de sang humain...

Je ressortis de là triomphant, convaincu d'être tombé sur un trésor millénaire. J'allais apprendre plus tard, de la *guía* de Chavin, qu'il s'agissait probablement d'une simple galerie d'irrigation, construite par des paysans des siècles passés, comme on en trouvait des centaines d'autres jonchant les alentours ci et là.

Et toi tu me regardais, amusée de voir un gringo s'exclamer pour si peu. Le moins qu'on puisse dire, c'est que mon enthousiasme ne fut pas contagieux. Celestina quitta rapidement les lieux pour s'intéresser à autre chose.

Elle te questionnait au sujet de ta famille et des voisins. Elle en vint à la conclusion que tu avais un vague lien de parenté avec Alejandro. Mais elle prit bien garde de le mentionner, craignant on ne sait quoi en avouant ses origines. Elle demanda si tu avais des enfants. Oui, que tu répondis. Deux filles. *¡Hijas de mi!* Une de deux ans et l'autre de quatre. Allaient-elles à l'école? Non, hélas! On était trop pauvres par ici et n'y avait pas de maternelle pour les tout-petits.

Il n'en fallait pas plus pour enflammer Celestina. Combien y avait-il d'enfants dans la même situation aux alentours? *¡Hay bastante niños en todas partes del campo por aca!* Des tonnes d'enfants couraient les campagnes pieds nus et en haillons, à garder les moutons et les chèvres et aucun d'eux n'avait mis la tête dans un livre depuis sa naissance.

Là-bas, au village de Huamparan, il y avait des écoles, mais pas ici, *mamita*⁶³. Nous sommes si pauvres *mamita*, que nous n'avons rien à manger, à part des patates ces temps-ci. Voilà ce que tu disais à Celestina dans ton étrange *quechuo*, aux mots laborieusement couchés l'un à côté de l'autre, comme s'il s'agissait de jeunes enfants bordés au lit. Mais un lit de paille, *cama de paja*, qui sentait l'*abonno* y *la tierra*. Le fumier et la terre d'où venait toute vie.

¡Mamita, mamita! C'est la misère ici. Quelle injustice! Celestina hausse un peu le ton. Elle ne peut donner de sous, mais peut donner des conseils. Tu ne dois plus avoir d'autres enfants, Amalia. Tu ne ferais que vous précipiter dans plus de misère encore. Et oui, tu savais cela. Mais tu n'as pas grand contrôle là-dessus. Les enfants viennent aux femmes comme les veaux aux vaches. On n'y peut rien. Celestina souffre de son impuissance, mais soudain son regard s'allume. Elle vient de repérer tes deux filles s'approchant de nous, sales et en lambeaux.

Elle se tourne vers moi et me regarde en souriant. On fera une école ici pour ces enfants. Ça au moins on peut le faire. *Una casita*. Comme dans les *octava, séptima y cinco zonas* de Collique. Ça elle connaît. Elle met déjà un plan en marche dans sa tête. Y a-t-il un professeur qualifié dans le coin? Oui, une jeune fille à Huamparan a un diplôme dans sa poche. Et elle est sans travail, évidemment. Est-ce que toi et les autres mamans des alentours accepteriez d'héberger cette enseignante pour une semaine dans vos maisons, où elle ferait la classe aux gamins des alentours? Puis la semaine suivante, l'école déménagerait dans le patelin voisin. Et ainsi de

⁶³ diminutif affectueux. Littéralement : petite mère.

suite jusqu'à ce qu'on ait aménagé toutes les maisons *del campo* en écoles itinérantes où les petits vagabonderaient de l'une à l'autre, leurs cartables sous le bras. Non pas une, mais des dizaines de *casitas*. De toutes les couleurs à la fois. Ça ne coûterait que le salaire de la maîtresse de classe et tous les enfants pourraient profiter d'une maternelle.

¡Mamita! Mamita! que tu disais. Quelle merveilleuse idée! Un peu plus et tu battais des mains comme une fillette devant ses étrennes de Noël. Mais un petit voile brouilla vite ton regard. Celestina ne le vit pas.

Je devinai à quoi tu pensais. Et si ces deux-là, des gringos après tout, n'étaient que des vendeurs de promesses jamais tenues, comme l'autre, celui qui n'est pas revenu bâtir sur les ruines des paysans

Amalia, petite fille sans enfance et mère de deux gamines qui n'en n'auront pas plus que toi. Amalia, aux jupes de terre, à la *manta* de *papas relleñas*⁶⁴, aux cheveux de torrent andin dévalant dans la *quebrada* de ton quéchuol de *lluvia*⁶⁵, je n'ai pas su te dire un seul mot lors de notre rencontre. Voilà pourquoi je t'inflige cette longue lettre que tu ne liras jamais - car tu n'as jamais appris - et qui ne porte qu'un seul message : Amalia, nous reviendrons l'an prochain. Si Dieu le veut, avec des sous pour payer le professeur. Et ainsi tes filles pourront un jour te lire ma lettre pendant que dans ton four tout chaud cuira le pain que tu auras préparé pour nous.

Et cette *carta sin sellos ni dirección, tampoco*⁶⁶ n'aura que le passage souterrain des corridors d'irrigation de veilles pierres incas pour se rendre jusqu'à toi.

⁶⁴Châle en rouleau de patates (patates, pilées et frites en boules)

⁶⁵ de pluie.

⁶⁶ Et cette lettre sans timbre ni adresse non plus,

15 - Florescer⁶⁷

L'unique arbrisseau qu'un mauvais sort avait choisi de semer dans la cour avant de la *Casa de acogida* a fleuri la dernière journée avant mon départ.

Quand je suis arrivé, il y a six semaines, cet arbre n'était pas un arbre mais un simple bâton planté dans la pierraille et l'argile de la cour avant de la maison.

Comme les femmes et les enfants que cette maison abritait des plus durs coups de la vie, il n'avait plus rien de ce qui le distinguait d'un mort. Quelques branches agonisantes ci et là et une ou deux feuilles exsangues au bord de la chute. Moi, comme les autres, je ne savais pas que c'était un arbre. Il dérangeait en fait, bout de bois dressé à la mauvaise place et au mauvais moment.

On l'arrosait de ciment par mégarde. Oscar lui a arraché la cime, et tout ce qui rappelait vaguement un arbre chez lui, en déplaçant ses échafauds, toujours par mégarde. C'est alors que je l'ai remarqué vraiment. J'ai demandé au maçon de lui faire un peu attention à la fin. Le seul arbre à des centaines de mètres à la ronde, tout chétif soit-il. Il m'a répondu avec un haussement d'épaule. Pauvre gringo qui a le temps de plaider pour les arbres. Il ne vivra pas ton arbre. Il était condamné dès qu'on a mis les pieds dans sa cour. Et il avait bien raison.

Tous les jours de toutes les semaines on lui a tourné autour, l'écorchant souvent avec nos colonnes de fer, nos échelles de bois, nos formes à ciment, nos scies et nos rallonges pour les perceuses électriques. Tout cela, il l'a pris sans se plaindre, *esperando* comme un bon Inca.

Mais, tout d'un coup, cela lui est venu sans qu'il le demande, de ses propres bourreaux sans qu'ils s'en aperçoivent. *¡Agua!* Il avait ses racines profondément enfouies dans la terre pierreuse et

⁶⁷ Fleurir

poussièreuse de la *costa* péruvienne. Il avait le soleil. *Mucho sol. Faltaba solamente agua.* Il ne lui manquait qu'un peu d'eau. Et l'eau lui est venue, en abondance, par un pur hasard.

Chaque fois qu'on mélangeait les ingrédients du ciment en bas dans la cour, du côté opposé où poussait notre martyr, on utilisait beaucoup d'eau. Tout plein un baril de 450 litres Pourquoi 450 litres ? Personne ne semblait le savoir.

Chaque soir on devait vider ce qui n'avait pas été utilisé durant le jour. La plupart du temps des centaines de litres, répandus sur le sol. En pure perte. Et pourquoi? Parce qu'il fallait remonter le tonneau à l'étage à tous les soirs. Comme tout le reste du matériel d'ailleurs. De peur des voleurs. Ce vieux baril de pétrole vide et tout rouillé valait 75 *soles* ici. Une petite fortune pour les vautours de *borrachos* (gens ivres) qui ne cessaient de tourner autour de nous en quête du moindre bout de broche ou de bouteille de plastique que nous jetions sur le tas de *basura* à l'avant de la maison.

Ce gaspillage quotidien m'énervait à la fin. Pourquoi emplir à ras bord ce baril à tous les jours quand on en utiliserait seulement la moitié. Personne ne savait. On installait le boyau dans le robinet de la casa chaque matin et on l'oubliait, jusqu'à ce que l'eau déborde sur le sol. La première personne à s'en apercevoir allait fermer la chantepleur. Pourquoi se compliquer la vie à vérifier toutes les cinq minutes le niveau d'eau dans le baril qui s'emplit lentement, car l'eau arrive du réservoir sur le toit par simple gravité ? À la fin de la journée, il n'y a qu'à *echar el resto*, le jeter sur le sol de la cour, par centaines de litres. Peu importe si on aura ou pas d'autre eau demain...

J'ai fermement rouspété devant ce gâchis. Dorénavant, plus question d'emplir le bidon à ras bord. Le *maestro*, le patron, acquiesce d'un signe de tête condescendant. Il sait que les gringos sont un peu fous à propos de ces trucs écolos, mais il blâme ses ouvriers, machiavéliquement. « On ne le fera plus ». Je ne savais pas que ce faisant, je ferais un grand mécontent : le petit arbre.

Avec toute cette eau si généreusement distribuée sur ses racines à chaque jour, il s'était prestement remis sur pied. Tous les affronts, tous les écorçages infligés, il pouvait les tolérer, pourvu qu'on l'arrose à chaque jour.

De pauvres moignons de feuilles ont vivement germé sur son écorce cicatriciée. Puis les vraies feuilles sont sorties pour boire la lumière à larges goulées. Puis d'autres branches sont sorties de nulle part sur son tronc émâcié, avec d'autres feuilles, pour lui composer une autre tête, après la décapitation en règle qu'Oscar lui avait fait subir.

On a fini par le remarquer. Marco d'abord, en bon *carpintero* qu'il est. Les charpentiers sont une espèce en voie de disparition à Lima, où on appelle la brique et le ciment des « *matériaux nobles* », et le bois, le pain des pauvres, qui eux n'ont d'autres moyens que de construiret en *esteras*⁶⁸ et en *guayaquil* quand ce ne sont pas de simples troncs tordus, arrachés par milliers aux flancs des montagnes de la sierra.

Marco me l'a pointé du doigt sans rien ajouter, à son habitude. J'ai regardé dans la direction indiquée et n'ai d'abord rien vu. Il a fallu qu'il mette son doigt dans les plaies pour que je croie à cet arbre. Il n'avait pas que des feuilles, mais aussi des boutons floraux. Des fleurs! Ce non-arbre, ce bois mort allait fleurir. Quelques-unes seulement, c'est certain. Mais quand même, de vraies fleurs. Marco a ajouté un clin d'œil à son message. Quoi d'autre?

Un miracle. Une allégorie de la ténacité péruvienne. Toute une vie à attendre, *esperar*, ce qui ne viendra peut-être jamais. Parce qu'on n'a pas le choix, qu'on est né ici, qu'on a poussé dans la poussière, la chaleur et la sécheresse et qu'on a dû creuser ses racines jusqu'aux entrailles de la terre pour survivre. Mais si un jour l'eau vient, alors c'est l'explosion. *Va a florescer!*

Et moi dans tout ça? Moi aussi j'ai fleuri au bout de six semaines à subir le soleil y *las montañas*. Et mes fleurs à moi parlent péruvien!

⁶⁸ panneaux faits de bambous fendus et tressés ensemble.

El castellano se salió de mi pecho como las flores de un árbol tropical. Hacía días y días, semanas después semanas que trataba exprimir de mi cabeza y de mi pecho todas las palabras que habían llegado acá desde mi llegada. Durante todo este tiempo, había creído que nunca podría sentirme como un Peruano en medio de los Peruanos.

Faltaba solamente agua para mojarme. No sé cuando, como, ni quien tampoco me ha mojado pero, al fin, las palabras salieron. Había que cavar mis raíces en la tierra peruana, primero. Creo que todo pasó durante mi viaje en la sierra, en Huari, donde sentí una comunión con la naturaleza de este país.

“Le castellano est sorti de ma poitrine comme les fleurs sur un arbre tropical. Il y avait des jours et des jours, des semaines que j’essayais de faire sortir de ma tête et de ma poitrine tous les mots qui y avaient pénétré depuis mon arrivée ici. Durant tout ce temps, j’avais cru que jamais je ne me sentirais comme un Péruvien au milieu des Péruviens.

Mais il ne manquait qu’un peu d’eau pour m’arroser. Je ne sais pas quand, comment, ni qui non plus, m’a arrosé mais enfin les mots ont ressorti de moi. Je devais avoir à creuser mes racines dans la terre du Pérou, d’abord. Je crois que tout s’est passé pendant mon voyage à Huari, où j’ai senti une communion avec la nature de ce pays.”

C’est un peu la même chose qui se passe avec les femmes et les enfants de la *Casa de acogida*. Leurs vies furent piétinées à cause de la méchanceté de ceux qu’elles désiraient aimer. Elles furent comme des arbres qui s’en allaient à la mort. Que vienne l’eau de la solidarité pour que leurs feuilles se mettent à pousser de nouveau ! Et leurs fleurs à fleurir ! Un message à la mort pour lui dire que la vie a la tête dure, comme Celestina, quand il y a de l’eau pure pour apaiser sa soif.

Avant que de m’en retourner dans mon pays, j’ai fabriqué une clôture autour du petit arbre dans la cour et j’ai demandé aux femmes et aux intervenantes qu’elles s’en occupent, en versant de

l'eau à ses pieds chaque jour. Ainsi, l'an prochain, quand je reviendrai, je suis certain de voir fleurir ce petit arbre de compagnie avec des millions de sourires partout dans la *Casa de acogida*. Et que mon castellano va se désaltérer d'eux tous ! »



Chapitre 15 : arbre de la solidarité dans la cour de la Casa Rosa Lluncor, lors de notre retour en 2009



Chapitre 15 : la Casa de acogida lors de notre départ, en 2008

Partie II- La sierra⁶⁹

(Deuxième voyage : mars-avril 2009)

⁶⁹ La région andine

16- Volver

Pourquoi revenir? Pendant toute une année d'absence, de retour au Québec, les souvenirs se sont embellis d'eux-mêmes comme une plante libre de croître en pleine terre. Les choses et les gens qu'on a laissés derrière soi n'en ont pas moins continué à suivre leur propre voie et, après les retrouvailles, je réintègre une famille péruvienne un peu différente de celle que j'avais quittée et surtout de celle que j'avais imaginé retrouver.

Les petites morts de la routine quotidienne les ont usés comme grains sous la meule. Et moi de même. J'avais enrobé d'un peu de magie l'exotisme de la misère. Pour échapper à la banalité de ma propre vie sans doute. L'obstacle de la langue est toujours là, de mieux en mieux perceptible au fur et à mesure que progresse ma connaissance de celle-ci. Plus on en apprend sur un peuple et son histoire, et plus on prend la mesure de sa propre ignorance et de la distance qui nous en sépare.

Et pourtant, je m'identifie de moins en moins avec les chiens errants qui cherchent à se faire oublier en rasant les murs tout en survivant de rapines happées discrètement en passant devant des poubelles et des immondices boudées par les mendiants et autres sous-hommes péruviens. J'arrive à soutenir le regard des autres passagers dans les combis et à dresser les épaules devant l'écrasante majesté des hautes collines tout autour de moi.

La famille m'avait pourtant réservé un accueil de *peruano*. Mais à part Celestina et Milvia, personne ne m'attendait vraiment, semble-t-il. Comme à chaque dimanche, un à un, les autres enfants sont venus payer d'un peu de leur présence la générosité de Celestina et semblaient surpris de me retrouver là, assis sur les mêmes marches du perron que j'avais usées un an auparavant.

D'abord Maria et ses enfants, Yaki et Johao, toujours aussi gentils que leur mère peut être taquine. Et leur père, Jhony, toujours policier du soir au matin. Et puis Yola et son nouveau bébé, une

surprise au détour de la quarantaine. Un Jhon (prononcez « Yonne ») de plus dans ce peuple qui s'américanise sans s'en rendre compte. Les deux autres, Brando et Nhil, un peu plus sérieux, un peu plus courbés sous leur travail de nuit. Les chapiteaux qu'il faut monter à chaque jour, et démonter à chaque nuit pour que d'autres profitent de leur labeur afin d'enjoliver leurs fiestas. Un matin, je tombe sur Nhil et un ami, affalés sur un sofa à l'étage, fourbus tous les deux, non pas d'avoir trop bu, mais d'avoir trimé pour démonter les tentes, banderolles et estrades⁷⁰.

Les autres suivront. Un salut de passage. *Un abrazo. Nada más. La Luz, la Monica, la Alisia*, leurs maris, leurs enfants passent et repassent devant moi comme les vagues de la mer, buvant le rivage, se retirant pour mieux le reboire. Et moi avec, échoué là comme n'importe quelle épave venue d'ailleurs. Depuis si longtemps que je rêvais de ce retour, de cette reprise de possession, qui n'en fut pas une. Toujours le même combat. En matière d'amitié et d'amour, rien n'est jamais conquis.

Il semble que la simple vie de famille ne suffise plus à nourrir ma curiosité et que j'attende Dieu sait quoi qui pourrait me surprendre et m'inspirer. Après deux semaines ici, ça ne vient toujours pas. De sorte que je ne sais plus s'il faudrait m'incruster ou partir. Les montagnes m'appellent et je suis ici en purgatoire. Nous sommes allés à Canta en fin de semaine dernière et je fus tout content de les retrouver. Je sens que mon cœur soupire pour elles, mais ma tête ne sait que trop bien que d'autres soucis et déceptions m'y attendent.

La construction de *la escuelita*⁷¹ ne sera pas une sinécure. Un terrain à trouver, des bénévoles à recruter, des matériaux à chercher et à transporter, l'argent à rapatrier, un comité de parents à organiser, un statut légal à obtenir pour l'organisme, les rivalités

⁷⁰ Ils aident leur mère qui survit grâce à un petit commerce d'organisation de fêtes familiales et de noces.

⁷¹ La petite école rurale. Un collègue et moi allions bientôt partir pour les Andes afin d'y démarrer un projet de maternelle.

entre Celestina et Yessica à assouplir, etc. Sans parler de la température, qui risque d'être pluvieuse, et des ennuis de santé, qui peuvent nous tomber dessus à l'improviste compte tenu des piètres conditions d'hygiène...

Faudra m'y faire. L'an dernier, j'étais un découvreur perçant l'horizon de larges trouées dont s'abreuvait mon imagination assoiffée. Cette année, je ne suis qu'un visiteur, reconnaissant au passage les bornes qui réguleront la crue des souvenirs et apaiseront les méfiances du civilisé.

17- Las invasiones

Dans la *Casa de acogida*, tout est sans dessus-dessous. Les femmes et les enfants cherchent en vain à se trouver un abri contre l'ouragan qui vient de leur tomber dessus. Des seaux d'eau, de peinture, des guenilles, des escabeaux, des pinceaux, des sableuses, du plâtre, des coups de marteaux, des bruits de scie et de perceuses électriques les assaillent de toutes parts. Et surtout des voix, des mots étranges dans une langue à laquelle ils ne comprennent rien. Des visages *criollas* aux yeux *celestes* et aux sourires impénétrables. Ils sont sept Québécois, *más un Peruano*.

On ne leur avait rien dit. Cette escouade est débarquée chez eux comme la foudre sur Lima et les a frappé en plein dans le mille. Eux qui croyaient avoir trouvé un abri contre les assauts du mauvais œil. Mais non. La guigne ne lâche pas si facilement prise quand elle vous tient depuis longtemps. Pourtant les *promotoras*⁷² ne semblaient pas du tout effrayées par *les gringos*. Elles étaient tout sourire avec eux, avançant leurs moindres désirs. Peut-être...Peut-être que cette fois-ci, ce ne sera plus une fuite de plus devant la

⁷² Animatrices, préposées, aidantes

méchanceté de la terre. Comme avant, il y a maintenant quatre ans...

Madelina se hâte dans la fraîcheur de cette nuit noire. Elle ne voit pas où elle met les pieds. Un bébé dans sa *manta*, un autre dans les bras, elle tente de poser ses pas dans ceux de son mari, pas très loin devant elle, tenant la plus vieille de ses filles par la main et s'éclairant avec une petite lampe de poche chinoise achetée au marché du *Kilómetro 22* hier matin quand ils sont débarqués du bus qui les amenaient de Boca negra, sur les contreforts andins du Lambayeque, très loin au nord du pays.

Ils avaient tout quitté pour venir s'installer à Lima. Tout, c'est-à-dire peu de choses. Une maisonnette d'*adobe*, quelques meubles, chèvres et brebis bradés aux marchands ambulants. Au surplus, la maison ne leur appartenait pas. Louée à un oncle de son mari. Ils n'arrivaient plus à payer le loyer de quelques *soles* par mois depuis la venue du troisième enfant. Ces enfants, l'orgueil de ses yeux, étaient sa seule richesse, son diadème d'or.

Pourtant sa famille s'appauvissait au fur et à mesure que leur nombre augmentait et Yako, son compagnon de vie, semblait se décourager un peu plus à chaque nouvelle naissance. Ils avaient hypothéqué jusqu'à sa robe de mariée, les beaux costumes brodés légués par sa mère et qu'on se transmettait de mère en fille depuis des générations, depuis l'époque des *Sicanos* peut-être ou même des *Mochicas*⁷³. Les ancêtres mythiques dont on lui avait dit qu'ils descendaient directement des Dieux, du moins aussi brillants que des Dieux, sous leurs masques d'or finement ciselé et leurs plastrons d'argent martelé. Madelina ne savait trop comment, ni jusqu'où, mais elle se savait de cette lignée. Celle des conquérants qui avaient, *antiguamente*, marché sur Lima. Aujourd'hui, leurs descendants ne payaient pas de mine, même si eux aussi tentaient d'envahir Lima. *Los invasiones*. Les *squatters*.

⁷³ Civilisations pré-inca du nord du Pérou et qui connut son apogée il y a plus de 1 000 ans

On les avait avertis que ce ne serait pas facile. Mais le difficile était leur pain quotidien depuis trop longtemps pour que cela puisse être considéré comme un argument valable. Et difficile ce fut.

Un ami, un vague parent, les avait guidés vers un coin aride presque au sommet d'un des *cerros* qui entoure *Callao*, le grand port de Lima. Fallait arriver de nuit pour prendre d'assaut un terrain pendant que les voisins dormaient et que les chiens vagabondaient ailleurs. Et de nuit ils arrivèrent, titubant sur leurs jambes, les enfants dodelinant de la tête à chaque pas, comme des poches d'eau sur le bât des *burros*. Des milliers de pas. Écrasés sous la charge de provisions et de matériaux de fortune achetés au *gran mercado del Kilómetro 22*. Presque toutes leurs économies y avaient passé. N'importe. Ils étaient à Lima, les deux pieds dans sa terre et avaient bien l'intention de n'en plus bouger jusqu'à ce que leurs racines s'y agrippent. Autour d'eux, c'était du pareil au même. Tous fils et filles des pré-incas qui avaient un jour dominé la Lima des siècles passés et y revenaient en mendiants. *Las invasiones*.

Las invasiones. C'est ainsi qu'on appelait la procédure. Ils s'installaient clandestinement sur des terres dont personne ne voulait, où il n'y avait ni eau, ni électricité, ni routes, ni police, ni école, ni épicerie. *Nada*. Que la terre nue et, dessous, *las piedras* dont ils feraient des murets pour marquer les limites de la portion du monde qui leur appartiendrait peut-être un jour.

À force de s'agglutiner les uns aux autres ils finiraient bien par compter pour quelqu'un, quelque part. Mais personne n'était pressé de mettre les pieds dans des secteurs comme *Las invasiones*. On les tolérait tant qu'ils ne demandaient rien ou ne nuisaient à personne. Puis, un jour, la seule force de leur nombre finissait par poser la question à l'Univers : existaient-ils, oui ou non ?

En ces pays en *desarollo*, on finit par ne plus voir ce qui saute aux yeux. Mais quand cela atteint la taille de 25 000 personnes, on se réveille un beau matin avec la question écrite en pleine face sur les larges pans de montagne occupés par les envahisseurs. Peut-être qu'ils existent ? Et là, le maire envoie une petite délégation

parcourir discrètement les flancs de cette montagne kidnappée. On compte les morts, les moribonds et les vivants. Non pas un par un, mais par paquets, inextricablement mêlés. En fait, on évalue l'ampleur du désordre et combien il faudra d'argent pour l'ordonner un tant soit peu. Si le montant ne dépasse pas trop les budgets, si les journalistes et la presse étrangère ne sont pas sur la touche, on prend une décision sur un coin de table, bien arrosée de *Cusqueña*⁷⁴ ou de n'importe quelle sorte de bière.

Dans le cas du secteur de Madelina, ce fut oui : ils existent ! On donna même un nom officiel au lieu-dit sur la carte municipale de Lima, toujours à l'état d'ébauche. *Pachacutec. Las invasiones* venaient d'avoir droit de cité, une adresse où pouvoir diriger les chauffeurs de taxi et surtout où pouvoir rassurer la famille en Lambayaque sur son lieu de résidence sur terre. Car habiter un quartier sans nom, c'est un peu comme ne pas exister, ne pas être né même. On fit une *fiesta de bienvenido* aux « nouveaux » arrivants. On leur délivra un titre de propriété que chacun accrocha bien en vue dans sa *casita*.

Ce fut une première bataille durement gagnée. Yako avait encore plein d'énergie à cette époque. Il trimait d'une étoile à l'autre pour donner un toit et un peu de maïs à sa famille. *En la mañana* comme vendeur itinérant, parcourant les sentiers entre les maisons avec ses poches de pain frais à vendre et son klaxon de bicyclette hurlant dans ses mains. Il en tirait cinq ou six *soles* par matinée avec lesquels il descendait en ville, les après-midi, vers d'anciens secteurs d'*invasiones*, acheter quelques bouts d'*esteras*⁷⁵ afin de boucher un peu plus de pans de ciel au-dessus de leur tête la nuit. Car le ciel n'est jamais aussi beau à regarder que si on a une vraie maison tout près pour chercher refuge contre sa grandeur.

Madelina s'arc-boutait, arrachant au sol de lourdes pierres. Les enfants l'entouraient et en faisaient leur jeu, sauf l'aînée, Luz. À

⁷⁴ Une marque de bière fort populaire au Pérou, brassée à Cusco

⁷⁵ Sorte de bambou dont on tresse les tiges fines en panneaux pour construire les maisons et les hangars.

peine huit ans et forcée déjà aux durs travaux domestiques. Elle regardait son frère et ses sœurs s’amuser en faisant mine de transporter quelques petites pierres et cela l’agaçait. Car pour elle c’était bien fini ce genre de jeux. Fatiguée ou pas, malade ou pas, elle posait sa pierre au-dessus de celle de sa mère pour hausser un peu plus le muret qu’elles construisaient. Et après celui-ci, il y en aurait un autre, puis un autre encore. *Una más. Otra más, Peruana.*

Sans qu’ils s’en rendent compte, ils composaient un visage à leur petit carré de terre. Un petit *patio* devant la porte d’entrée, un escalier derrière pour monter aux chiottes, une plateforme pour le baril d’eau qui ne portait pas encore le qualificatif de potable. *Solamente agua, no más.* Plus tard on se paya un couple de lapins et de poules. Un autre enclos *d’esteras* à construire. Un jour ils avaient accompagné les voisins très loin jusqu’à un champ de maïs cultivé dans la vallée fertile sillonnant Pachacutec. Là-bas, ils avaient ramassé les *challas*⁷⁶, dont ils avaient rempli des poches transportées sur leur dos, hommes, femmes et enfants, jusque dans les hauteurs stériles où ils habitaient. Ils avaient ensuite décortiqué les tiges une à une pour en extraire l’aubier trop rude et tisser ensuite les enveloppes ensemble pour s’en faire des paillasses, recouvertes de poches de patates vides que Madelina cousait les soirs à la lueur d’une chandelle. Ces matelas, à peu près confortables, avaient aussi l’avantage d’être perméables à l’urine des enfants qui pissaient au lit.

Puis un jour, Madelina se fit vendeuse itinérante. Elle acheta des abats de bœuf à rabais au marché local et en prépara des *anticuchos*⁷⁷ sur un brasero portatif que lui avait bricolé son mari. La Luz l’accompagnait, avec ses frères sales et crasseux, jouant ou dormant sur une petite tablette aménagée sous le four au propane, pendant que la foule les ignorait au passage. Deux ans plus tard, c’était un peu moins la misère, mais la Luz savait bien que cela ne durerait pas. Son père entrait de plus en plus tard. En plus de vendre

⁷⁶ les tiges et feuilles laissées sur place après la récolte.

⁷⁷ filets de viande de cœur de bœuf grillés sur la braise.

son pain le matin, il trouvait un peu de travail à livrer des poches de sable, de légumes ou de ciment pour le petit marchand qui venait de s'installer dans Pachacutec. Ses clients étaient pauvres mais ils étaient des milliers et cela représentaient quand même une affaire.

Yako s'était fait des amis avec lesquels il prenait une ou deux *cervezas* le dimanche après la messe. Mauvais compagnons, se disait la Luz du haut de ses dix ans. Surtout depuis qu'elle avait deviné que Madelina attendait un quatrième enfant. La nervosité, qui s'était subitement installée chez sa mère dès qu'elle fut certaine de cheminer vers une autre grossesse, la trahissait facilement aux yeux de la fillette. Elle devina aussi que ce n'était pas une bonne nouvelle quand un jour, après avoir caressé le ventre de sa mère, celle-ci lui croisa l'index sur la bouche en lui conjurant de n'en pas souffler mot. Mais on ne peut garder indéfiniment ce genre de secret.

Et Yako le prit très mal. Une bouche de plus à nourrir! On aurait dit que tout ce qu'il avait entrepris venait d'être sapé sur place. Vraiment Dieu n'avait pas de cœur de les affliger ainsi. Il voulut se mutiler, se noyer dans la honte, mais ne trouva que l'alcool pour l'y aider. Ses mauvais compagnons ne demandaient pas mieux.

Quand le petit naquit, il était déjà saoul, à trois heures de l'après-midi, et ne s'en rendit compte que le lendemain. Il regarda à peine le bébé et, dans son cœur, presque déjà pareil aux pierres qui les emmuraient, il cherchait déjà un bouc émissaire.

Ce fut Madelina qui écopa. Il commença par s'impatienter de la moindre turbulence de ses enfants. Madelina s'interposa, prenant son courage à deux mains. Dans ce pays machiste cela a un prix. Les coups ne tardèrent pas à voler. Yako buvait de plus en plus, sans doute pour oublier qu'il était perdu irrémédiablement et toute sa famille avec lui. Si le ciel ne voulait pas d'eux, il semblait déterminé à les emmener tous en enfer. Pendant le trajet, il leur donnait à manger plus de gifles et coups de pieds que de pain.

Après deux ans de ce régime, Madelina décida de couper les ponts. Elle planifia sa fuite de longue date. La Luz fut placée comme bonne dans une famille de petits bourgeois à Lima. Les autres

suièrent Madelina dans un refuge de fortune que des femmes des quartiers avoisinants avaient mis sur pied pour héberger temporairement des milliers d'autres femmes et enfants battus venant de toutes les *invasiones* autour de la grande ville.

Mais comment survivre dans ce pays avec trois bambins sur les bras et aucun travail? Au bout de quelques semaines, elle dut se résoudre à affronter le pire : retourner dans sa maison de Pachacutec avec Yako. Au début, il fit mine de s'amender, mais les vieux réflexes ne tardèrent pas à se réinstaller dès qu'il manqua d'argent pour boire.

Il fallait fuir de nouveau avant qu'il ne les tue tous. Une fuite sans retour cette fois. De fil en aiguille, de travailleuse sociale en religieuse paroissiale, on finit par la diriger vers la *Casa de acogida Rosa Lluncor*. Enceinte encore une fois, d'un mari qui l'avait violée.

Les envahisseurs blancs (nous) ne lui firent aucun mal finalement. Au contraire. Ils repartiront bientôt, laissant derrière eux une maison toute rénovée. Madelina est là devant moi et ne dit rien de son histoire. Je la devine entre ses yeux agrandis par la peur. Peur des hommes, peur de l'avenir, peur de l'enfant à naître. Mais au moins ici ses enfants semblent revenir à la vie. Comme les arbres chétifs en bordure des routes et que quelqu'un prend la peine d'arroser un peu chaque jour. Ils jouent avec les autres enfants des autres femmes qui sont passées par les mêmes turbulences que Madelina.

En les regardant, elle ne peut s'empêcher d'espérer. Aujourd'hui, je suis allé avec elle à la *Polyclinica* de Celestina et ses amies où nous avons laissé des centaines de paires de lunettes usagées ramenées du Québec pour donner aux Colliqueños. Elle en a trouvé deux paires qui lui conviennent. Une pour voir de près et l'autre pour voir de loin. Avant, elle ne voyait plus qu'un entre-deux où les détails du passé autant que ceux du présent fuyaient devant elle.

Maintenant, sa vision s'éclaircit. Elle sait qu'elle s'en tirera. Car ses enfants ont retrouvé leurs sourires d'enfants. Elle sait que sa Luz

viendra un jour les rejoindre. Elle ne le sait pas encore, mais elle récupérera même sa robe de mariée mochica, laissée au prêteur sur gage du Lambayaque.



Chapitre 17 : femmes et enfants de la Casa de acogida. Au revoir !

18- Faena

J'entends le son de mes pas sur la terre séchée. Un petit bruit étouffé au milieu d'un silence inespéré depuis mon arrivée ici il y a six jours. Six jours qui m'ont paru une éternité de pluie, de froid, d'humidité et de boue. Nous étions perdus dans un océan de boue, Léandre et moi.

Il y a maintenant trois jours qu'il ne pleut pas. Le soleil a presque tout fait sécher et dans le sentier que nous remontons depuis le fond de la vallée du Huaritambo, je m'enivre rien que d'entendre le son d'un pas sur l'herbe. Une merveille. Micro détail pourtant, mais qui me rappelle trop bien à quel point mon pays me manque. Le pays où l'on peut s'entendre marcher sur le sol. Un sol moitié sec et moitié humide et qui sait vous reconnaître au pas.

Peu à peu, je remarque d'autres bruits : le chant des oiseaux, les ânes qui braient au loin (*acá estoy! acá estoy!*⁷⁸), l'eau du torrent qui dévale des ravins tout autour. Et puis, tout à coup, le bruit de mon cœur qui bat. Dans l'enfer de bruit de Lima, jamais je n'aurais même songé à pareille possibilité. Mais ici, au plus profond de la misère et de la beauté, *oui, on peut entendre un cœur qui bat.*

Je suis à Huamparan, le petit village des Andes où je rêvais de revenir depuis mon départ du Canada. Les premiers jours ne furent que déceptions et durs travaux sous la pluie et l'indifférence des gens. Tout à organiser dans un pays qui ne veut pas bouger depuis 500 ans. Et Celestina qui pousse de toutes ses forces sur cet éléphant au repos. Les horaires, on ne connaît pas par ici. Le combi passe le matin et le soir. Le matin, c'est n'importe quand entre 6 heures 30 et 11 heures. Et le soir, c'est le reste de la journée. On se débat entre le temps qu'il fait et le temps qu'on voudrait qu'il fasse. Tout est *lejos, más tarde*⁷⁹. Est-ce qu'il va venir ? Peut-être. Quand? Bientôt...

Mon cœur bat de plus en plus fort. Il est vrai que nous revenons d'une longue excursion en ce jour de congé, le seul que nous prendrons pendant nos dix jours dans la haute montagne. Nous revenons de Huaritambo, d'une visite aux ruines de *tout là-bas*. « C'est tout près, vous verrez », que nous avait dit Mayer, notre guide, le fils aîné de la famille de Juvita, notre hôtesse ici. Tout près, c'est deux heures de marche, par monts et par vaux !

⁷⁸ Je suis ici, je suis ici. En castellano, ces mots imitent le braiement de l'âne.

⁷⁹ Tout est loin, ou plus tard.

C'est vrai que ça ne semble pas loin. C'est juste de l'autre côté du *río*, un peu sur la gauche et on peut en voir quelques maisons de notre point de départ. Mais, il faut compter avec les montées, toujours interminables dans les Andes. Et avec les descentes, toujours abruptes. Les ruisseaux à enjamber, les bouses de vaches, de porcs, de chèvres et de moutons à éviter, leurs pistes boueuses à contourner. Et le temps passé à s'orienter, à contempler le paysage, à s'essouffler. Deux petites heures. Et à peine un kilomètre, finalement.

On débouche à Huaritambo. C'est joli par ici. Fermettes plantées au milieu des *chakras*⁸⁰ bien entretenues, bien engraisées, où le blé pousse à pleine clôtüre, le maïs et les *avas*⁸¹ à hauteur d'homme pendant que l'*oka* et d'autres tubercules aux noms quechuas se disputent les hauteurs entre les ruines.

Car c'est dans les hauteurs que les Incas ou les pré-Incas ont bâti leurs *pueblos*. On tombe sur l'un d'eux, perché là où ne pousse que le foin sec et les buissons. Pourquoi si haut alors que l'eau est en bas, dans ce pays où la sécheresse brûle tout de juillet à septembre? Sais pas.

Personne ne sait, ni Mayer, ni Alejandro, ni Celestina. Tout ce qu'ils savent, c'est que leurs ancêtres savaient parler aux pierres, des plus petites aux plus grandes. Ils les traitaient comme des animaux domestiques, à coups de fouet. Toi, la grande, viens ici ! Claq ! Un coup pour la réveiller. Claq ! Un autre coup pour la faire bouger. Allez, plus vite que ça ! Claq ! Non. Pas par là ! *Por aca, no más* ! Claq ! Allez, grimpe sur ta commère, là où je te pointe le doigt !

Et la grosse pierre de se lever, de léviter pour s'asseoir exactement au bon endroit, le plus confortable pour elle, sur le dos de sa compagne, en équilibre entre la magie et la technologie. Je

⁸⁰ Terre cultivée

⁸¹ Fèves, qui ressemblent à des gourges

blague un peu avec Mayer. *Obra negra o obra blanca*⁸² ? Ici, les sorciers ne sont jamais très loin, même quand il s'agit de plâtrer les murs de boue des maisons. Il me regarde avec son sourire d'enfant déçu. Quoi ? Ce n'était peut-être pas vrai ce que mon père a appris de son père qui le tenait de son père comme l'avait aussi appris son propre père et qui coulait de source dans la famille, comme l'eau sur le dos des montagnes ? Et moi, gringo, qui suis-je pour mettre tout cela en doute ? Personne n'a trouvé d'autres explications aux pouvoirs de l'Inca, alors, pourquoi pas celle-là ?

Nous approchons d'un mystère de pierres. Un peu plus loin, c'est le *sillon del Inca*, le fauteuil d'Atahualpec. Un immense fauteuil de pierre, déambulant sur le dos des porteurs le long du chemin d'où il commandait aux roches et aux hommes dans sa cuirasse d'or étincelant.

En chemin, nous rencontrons la source du mystère. Trente hommes ahanent et chancellent à chaque pas, tout en soulevant un énorme poteau de ciment. Un de ces poteaux que l'on pose pour les réverbères à chaque coin de rue dans les villes. Là-bas, on les transporte sur d'énormes camions. Ici, à dos d'homme, tout simplement. On passe des poutres de travers, qu'on attache au centre sous le poteau. On se glisse dessous et... on lève. On chante pour se convaincre de faire cinquante pas. On lâche tout ensuite. On se gargarise avec du *cañasso*⁸³ pour se donner du courage avant les cinquante prochains autres pas. Claq ! C'est reparti.

Et le poteau de 500 kg finit par grimper sur le dos de la montagne, 100 mètres plus haut et 500 mètres plus loin. Demain, on le hissera jusqu'à son trou et personne ne se posera plus la question de savoir comment il sera arrivé jusque là. L'Inca aura dû le lui commander.

⁸² Travail du noir ou travail du blanc. Jargon des plâtriers de murs de boue dans les maisons. La première couche se donne sur la boue noire et la seconde, sur la boue blanchie. Utilisé ici dans le sens de magie noire ou blanche.

⁸³ Alcool très fort, fabriqué à partir de canne à sucre

Les hommes nous repèrent, viennent nous trouver, sourire aux lèvres, détendus comme s'ils venaient de faire une petite journée au bureau. *Gringos, bienvenido en Huaritambo!* Là où la *carretera* s'arrête, mais où les descendants de l'Inca ne s'arrêtent pas. Mais au fait où est-il le grand Inca? Où du moins, son trône?

Personne ne sait au juste. Il y a longtemps qu'on n'entend plus le son du fouet. Mayer s'informe à une vieille borgne édentée qui fait paître ses chèvres tout près, au fond d'un ravin. Ici. C'est ici même, qu'elle nous fait d'un signe de la main. On descend le rejoindre. Il est où? Là. Il pointe une vague pierre debout au milieu du torrent.

Ce n'est que cela. À y regarder de près, on devine une encavure qui aurait pu recevoir les fesses de l'empereur. C'est à peu près tout ce qui peut distinguer cette pierre des autres tout autour. On s'en approche. Il y a un petit rebord au dessus de la partie avant du siège. Et sur les côtés, des saillies qui auraient pu servir d'accoudoirs. Nous touchons au douloureux du mystère. L'Inca a basculé dans le *río*. Et son fauteuil avec lui. Et son empire aussi. Ne restent que de petits hommes qui transportent des pierres énormes sur leur dos, les jours de *faena*⁸⁴.

Mon cœur bat de plus en plus fort en remontant la côte. Serait-ce le mal des hauteurs, le *seroche*, qui happe tous les gringos qui passent par ici? Plus loin, d'autres fils de l'Inca grattent la terre et poussent des pierres dans un autre *río* dévalant vers le Huaritambo. Ils participent à une *faena*, m'explique Mayer. Oui, c'est jour de *faena*, de corvée obligatoire, dans les municipalités tout autour. Aujourd'hui, dimanche, seul jour de congé de la semaine. Pourquoi pas?

Ceux-là viennent de jeter un nouveau pont sur le Chulluch, qui doit bien en compter une dizaine entre la *plaza de armas* de Huamparan et le Huaritambo. Ainsi, les bûcherons de Coyote n'auront plus à faire un détour de plus pour se rendre à la *carretera*. On les salue au passage. Je reconnais un vieil ivrogne qui m'avait

⁸⁴ Corvée obligatoire, souvent décrétée par la municipalité

mendié un *sol* au passage, lors des premiers jours de notre arrivée. Il ne m'en veut pas de mon refus. Il explique aux autres que nous ne sommes pas des touristes pleins de fric, mais simplement venus *apoyar para las escualitas*⁸⁵. On nous laisse passer, les fesses serrées, sur le nouveau pont de troncs d'arbres, de boue et de branches mêlées. Le ciment local quoi.

Plus loin, mon cœur bat vraiment trop fort pour que ce soit mon cœur, tout fatigué et mal en point soit-il. C'est le son d'un *tambor*. Boum, boum, boum. Bouboum. Il y a une fête quelque part, avec des danses. On distingue maintenant aussi le gai pépiement de la *flauta andina*⁸⁶. Mon cœur cette fois s'anime pour de vrai. Je me rapproche de Mayer, tout excité. Des danseurs?

Oui, qu'il me fait d'un signe de tête. On y va, non? Il hésite. Un peu de rancune, rapport à mon incrédulité face à la magie de l'Inca? Il n'est pas fier de son peuple, on dirait. Ces danses sont magnifiques, d'après ce que j'en ai vu à la télé. Mais, plus on s'approche, plus il hésite. Il finit par lâcher le morceau, malgré sa timidité.

- *Borrachos...*⁸⁷

Je pense subitement aux trois mille dollars que nous portons sur nous, jour et nuit, Léandre et moi depuis notre arrivée, faute de pouvoir ouvrir un compte de banque au Pérou et encore moins de payer par chèque de voyage ou carte de crédit. Ici ne comptent que les *efectivos*⁸⁸ et le sang répandu.

- *¿Mejor no encontrarlos*⁸⁹?

- *Sí...*

⁸⁵ Financer et travailler au projet de petites écoles

⁸⁶ Flûte des Andes

⁸⁷ Des ivrognes qui font la fête

⁸⁸ L'argent sonnante

⁸⁹ Mieux vaudrait ne pas les croiser?

On passe au loin. Pas assez loin pour ne pas être aperçus d'eux. Un petit groupe d'hommes et de femmes qui inaugurent un autre pont. Ni costumes flamboyants ni danses spectaculaires. On ne danse pas pour les touristes ici. L'un s'élançe vers nous avec l'intention évidente de nous mendier quelques *soles* pour prolonger la beuverie. On se hâte de bifurquer pour le semer. Pas assez vite pour que les autres derrière ne se laissent happer au passage. Je fais signe à Léandre de se hâter nous rejoindre pendant que Celestina et Alejandro argumentent avec le joyeux *borracho*.

On finit par leur échapper et on attend les autres au bord de la *carretera*. Le *tambor* reprend et mon cœur cogne moins vite. Une caravane de chevaux et d'ânes bâtés surgit soudain devant nous, transportant de lourdes *cargas de leña*⁹⁰ sur leur dos. Leurs conducteurs les en débarrassent sitôt parvenus à la route, en dénouant la charge pour la laisser tomber par terre dans un fracas qui fait ruer l'animal apeuré. Les bûcherons les commandent à la parole comme l'Inca commandait aux pierres. Pourquoi on ne travaille pas, nous, aujourd'hui alors que c'est jour de *faena*, fainéants que nous sommes ?

Le tambour se remet en branle, rythmant les pulsations de mon cœur. Je suis un fainéant et heureux de l'être. Du moins d'ici à ce que je sente le fouet de l'Inca me brûler le dos...

⁹⁰ Charges de bois de chauffage (eucalyptus fendu assez finement)



Chapitre 18 : faena de transport d'un poteau d'électricité en ciment

19- Volver a ver a la Amalia⁹¹

Huamparan, 5 de Abril 2009.

Querida Amalia,

J'ai tenu ma promesse, Amalia. Je suis revenu te voir dans ton pays de pluie et de boue. J'ai revu ton four à pain et tes deux filles, qui n'avaient guère grandi depuis l'an dernier. Tu as semblé me reconnaître lorsque nous nous sommes salués dans la salle de la future école de *Vista alegre*. J'en sais maintenant un peu plus sur Huamparan. Entre autres, qu'il n'y a pas un, mais plusieurs Huamparans, mais seuls les Quechuas le savent. L'un de ses lieux-

⁹¹ Revenir voir Amalia. Suite de la correspondance du chapitre 18.

dit se nomme *Vista alegre*⁹². Et toi, tu vis dans un autre, qui s'appelle *Ogopampa*, par en bas. Un peu plus loin, par en haut se trouve *Romerojirca*. Puis, *Santa Rosa*, puis ensuite, *Pachachamac*. Il faudrait une école dans chacun de ces Huamparans.

Tu me regardes avec insistance. Combien d'écoles allons-nous construire? Une ou dix? Il faut prendre une décision. D'abord *Romerojirca*, où se sont donné des cours de maternelle l'an passé, avec une enseignante bénévole. Puis, *Vista alegre*, où nous sommes, avec dix, vingt parents qui se plaignent de l'éloignement par rapport à la maternelle du village. Un kilomètre à pied, c'est beaucoup pour des bébés de trois ans. Oui, c'est vrai. Alors, c'est décidé, on fera une école à *Vista alegre*. Dans ce local même. Y a-t-il une bénévole parmi les parents pour faire la classe? Oui, la patronne de la boutique (la seule au sud du village). Une femme accorte et bien mise avec un sourire d'enfant plaqué au visage. Formation? Un primaire complété en bonne et due forme. Ça fera l'affaire, faute de mieux.

Et *Ogopampa*? Que tu fais en levant la main quémendant la permission de parler, comme à l'école. C'est encore plus loin *Ogopampa*. Et il faut monter *arriba, arriba* pour se rendre au village. Ici les distances ne se mesurent pas en kilomètres, mais en hauteur, selon l'intonation de la voix. *Arrrrriba*. C'est une très grosse côte à monter. Une heure ou deux de montée, où les deux pieds se transforment peu à peu en boules de plomb, refusant d'aller l'un devant l'autre, faute d'oxygène. *Arriba*, ce n'est qu'une petite montée de dix minutes, vingt ou cinquante mètres de dénivellation.

Je ne connais pas encore *Ogopampa*. Pourtant j'y suis allé l'an passé, alors que je ne savais pas qu'il n'y avait pas un, mais dix Huamparans. *Ogopampa*, c'est vraiment trop creux, trop *abbajo* pour des *niños* de trois ans. Tout le monde acquiesce, en *castellano* bien appuyé de *quechua* rythmé, languissant, déchirant. Une langue moulée pour se plaindre de la dureté incroyable de la vie par ici.

⁹² Vue, panorama agréable,

Oui, une petite école à Ogopampa. Il en faut une aussi. C'est l'unanimité de la lente plainte quéchuane. Tu me regardes avec tes yeux de fille sans enfance, cherchant la source de la compassion dans les miens. Je me tourne vers Celestina, qui approuve d'un signe de tête.

Alors oui, c'est décidé. Il y aura aussi une école à Ogopampa. Mais où? Chez moi, que tu fais. À côté de mon four à pain et à *pachamanca*⁹³. Sa chaleur retiendra les élèves en classe. Et qui enseignera? Moi, que tu oses dire en retenant ton souffle, un peu gênée de voir tous les regards se diriger sur toi. Tu as complété deux années de secondaire. C'est encore mieux que la *promotora*⁹⁴ de Vista alegre. Alors oui, on accepte. Tu seras la *promotora de la escualita* de Ogopampa. Et tu auras ta *propina*⁹⁵. Et tes filles pourront apprendre à lire, à me lire. Et, au fait, toi-même, tu sais déjà écrire, n'est-ce pas?

- Si. A ver⁹⁶.

Daniel

Huamparan, 6 de Abril 2009

Querido Danielito,

Tu m'appelais Amalia, en désespoir de cause, n'ayant pas pu savoir mon nom l'an passé. Je n'étais qu'un visage anonyme, mais un de ceux qu'on n'oublie pas au cours d'une vie. Toi non plus je n'ai

⁹³ Sorte de potée de légumes et de viandes cuites au four sous la braise et très prisée des Péruviens.

⁹⁴ Animatrice (nom que l'on donne au personnel d'enseignement non qualifié)

⁹⁵ Pourboire, dédommagement en guise de salaire

⁹⁶ Oui. Voyons cela.

pu t'oublier, petit Blanc impromptu dans mon pays de l'an 1 000 après Jésus-Christ. Anonyme toi aussi. Je sais maintenant ton nom et toi, le mien. : Rufina. Je suis de cette terre piédeuse et de ce ciel mouillé où les nuages se prennent les pieds dans les crêtes de montagnes. Je suis de glaise, de *barro*. *Como los caminos, las casas y las chakras*⁹⁷. Il pousse plus de boue que de maïs dans ce pays. C'est pourquoi on n'y mange que des patates, le seul légume qui vienne bien dans la boue. De boue à bouche et de bouche à botte. De la boue partout. *En todas partes*. De boue, moi aussi je suis faite, comme vos deux ancêtres, Adam et Ève. C'est pas glorieux, mais c'est indéniable. Dans notre cas du moins. Vous les gringos, vous avez oublié cette vieille histoire de la Genèse qui, chez nous, nous colle aux talons. De boue, je suis venue et, debout je reste.

Alors que toi, Danielito, avec tes yeux d'ange, tu plies les genoux devant trois jours de pluie et deux nuits noires, charbonneuses et froides. Non, tu n'as pas les pieds solides, gringo, quand tu marches dans la boue en montant *les cargassas de utiles*, les grosses caisses d'articles scolaires, *arrrriba*, d'Ogopampa jusqu'à Vista alegre, enveloppées dans la *manta* prêtée par Carmena.

Tu me regardes te supplier pour un peu de pain et *una propina*. Tu crois que je suis faite pour mendier ma vie alors que toi tu la gagnes honorablement. Mais c'est toi le pauvre ici. Ce pays ne ferait qu'une bouchée de toi et tu as besoin de moi pour survivre jusqu'à ta fuite prochaine dans le confort des villes. S'il n'en tenait qu'à moi, je ne dirais mot et ne tendrais pas la main pour la charité. C'est une idée de mon mari et de son frère. Ces deux-là sont des négociants et ne peuvent résister à l'argent. L'argent qui vient facilement à vous, gringos. Et eux, ils attirent les miettes qui tombent sous la table.

Mais moi je suis d'une autre souche, de ceux qui piochent la terre et l'implorent pour un peu de *chocho, d'oca y de maíz*⁹⁸. On a

⁹⁷ Comme les chemins, les maisons et les terres cultivées.

⁹⁸ Deux légumineuses fréquemment cultivées dans la sierra ancashoise avec le maïs.

survécu à mille ans de sécheresses, d'inondations et de famine. Comme les pierres de nos *chullpas*⁹⁹ et des greniers des Anciens. On survivra sans toi, Danielito.

Je ne quémande pas des sous, mais plutôt qu'on me fasse confiance. Je peux faire la classe, je peux aider mes filles et celles de mes voisins à s'en sortir, à ne plus échouer quand on les force à s'assimiler au castellano, à l'école primaire du village. Donne-moi ma chance, Danielito, et dans quelques années je pourrai t'envoyer des dizaines de lettres, écrites par tous mes élèves d'Ogopampa.

Rufina



Chapitre 19 : enfants jouant dans la cour de l'école de Rufina, à Huamparan

20 - Lobos

⁹⁹ Tombeaux incas

Ya basta ! Assez de la *lluvia, del frio y de la humedad !* Allons-nous en où il y a du soleil ! Deux jours à se faire cuire au soleil, à jouer les touristes. Relaxer un peu avant de retourner dans notre Québec enneigé.

Je suis perdu au milieu d'une navette maritime remplie de Visages Pâles que le hasard, le *Guide du routard* ou *Lonely Planet* ont conduit ici, dans cette oasis coincée entre la mer et le désert. Si ce n'était de tous ces touristes, ce serait un petit échantillon de ce qu'il reste de paradis sur terre. *Tranquilo. Silencio.* Palmiers, petit port de pêche, petits restos de *mariscos*¹⁰⁰, terrasses de paille où l'on peut siroter un *pisco sour*¹⁰¹ en observant les pêcheurs rentrer au port pour y décharger leurs prises, escortés par une nuée de mouettes,. Oublieux du coucher de soleil tropical derrière eux, dans sa douillette orangée.

Ce matin nous partons pour les Îles. Là-bas, tellement lointaines qu'on ne peut les voir d'ici. Tous entassés dans de grosses barques propulsées par de puissants hors-bords, tous avec le même gilet de sauvetage et un passeport à la ceinture. Des sacs à fric empilés les uns à côté des autres que les Péruviens vont traire un peu pour se refaire avant la prochaine fin de semaine où *le pisco* coulera des bouteilles d'Inca cola recyclées pour les abreuver d'oubli et de femmes mal aimées.

Je me sens comme dans les grands aéroports ici. Une boîte de conserve sur la chaîne de montage, qui attend son tour pour recevoir son tampon. Dans mes oreilles se bousculent des mots espagnols, américains, marseillais, québécois, hollandais, norvégiens et d'autres aux sonorités plus qu'étrangères. Le *guía* connaît bien son métier. Habile comme un singe, il saute d'un arbre à l'autre : du français à l'anglais, puis à l'italien, pour revenir à l'espagnol. Derrière moi, de jeunes Américains se gaussent de son accent. Il a parlé du courant de Humbolt, mais il a prononcé quelque chose comme « Old port ». Ils oublient qu'eux-mêmes, dans toute leur vie, ne parleront

¹⁰⁰ Fruits de mer

¹⁰¹ Coquetail très populaire au Pérou, à base d'alcool de vin et de jus de lime

jamais autre chose que le *wasp*, éternels bébés à téter les sous de leurs parents.

Nous partons enfin, sur une mer étale léchant les dunes de sable qui protègent la mine de sel de Paracas, celle qui a mis au monde ce bled perdu dans le désert. Car la mer a toujours soif quand il s'agit de sel. Mais les Péruviens veillent au grain. Ils le stockent dans des conteneurs, chargés ensuite sur des cargos. Mais pour aller où, bon Dieu? Qui a besoin de sel à ce point dans le monde? *En Canadá, señor! Sí, sí.* Mais oui, pour faire fondre la neige en hiver. Ce serait donc ici que notre nationale Voirie viendrait chercher son abrasif pour l'hiver ! Incroyable. Ce seraient les Péruviens qui nous aident à supporter l'hiver, faute de pouvoir exporter leur chaleur.

Celle-là, il faut venir sur place la chercher et c'est elle qui nous rassemble tous ici, sur la côte péruvienne, peu importe le reste : les oiseaux de mer, les poissons, les fruits de mer... Dans ces eaux parmi les plus productives au monde en plancton, un des plus importants écosystèmes de la planète, après les forêts d'Amazonie. Qu'importe. Nous, on n'est pas venus pour suivre des cours d'écologie. Allez, ouste, *guía* ! Rengaine ta salade de Babel et fais-nous voir tes loups!

Et oui, il y a des loups au Pérou. Ils vivent là-bas dans les îles au loin. *Islas Ballejas*. Les îles trouées. Leurs flancs calcaireux grignotés par la mer formaient des niches parfaites pour les pirates qui guettaient les galions espagnols revenant de la vice-royauté de Lima, leurs cales pesantes de l'or sanglant des Incas.

Le pilote met plein gaz. Les deux hors-bords de deux cents chevaux chacun font trembler l'embarcation avant de la faire se hisser au-dessus de l'eau. Même à cette vitesse, il faut une demi-heure pour s'y rendre. Les pêcheurs eux, avec leurs lourdes barques et leurs petits moteurs, en mettent plus de trois. Trois heures à regarder l'eau tout autour et à prendre la vague quand il y en a, tuques et manteaux de laine sur le dos. Car ici, la nuit, il doit faire très froid.

Nous arrivons facilement, profitant de l'accalmie du matin. Les premiers loups sont là devant nous, affalés sur les rochers, se laissant cuire au soleil après avoir chassé et bouffé toute la nuit. Plus loin derrière, on entend les beuglements des autres, amplifiés par la réverbération des cavernes où ils se terrent. Ils semblent bien inoffensifs avec leurs gueules moustachues et leurs grands yeux luisants.

*Lobos marinos! Ya, está bien*¹⁰²! Ils nous envoient leur sel et nous, on leur envoie nos loups-marins. Ou est-ce plutôt l'inverse? Ils me semblent bien pareils aux phoques de Rimouski. Sauf que leurs petits sont noirs au lieu d'être blanchons. Ce qui leur sauve la peau probablement. Puisque leur peau ne vaut pas grand-chose, on leur a fait un sanctuaire ici et ils sont devenus mascottes pour touristes. Triste tour du destin pour des loups, mais dont ils ne semblent pas trop se formaliser.

Tout autour, il y a les oiseaux. Fous de Bassan (un autre échange avec la Gaspésie !) perchés sur les crêtes de dizaines de Rocher-Percé, des sternes incas, avec leurs têtes tachées de sang sacré, des pélicans péruviens, très bons pêcheurs, et des cormorans de toutes les couleurs. Chacun sa niche, chacun son coin d'une île. Tous des pirates.

À eux tous, ils composent une autre industrie péruvienne très rentable : le caca d'oiseaux¹⁰³. Ça ne se mange pas, mais ça engraisse bien les légumes. Ça vaut son pesant d'or : dix dollars US le kilo. Faut le faire, non? Ça fait vivre quelques centaines d'*Indios Paracas* de la *sierra* qui viennent en faire la récolte tous les sept ans. Dommage que les oiseaux ne soient pas plus productifs que cela. Dur métier, si j'en juge par l'odeur infecte qui nous assaille depuis notre arrivée. Et nous n'avons pas à y mettre le nez directement dedans pour ramasser la fiente elle-même... Comme quoi, rien ne se perd dans ce pays.

¹⁰² Les loups marins (phoques et otaries)! Voilà qui est bien!

¹⁰³ Le guano en fait. Mot qui viendrait du quéchua « wanou » signifiant fumier

Pour surveiller tous ces trésors, le gouvernement paye un gardien de pirates qui vit tout seul dans une cabane au milieu des excréments acides des cormorans. Un drapeau péruvien à moitié déchiré flotte au bout d'un des quais de chargement du guano. Lui aussi peine pour survivre, tout péruvien qu'il soit. Seul sur son île, le gardien doit protéger un territoire de trois kilomètres carrés et il n'a même pas un bateau pour se rendre d'une île à l'autre. C'est un symbole, rien de plus. On lui amène de l'eau et des vivres de la côte une fois tous les cinq jours. Quand il n'y a pas de reports, à cause des tempêtes. Les semaines de tempête, il les passe seul, à se ronger les pattes.

Nos regards se croisent pendant que le bateau passe lentement devant lui. Il sourit pour la galerie. Je vois briller deux dents en or entre les lèvres béantes. Des crocs bien aiguisés faits pour saigner sa proie. Un regard bleu acier de prédateur. C'est **lui** le loup des Ballejas ! Et gare à vous si vous n'êtes que *lobos marinos*. Ou touristes yankee de passage...



Chapitre 20 : port de Paracas, au soleil couchant

21- Pisco sour

Pas de lime à Pisco aujourd'hui.

*La vida en Pisco me parece muy dura, amarga*¹⁰⁴. "Pisco is sour ». Jeu de mots facile. Le *pisco sour* est devenu la marque de commerce du Pérou pour les Nord-américains. Coquetel tropical (créé par un Étatsunien de passage) de jus de lime, d'alcool de vin de Pisco, de sucre de canne, de blancs d'œufs et de glace battus en neige, il vous emplit les papilles d'une saveur aigre-douce, très rafraîchissante sous le soleil des latitudes à moins de 10 degrés de l'équateur.

Mais à Pisco, on n'en boit pas souvent. Les motos-taxis qui passent devant moi, plaza de Armas, ont souvent un quelconque message d'inscrit au dos de leur cabine. Comme presque partout ailleurs au Pérou. Habituellement, ça ressemble à : '*Jesús es amor*' ou à : '*Jhon y Angel, mis preciosos hijos*¹⁰⁵'. Mais à Pisco c'est différent.

Pablo s'est acheté une moto-taxi du genre scooter-taxi après le *terremoto*¹⁰⁶. Avant, il possédait une voiture-taxi et se tirait bien d'affaire. Après, il a tout perdu et a dû recommencer à zéro. Grâce à un petit prêt du gouvernement, il a pu se procurer le scooter. Derrière la cabine, il a fait peindre : "En mémoire de mon frère, Serrano". Des centaines d'autres l'ont imité. Les scooters-taxis d'ici promènent tous la mémoire des êtres chers ensevelis sous les ruines de Pisco en 2007.

¹⁰⁴ La vie à Pisco me paraît très dure, amère.

¹⁰⁵ John et Ange, mes précieux enfants

¹⁰⁶ Tremblement de terre. Très fréquents au Pérou. En 2007, un très violent détruisit quasiment la ville de Pisco.

On a dégagé les cadavres des décombres et on a fait place nette des murs écroulés. Des kilomètres et des kilomètres de briques cassées jonchent les abords de la route nationale qui mène de Pisco à Nasca. Il n'y a pas de pancarte qui indique l'origine de tout ce matériel jeté en vrac. Pas besoin. C'est un monument en soi. Seuls une bombe atomique ou un *terremoto* peuvent faire autant de dégâts.

En plus de son frère, Pablo a perdu des dizaines de parents et amis en 2007. Sa sœur s'en est tirée par miracle. Le petit dormait encore dans la chambre et elle se dirigeait à la cuisine quand c'est arrivé. Le toit s'est effondré sur eux en quelques secondes. Rosita a juste eu le temps de s'adosser à la chambranle de la porte. Ainsi, elle a survécu au premier choc et a pu entendre le cri de terreur, rapidement étouffé, de son Serrano. Enjambant les décombres fumants de poussière, elle s'est échappée à la rue en hurlant.

On l'a retrouvée un jour plus tard, errant à demie folle dans la *plaza mayor* où on étalait les corps, avec une pancarte dessous pour ceux identifiables. Rosita a eu plus de mal que Pablo à s'en remettre. Courageuse pourtant, elle s'est reprise en main, peu à peu. Elle avait un petit commerce dans le *mercado Virgen del Carmel*. Une fois toutes les larmes du corps pleurées, une fois les morts enterrés et une fois les ruines nettoyées, il a bien fallu s'occuper des survivants et leur donner à manger.

Rosita la courageuse s'est remise derrière son étal de fruits, à peu près là où elle s'installait avant. Mais ça n'a plus jamais été comme avant. Au début, la télé venait les filmer à tous les jours. On leur promettait monts et merveilles. Un nouveau Pisco flambant neuf que plus jamais aucun *terremoto* ne détruirait. De beaux édifices, de beaux plans, de grandes maquettes. À l'épreuve des *terremotos*...

Quand les journalistes sont repartis, à l'affût d'autres désastres, de sang frais sur le sol et de visages mouillés de larmes, Pisco est retombée dans l'oubli. Les plans et les maquettes ont été rangés dans des tours à bureaux, bien loin d'ici. Les ingénieurs n'arrivaient plus à décider s'il fallait reconstruire au même endroit ou ailleurs.

Les ministres ont survolé sans s'arrêter. Les *Pisqueños* (habitants de Pisco) se sont mis à vivre d'espoir. Mais pas Rosita et Pablito. Ils se sont retroussés les manches en se disant que l'aide ne viendrait que, soit jamais, soit trop tard.

Ils ont d'abord érigé une cabane de fortune en *esteras*, pour ne plus avoir à dormir à la belle étoile. Puis, brique par brique, mur par mur, la maison s'est remise sur pied. Au même endroit, avec juste un peu plus de place pour les souvenirs enfermés dedans. Les souvenirs d'avant et de pendant.

Rosita la miraculée s'est peu à peu fait une réputation de fonceuse et d'incroyable. Son affaire marche bien. Ses voisins l'admirent. Les hommes qu'elle a aimés regrettent de ne pas l'avoir épousée. Elle semble née sous une bonne étoile, même si dans son cœur persiste l'*amargura*¹⁰⁷ du *Pisco sour*.

Le soir, après le travail, Pablo va reconduire sa sœur carrefour de la *Panamericana*¹⁰⁸. De là, elle prendra un bus pour Cañete, la ville voisine où elle s'approvisionne en produits frais, acheminés à partir de Lima. En ce moment, elle a particulièrement besoin de limes, rares en cette saison. On ne voue plus ici la même affection pour les limes depuis 2007, mais un pisco sans lime ne serait pas un *pisco sour*.

Elle reviendra tard cette nuit dans un autobus de la Cusqueña bus, un des rares transporteurs à assurer encore la navette Lima-Nasca passé minuit et en dépit de l'épaisse *neblina*¹⁰⁹ qui sévit le long de l'autoroute panaméricaine en cette saison.

Cette nuit il y aura *neblina*. Et intense. Rosita, épuisée, ne voit plus ni ciel ni terre dans ce bus fantôme qui se fraie un chemin comme il peut à travers le brouillard. Le chauffeur a roulé 800 kilomètres ce même jour. Un vétéran de l'express Nasca-Lima. Arrivé à destination, la relève n'y était pas. La *hora peruana*. Mais

¹⁰⁷ L'amertume, comme dans le *Pisco sour*

¹⁰⁸ L'autoroute panaméricaine qui traverse l'Amérique latine, du Mexique au Chili

¹⁰⁹ Brume, brouillard

les autobus ne respectent pas la *hora peruana*. Ils partent à l'heure pile. Ou à peu près, quand ils sont pleins de clients. Le patron a ordonné au vétéran de repartir illico sur Nasca. Sinon, on le fout à la porte, peu importe ses années de loyaux services. Il pense à sa femme et à ses enfants qui ont encore besoin de lui. Il reprend le volant après avoir avalé deux cafés coup sur coup, mâché ses feuilles de coca et s'être signé devant le couvent de San Francisco, au loin.

Quand la brume s'est levée, il a compris trop tard qu'il ne pourrait pas tenir le coup aussi longtemps sans s'arrêter pour dormir un peu. Rien à faire, les bus n'arrêtent pas pour de tels caprices, tout péruviens qu'ils sont. Rosita dort sur son siège. Elle remercie le ciel d'être encore vivante et implore à Dieu la faveur de l'empêcher de se demander à chaque soir pourquoi elle, et pas Serrano.

Le gros transporteur entre de plus en plus profond dans le nuage. Le chauffeur tente vainement d'y voir avec ses yeux aveuglés de sommeil. Seule l'odeur des sardines passées aux fours crématoires des usines de farine de poisson le guide un peu. Il sait ainsi qu'il arrive près de Pisco et qu'une bonne partie de sa cargaison va y descendre.

Ainsi, il pourra repartir presque seul vers Nasca et prendre son temps. Peut-être même roupiller un peu. Mais il ne sait pas qu'en cette seconde même un camion citerne de gaz propane s'en vient devant lui, face à face dans la même voie. Il ne le saura jamais.

Rosita non plus. De même que tous les autres passagers à bord. L'impact aura été impitoyable. L'explosion qui s'ensuivit, encore plus. Vingt passagers volatilisés dans la *neblina*, pour ajouter encore plus d'obscurité à la nuit et de malheur aux Pisqueños. *Pisco sour*, doublement *sour*.

Rosita n'aura survécu que pour succomber à la deuxième tragédie qui a rendu Pisco célèbre, en trois ans.

Je suis descendu deux jours plus tard à Pisco, pour acheter une bouteille de leur eau-de-vie, ignorant tout de Rosita et de l'accident de bus. Nulle part, je n'ai pu y trouver de lime. J'ai juste aperçu

Pablito en train de peindre l'arrière de son scooter-taxi. “*En memoria de mi hermano, Serrano*”. Il y ajoutait : “*y de mi hermana, Rosita*”. Pas besoin de limes. C'était déjà bien assez d'*amargura* pour mettre dans notre pisco.

22 - Fiesta patronal

Devant la maison on a installé une vache de papier mâché, enguirlandée et portant un échafaud de bambou sur son dos. On aura dro

“*Dios, ten misericordia para nosotros*”.¹¹⁰ Litanie répétée à chacun des grains de chapelet. Chants liturgiques aux sonorités étranges sortant de la gorge de la vingtaine de voisines rassemblées dans la grande salle chez Celestina, conviées à cette *fiesta* qui n'en est pas une. *Por tu dolorosa pasión*¹¹¹. Cette passion-là n'est pas celle qu'on imagine aujourd'hui, amours de tourments, de feu et de flammes. D'ailleurs, on prononce le mot de façon très prude, comme si on voulait la bien distinguer, cette *pasión*, de l'autre, charnelle et passagère, que les Anciens appelaient la “maladie d'amour” et dont plusieurs ont souffert parmi les pieuses.

Je m'attendais à des danses et à des musiciens. Mais non, c'est bien au *Señor de la Misericordia* qu'on s'adresse. Douleur dans les paroles et sur les visages. Chacune d'elle descend au creux de ses souvenirs, revisiter ses péchés. Du meurtre au premier degré jusqu'à la flagellation hebdomadaire de ses enfants à coups de *cinturón*, en passant par les dernières trouvailles des commères de village rêvant

¹¹⁰ Dieu, sois miséricordieux pour nous.

¹¹¹ À cause de ta douloureuse passion.

d'aventures extra-conjugales, il y a de tout dans cette salle, et le *Señor de la misericordia* leur sied bien. Visages graves, chants larmoyants, chapelets de sanglots retenus. Non, décidément, ce n'était pas la fiesta à laquelle je m'attendais. Une heure se passe ainsi, jusqu'à ce que j'en vienne à jeter mes propres bassesses sur le tas, avec les autres.

Je pense aux catacombes du couvent San Francisco qu'on a visitées cet après-midi, aux milliers de crânes alignés sagement sous la nef en attendant la résurrection dernière. Je vois subitement la peau du visage de ces dames fondre pour laisser place au crâne imputrescible qui attend son tour pour rejoindre celui des milliers d'ancêtres inhumés dans les catacombes de Lima. Qu'est-ce que la vie, sinon un prêt de quelques années à une charrette de chair et d'os et qu'on se relaiera de mère en fille au cours des prochains siècles? Je suis pris de court. Non ce n'était pas la fiesta que j'attendais.

C'est fini maintenant. Chacune s'ébranle vers son domicile, sa dignité retrouvée sous le bras. Non! Attendez! *Un vaso de chicha jora*¹¹². Pendant qu'on trinque, Maria sort dehors en toute hâte et met le feu à un premier pétard. Bang ! Une fusée dans la *noit profonde* de Lima. Bang ! Un autre. Puis, un autre.

Yuvi empoigne alors la *vaca*¹¹³ et se la met sur le dos. Jhonny déclenche une mitraillette de pétards. La vache s'est transformée en une vache folle et se met à tourner sur elle-même comme si le diable devait sortir d'elle. Elle virevolte, rue et rugit, s'emmêle les cornes dans les branches d'arbres et menace de culbuter les spectateurs ébahis. Un feu roulant lui lacère le dos, un diadème brûlant lui ceint la tête, un carrousel infernal virevolte au-dessus d'elle, éructant force étoiles dans le ciel vide de Lima

Exercice d'exorcisme collectif où la vie triomphe de la mort et des pensées noires. Le courageux condor andin a eu raison encore

¹¹² Un verre de chicha de maïs fermenté vous sera servi.

¹¹³ Vache, de papier mâché

une fois du taureau macho espagnol. Peu d'entre eux, parmi les participants, s'en souviennent, mais leurs ancêtres, aujourd'hui réduits en squelettes dans les *chullpas* incas, pratiquaient une cérémonie semblable il y a deux ou trois cents ans.

Sauf qu'en lieu et place du montage en bambou des artificiers, on attachait un condor vivant sur le dos de la *waca*¹¹⁴, un *toro* bien vivant pour la circonstance. Au milieu des chants et des danses, on lâchait les bêtes au milieu du cercle des villageois rassemblés sur la grande place. La bataille se déroulait sous les yeux du peuple attentif. Seul le destin pouvait décider qui, du condor enchaîné ou du *toro bravo*, allait l'emporter sur l'autre. Inca enchaîné à son conquistador, *España* portant sa redoutable conquête sur son dos, comme un cancer lui perforant la moëlle. Deux destins, deux religions inextricablement mêlés l'un à l'autre pour s'éclater dans un Pérou pas mal déséquilibré.

Les fauves sont lâchés. L'or inca a mis le feu aux poudres. *Dios, ten piedad de nosotros!*

La *fiesta* prend fin avec le dernier pétard. Chacun rentre chez soi, incertain de l'avenir mais certain de la miséricorde de *Dios*.

23 - Mi mamá me pegó

Une longue plainte montait du bosquet en contrebas, formant un rempart opaque entre la maison et la route. Au début, je croyais au chant lugubre d'un animal, chien ou chat, éclopé à la suite d'une bataille rangée avec des hordes rivales, comme on en entend souvent en ce pays la nuit. Peu à peu, cette longue et unique note, timide, étouffée, se mit à prendre les accents plus proches du pleur

¹¹⁴ Vache, en quéchua

d'un bébé cherchant à se faire consoler. Puis, cela s'enhardit, grimpa d'un octave, trembla d'une plainte à l'autre et se risqua à se montrer sous son vrai jour, soit le gémissement d'un enfant désespéré, abandonné au milieu de nulle part.

Autour de moi, l'attroupeement autour du feu n'en faisait cas, comme s'il s'agissait d'un solo normal parmi les concerts nocturnes habituels des soirs d'hiver en ces lieux. Mal à mon aise avec l'idée qu'un enfant puisse à ce point pleurer en pure perte dans le néant et l'indifférence de l'univers, je demandai aux autres autour de moi – Celestina et sa famille élargie – s'ils allaient bouger ou non. On me répondit par des haussements d'épaule, comme s'il s'agissait d'un enjeu sans importance et pour lequel il n'y avait rien à faire, qu'on le veuille ou non. Un peu déçu et révolté, je décidai de prendre l'initiative et dévalai le sentier tortueux menant à la *pista*, en bas.

Débouchant hors des fourrés, je ne mis pas longtemps à repérer une fillette d'une dizaine d'années, pleurant sur la chaussée en tenant son bras droit dans son autre main, comme si elle s'y était blessée, sans doute en trébuchant dans l'une des impossibles pentes éparpillées en toutes directions autour de nous. Je ne mis pas long à reconnaître Nadia, la fille de notre hôtesse à Huamparan.

¿*Que pasó, Nadia?*¹¹⁵ lui demandai-je, un peu inquiet, car ces enfants trop endurcis normalement ne pleurent pas pour une simple chute, à moins qu'elle n'ait eu pour conséquence une entorse ou pire, une cassure d'un des membres. Je me demandais déjà comment on allait la conduire à l'hôpital à cette heure où le dernier combi pour Huari avait déjà quitté depuis longtemps. Nadia ne me répondait pas, incapable de freiner la cascade de sanglots qui la secouait. J'essayai de lui arracher un oui ou un non.

¿*Te caíste*¹¹⁶? Elle leva un peu les yeux vers moi et j'y lu une peine trop lourde pour elle, mais qu'elle hésitait à partager avec moi, un pauvre gringo. Elle répondit par la négative, d'un signe de tête. Je

¹¹⁵ Que s'est-il passé, Nadia?

¹¹⁶ Tu es tombée?

me concentrai sur son bras, renonçant à savoir comment la chose s'était produite.

Peux-tu bouger ton bras? Encore une fois ce regard insoutenable posé sur moi et qui me fendit le cœur. Oui, qu'elle fit d'un hochement de tête. Peut-être pas cassé que je me dis, un peu plus rassuré.

Je la pris dans mes bras, instinctivement, ne sachant quoi faire d'autre pour elle. Les gros soupirs et les reniflements firent peu à peu place à une rivière de larmes qui m'inonda la poitrine. *Pobrecita*, ça va passer, ça ira mieux demain. Je lui récitais le chapelet des formules de circonstance en espérant que la douleur allait relâcher son étreinte sur son cerveau. Au bout de quelques minutes elle tenta de se confier à moi, marmonnant des paroles incompréhensibles, toutes enveloppées de pleurs adoucis mais encore trop envahissants. Peut-être était-ce du quéchua? Elle essaya de nouveau, pas encore découragée par ma maladresse à décoder sa langue. Cette fois je ne la compris que trop bien.

- *Mi mamá me pegó*¹¹⁷. Et elle me montra son avant-bras tout bleui.

Cela me fit l'effet d'un coup de tonnerre. Tout ce qu'on m'avait dit au sujet de la violence familiale dans la *sierra* – l'une des pires au monde – me revint à la mémoire d'une seule traite, se mêlant à des souvenirs pénibles de ma propre enfance.

Pobre niña, Pobrecita. Je la serrai encore plus fort contre mon cœur, mesurant subitement l'ampleur du désespoir et de l'absurdité de la situation. Les autres, restés là-haut, impassibles, savaient sans doute très bien ce qui s'était passé. Il n'y avait que moi, gringo, à n'avoir pas deviné. Ici personne ne se mêle de ces histoires d'horreur bien cachées dans toutes les familles. Une sorte de code d'honneur tout à l'envers. La loi du silence devait aussi s'appliquer pour les étrangers. Nadia ne me dira jamais comment et pourquoi c'est arrivé. Sa mère avait peut-être déchargée sur elle les

¹¹⁷ Ma mère m'a battue.

frustrations accumulées après avoir subi une autre des cuites de son rocambolesque époux?

Que faire pour elle? Comment lui expliquer les racines de l'injustice parmi nos semblables et surtout pourquoi elle avait fait d'elle sa victime innocente d'aujourd'hui? Comment lui montrer qu'elle valait plus qu'un chien de la rue, nourri aux coups de pieds et aux insultes?

Je me rappelai subitement à quel point ces enfants avaient dévoré les premiers fruits, pommes et bananes, que nous leur avions donnés à notre arrivée chez eux. Visiblement, ils avaient faim et ne connaissaient que la pitance invariable des patates bouillies et des gourganes. Je compris alors pourquoi Celestina avait traîné ce lourd panier de bananes depuis Lima jusqu'ici.

Après lui avoir fait promettre de m'attendre, je remontai en toute hâte la piste jusqu'à la maison, pénétraï dans notre petit réduit obscur et y dérobaï deux pommes et une banane. Je me précipitai pour la rejoindre tout en bas, paralysée de chagrin, et les lui remis, un peu honteux de n'avoir rien de mieux à lui offrir. Elle ne trouva pas la force de manifester sa joie, mais pour la première fois, planta ses yeux dans les miens. Elle y chercha ce dont elle avait le plus besoin en ce moment, la certitude de se savoir aimée et acceptée de quelqu'un d'autre sur cette terre. Je cachai les fruits dans ses poches de manteau et essuyai ses joues du revers de la main avant de l'étreindre en silence une autre fois.

La rivière de larmes se tarit peu à peu. À l'aide de son bras guérissant, elle sortit l'une des pommes pour l'admirer, toute luisante dans sa paume. Son petit sourire venait d'illuminer le monde. L'oiseau-mouche que je suis venait d'éteindre un feu avec la seule goutte d'eau qu'il pouvait transporter dans son bec¹¹⁸.

¹¹⁸ Allusion à une légende amérindienne où les animaux de la forêt s'amuse de voir un oiseau-mouche essayer d'éteindre un incendie de forêt en l'arrosant avec le peu d'eau qu'il peut transporter dans son bec. « C'est vrai que je fais peu, leur répondit-il. Mais au moins, je fais quelque chose! »

Qu'étais-je venu faire chez ces galériens ramant sur la mer des douleurs? Je ne me posais plus la question, désormais.



Chapitre 23 : Magda, la cadette de Nadia, jouant dans les champs

24 - Los naturales

- Tu vas voir. Ce bus n'est pas comme les autres. C'est un express. Il va très vite et n'arrête presque jamais.

Je montai à bord de l'autocar, un peu incrédule en me disant que ce ne serait sûrement pas un TGV sur route, malgré les louanges que m'en faisait Milvia. Nous nous dirigeons vers le quartier Augustino, où se trouvait l'unique succursale de la Banco de la Nación del Perú où nous pouvions ouvrir un compte au nom de

Celestina. À partir de ce compte, on pourrait approvisionner le projet des maternelles à Huamparan en cours d'année, directement à partir du Pérou. Une autre bizarrerie du système bancaire péruvien : dans tout Lima¹¹⁹ il n'y avait qu'une seule succursale de la Banco de la Nación où les clients qui ne sont pas des *naturales* pouvaient ouvrir un compte.

C'était très loin de notre quartier, mais avec le super autobus qui descendait en trombe la Panamericana ce serait vite fait, m'assurait Milvia. Au bout d'une demi-heure de trajet, je réalisai que cet autobus était en effet très différent des minibus et des combis auxquels j'étais habitué jusqu'ici. Mais ce n'était pas tant sa vitesse que la nature de ses passagers qui le distinguait.

Cela je l'appris après avoir vu se lever un premier orateur, réquisitionnant l'allée centrale, se tournant vers les passagers et se lançant dans une harangue populaire montée comme une véritable pièce de théâtre. Il venait de kidnapper froidement devant nous le pauvre petit silence qui, pour une rare fois, avait pris place dans un transport en commun. Et de ce silence, il allait tirer le prix fort.

Au début, je crus à un étudiant en théâtre, disciple d'une école contemporaine du genre théâtre de rue, où les acteurs descendent des estrades pour se mêler à la vie quotidienne des gens, intrigués par cette "performance" spontanée arrivant comme un cheveu dans la soupe au mauvais moment et au mauvais endroit.

Cela commença comme une audacieuse charge à fond de train contre le gouvernement.

- « Nous autres, péruviens, sommes des laissés pour compte, complètement oubliés par notre gouvernement. Nos écoles sont des dortoirs où des professeurs mal payés et incompétents répètent des âneries pour endormir leurs élèves afin de ne pas avoir à faire la discipline. Quand avez-vous vu un finissant d'une école publique passer les concours d'admission aux universités? Seuls ceux qui ont les moyens de se payer l'école privée ont une chance de réussir ces

¹¹⁹ Une ville de 9 millions d'habitants.

examens. Nous autres, moi et tous les autres comme moi, perdons carrément notre temps à l'école publique de la UGEL¹²⁰ ! »

Il reprit son souffle pendant qu'il laissait ses paroles faire leur effet chez ses auditeurs. Je regardai à droite et à gauche autour de moi m'attendant à de vives réactions pour ou contre. Mais non, encore une fois, l'apathie générale. Bof... Le bon peuple semblait blasé des révolutions de carton.

Pourtant, j'ai souvent entendu des paroles semblables dans la bouche de Milvia et des autres filles de Celestina. Presque toute la famille fréquente l'école privée. Les parents se tuent au travail pour en faire bénéficier leurs enfants, car l'école publique c'est vraiment une pourriture. Et ce jeune homme aux yeux de feu qui s'agite et rue dans les brancards devant nous, ne dit-il pas tout haut ce que tout le monde pense tout bas? Pourquoi alors ne pas l'encourager davantage?

Il a une grande sacoche entre ses pieds. Se tenant d'une main à la rampe pour les passagers debouts. Il se penche vers son bagage pour en sortir quelque chose. Et si c'était une mitraillette? J'ai peur que les choses ne se corsent vraiment. Je commence à ne plus me sentir à l'aise. Tout ce que j'ai lu dans les journaux du pays sur le retour du *Sendero luminoso*¹²¹ me revient à la mémoire. Pas ici ! Pas maintenant !

Voilà qu'il brandit quelque chose à bout de bras, l'agitant devant les spectateurs qui, cette fois, ouvrent l'œil pour vérifier de quoi il s'agit. Ouf ! Ce n'est qu'une boîte de DVD.

- « Avec ça, mesdames et messieurs, vous allez pouvoir renverser le cours des choses ! Avec ça, vous allez reprendre en mains votre destinée ! »

Voilà qu'on murmure un peu dans l'assistance de cet autobus, subitement transformé en une salle de théâtre envolée dans

¹²⁰ Sigle par lequel on désigne le ministère de l'Éducation au Pérou.

¹²¹ Le Sentier lumineux. Mouvement révolutionnaire armé, d'inspiration maoïste, qui a mis le pays à feu et à sang au début des années 1990.

l'espace-temps perdu au-dessus de la Panamericana Lima - Tierra del Fuego. Tous se mettent à table pour écouter la suite.

- « Nous autres, nous aimons le peuple et nous considérons comme notre mission suprême de l'éduquer en lieu et place d'un gouvernement qui se fiche pas mal de lui. Pour cela, nous avons misé sur le miracle de la technologie que représente le DVD. Car, mesdames et messieurs, sur ce simple petit disque de plastique il y a autant de savoir réuni que dans toutes les têtes des plus grands savants du monde. Et c'est maintenant là, devant vous, accessible directement. Nous avons volé le feu du ciel pour vous l'apporter et vous sauver de l'existence misérable à laquelle votre humble naissance semblait vous avoir condamné. ».

Il a mille fois raison ce jeune homme bien intentionné. Non seulement le gouvernement néglige le système d'éducation public, mais il va jusqu'à interdire à ses propres citoyens d'ouvrir un compte dans leur propre banque nationale, qui devrait être plus que tout, la banque de tous les Péruviens. Et non pas des seuls *naturales*. Mais où veut-il en venir au juste ? Serait-ce une sorte de filiale du mouvement d'éducation populaire amorcé par le brésilien Paulo Freire¹²² dans plusieurs pays latino-américains?

- « Grâce à nous, vous aurez accès à un monde aux frontières infinies, le monde de la connaissance. Que ce soit la biologie, la chimie, la physique, les mathématiques, la médecine, les arts visuels, la littérature, la philosophie, l'histoire, la géographie, l'informatique ou la mécanique bref, tout ce qui fait le progrès et l'avancement du monde, tout, absolument tout a été entré dans ce petit disque. Sur celui-là et sur quelques autres. »

Les passagers le regardaient moitié ébahis, moitié incrédules. Certains devinaient déjà où il voulait en venir. Mais pas moi. Il extirpa un autre objet de sa valise. Cette fois un coffret de DVD.

¹²²Pédagogie de libération de soi et de ses contraintes sociales par l'alphabétisation.

Pour en savoir plus : http://www.collectif-alpha.be/IMG/pdf/Paolo_Freire-3.pdf

- « Chacun de ces DVD représente un niveau d'initiation à la science. Ainsi vous pouvez progresser à votre propre rythme et selon votre intérêt. Il y en a même pour les enfants. Regardez madame, et vous madame, tout ce que vous pourriez inculquer à vos rejetons. »

Ce disant, il déplia sous les yeux des jeunes mères aux enfants endormis dans leurs bras de grandes cartes couleurs remplies d'images exotiques et de représentations schématisées de processus biologiques.

- « Pourquoi ne pas donner à vos enfants un vrai coup de pouce dans la vie? Ils auront une chance d'avoir accès à l'université. L'avenir de vos enfants vaut-il moins que 99 soles? »

Le chat est sorti du sac finalement. C'est un vendeur itinérant. Plus rusé que les autres, au lieu de se poster à un coin de rue et de s'essouffler à harponner les passants dans leur course, il a profité de ce qu'on était tous bien assis sagement et silencieusement dans ce bus qui n'en finissait plus d'arriver à bon port. Un public captif rêvé. Une occasion en or, s'était-il dit. Fin renard, va ! Et dire que j'en avais fait un fils spirituel de Bolivar et de José Marti !

Il poursuivit son baratin jusqu'à l'épuisement des passagers qu'il interpelle les uns après les autres, leur laissant dans les mains, pour quelques minutes, des exemplaires des DVD et des feuillets publicitaires qui les accompagnent. Allez, vous n'allez pas passer à côté de la chance. Votre avenir est dans vos mains. Pour aussi peu que 99 soles, vous les oubliez, les non-*naturales*, quelqu'un a enfin pensé à vous et vous tend la main. Quelques mamans se laissent séduire et lui versent des sous. Il sourit gentiment en les félicitant copieusement

Quand même, quel numéro ! Il a dû le pratiquer pendant des heures et des heures. Je me demande ce qu'il deviendra dans la vie, avec ses espadrilles trop grandes pour lui, ses cheveux longs et ses airs d'une réincarnation du Che.

Je pense surtout à ce qu'il adviendra de tous ces passagers, assoiffés de savoir, mais que leur ignorance même livre à la merci

des profiteurs de tout acabit. Ils sont dix millions au Pérou, le cœur de la *nación*. Et pourtant, ils ne sont même pas des "naturels" pour une *Banco de la nación* qui n'a pas le cœur de les reconnaître comme de vrais Péruviens.

Je demande à Milvia qui sont donc les vrais *naturales* au Pérou. Ce sont les fonctionnaires, qu'elle m'explique. Tous ceux, en fait, qui reçoivent leur paie de l'État, y compris des centaines de milliers de retraités. Policiers, enseignants, infirmières, innombrables gratte-papier de toutes espèces formant un début de classe moyenne dans ce pays qui en a bien besoin. Au point de considérer tous les autres, ceux de la basse classe, comme des non-naturels. Ils iront là où le vent les portera. Peu nous importe.

Parvenu enfin à la seule succursale, après plus de deux heures de trajet, où on accepte d'ouvrir un compte à des non-naturels, j'y constate une ségrégation évidente. D'un côté, les *naturales*, dont plusieurs en uniforme, qui ont droit à quatre ou cinq guichets et de l'autre, les non-*naturales*, qui n'ont droit qu'à un seul guichet. Leur file d'attente s'allonge jusque sur le trottoir pendant que chaque ouverture de compte est scrutée à la loupe par une armée de commis. Pas le bon formulaire. Pas l'original du document. Pas la photocopie demandée, Pas le bon tampon, Pas le bon DNI¹²³. Pas le solde minimum requis pour couvrir les frais d'ouverture. Pas le bon fonctionnaire. Revenez demain... Un policier rôde autour, matraque à la main, pour faire taire toute protestation chez eux. Chacun a attendu au moins une heure à faire la queue pour finalement se faire débouter sous un prétexte ou l'autre et repart, les bras chargés de paperasse, devant se retaper *mañana* le même deux heures de bus sur la Panaméricana.

De l'autre côté, la file d'attente des *naturales* bouge comme un serpent rampant vers sa proie. À chaque minute on avance d'un pas et dix pas seulement les séparent du guichetier, tout sourire, qui bâcle rapidement les transactions. On est naturel ou on l'est pas.

¹²³ Documento Nacional de Identidad. Numéro d'identification personnel, délivré par le gouvernement et que tout Péruvien doit avoir sur lui en tout moment.

Et quand on ne l'est pas, on vit toujours à la merci des fonctionnaires, petits tyrans qui ont droit de vie ou de mort sur les sous-naturels qu'on force à se soumettre à toutes les tracasseries bureaucratiques sans qu'ils n'aient mot à dire.

Je comprends encore plus pourquoi le vendeur de DVD fait ses choux gras des passagers prisonniers du bus express qui les ramènera invariablement dans ses filets, aujourd'hui ou *mañana*. Mais c'est ici, devant la file de la seule succursale de la Banco de la Nación ouverte pour les sous-naturels qu'il devrait venir s'installer. Dans ces conditions, qui n'achèterait pas une promesse de s'en sortir, le mirage d'être un jour quelqu'un, un *naturel*, un vrai Péruvien?

Au Mexique, en Colombie, au Chili, c'est partout la même chose. On achète le rêve d'être un jour citoyen de son pays. Et si ce n'est pas du pays d'où on vient, ce sera du pays où on s'en va. Émigrer. Chercher à devenir quelqu'un pour les autres, un vrai citoyen d'un vrai pays, un qui aime son monde.

Invariablement, on monte au nord, parfois jusqu'au Canada. Parfois même jusqu'au nord du Canada, jusqu'en Abitibi, où un conjoint, rencontré au hasard dans une rue du Chihuahua ou sur les contreforts andins de l'Amazonie, nous aura entraînée pour nous vendre le rêve d'exister, exister pour de vrai. Le plus souvent un *drilleur*¹²⁴, parti pour *faire une runne à l'international*¹²⁵, faire un coup d'argent chez ceux qui n'en ont pas.

À mon retour au Québec, j'en ai rencontré plusieurs de ces femmes-d'un-jour de *drilleurs*. Le mariage ne dure généralement pas très longtemps. Ces drilleurs ont le cœur volage et n'apprécient pas s'embarrasser des enfants qu'elles ont traînés avec elles. Elles se retrouvent dans la rue au bout d'une ou deux années. Les

¹²⁴ Foreur au diamant pour l'exploration minière. Profession très commune en Abitibi-Témiscamingue

¹²⁵ Remplir un contrat dans un autre pays, la plupart du temps, un pays en développement.

démarches pour se faire “naturaliser” ressemblent ici aussi à une course en labyrinthe. Les députés doivent s’en mêler. Il faut payer des avocats, faire venir du pays d’origine des *papeles, documentos*¹²⁶ qui ne voyagent pas sans généreux pots-de-vin. Parfois, les fonctionnaires d’ici les perdent ou les refusent. Il faut recommencer. Il faut étudier, passer des examens, apprendre la langue. Tout ça en se cherchant du travail illégal, pour pouvoir un jour travailler légalement.

Aujourd’hui, dans leurs yeux rieurs je peux deviner la peur qui les étouffe quand tombe la noirceur de la nuit. Peur des voisins, peur du climat, peur d’être arrêtée sans permis de conduire. Peur de mourir, sans avoir été. Tout ça, je le devine. Car j’ai moi aussi vécu chez les sous-naturels, avec des airs de voyou, au Pérou de 2009.

Et aujourd’hui, anonyme parmi les miens, je leur tends la main.

¹²⁶ Papiers, documents d’authentification



Chapitre 24 : femme, enfants et promotora de la Casa de acogida, en compagnie de l'auteur

Partie III -La selva¹²⁷

(Troisième voyage : mars-avril 2010)

¹²⁷ La jungle, surtout amazonienne

Juanita Avalos Chimpara sourit à tous les passants qui daignent la regarder. De ce petit sourire à la Joconde, mi-sérieux, mi-joyeux, qui intrigue et charme à la fois. Ouverte au monde mais jalouse de sa vie intérieure, elle me fait trébucher sur son mystère. Les autres passent devant sans remarquer qu'elle repose à côté de sa jumelle. Je ne sais pourquoi, mais à moi seul la chose n'aura pas échappé. Les dates de naissance, bien affichées sur la pierre tombale concordent en tout point. Même les dates de leur mort coïncident. Faut bien se rendre à l'évidence : ce ne sont pas des jumelles de même nom. On aurait plutôt inhumé deux fois la même personne dans ce cimetière à étages et à lumière de ciment bleu sous le soleil de Santa Cruz de Flores, un petit oasis oublié sur la *costa* limanaise.

La famille Chavez, qui nous invite chez elle aujourd'hui, nous convie également à partager la grande activité dominicale de ce mois : fleurir les tombes de ses proches. Juanita Avalos Chimpara n'en fait pas partie. Elle est tout juste voisine de charnier de la dernière enterrée de nos hôtes. Enterrée ne serait toutefois pas le terme approprié pour un cimetière comme celui de Santa Cruz de Flores, car ici on n'enfouit pas les corps dans un trou sous terre, on les dépose dans des rangées de tunnels superposés, bien alignés les uns à côté des autres. Comme si on manquait d'espace dans cette campagne pourtant assez vaste qui nous entoure. Chaque trépassé affiche sa photo et un peu de sa généalogie devant l'entrée de sa niche et on sent vite le poids de leur présence en déambulant comme on le fait dans ces corridors où les morts nous regardent au balcon, une dizaine à chaque pas. Pourtant aucun d'eux n'aura eu, comme Juanita, la prétention étonnante d'avoir pu mourir deux fois. Ou d'avoir vécu deux vies parallèles. Ce qui n'était pourtant pas son intention.

Elle venait de Mala, un *pueblito* voisin qui s'était développé le long du rio Mala, profitant des possibilités agricoles que l'irrigation

¹²⁸ La chaudronnerie,

pouvait apporter à cette terre aride, transformée en un immense verger par des générations successives de Péruviens et d'Espagnols qui y avaient pris racine. Les *chakras* suivaient le cours des nombreux canaux de dérivation creusés aux flancs des collines qui bordaient le lit de la rivière. Tout y poussait, ou presque, selon les caprices de la température. Les vignes d'abord, avec leurs longs bras enlaçant les cadres de bambou sur lesquels on les faisait grimper. On en tirait des raisins de Bourgogne un peu acides à partir desquels on faisait fermenter des vins douxereux, forts en alcool, dont on distillerait plus tard le *pisco*, si cher aux Péruviens. Puis ensuite les fruits. D'une diversité inimaginable pour des Nordiques comme nous. L'Éden retrouvé.

D'abord les bananes. De toutes variétés, sauf les « ChiquitasTM », les seules que les multinationales Dole ou United Fruit daignent acheminer jusqu'à nous. Ici, on nous enseignait le dialecte des *plátanos* (bananes) : les petites et sucrées (*cedas*), les grandes et fades (*plátanos verdes*), les *gordas* (*manzanas*), les exotiques venant tout droit de la *selva* (*zapuchos*), etc. Ensuite, les pommes de toutes les nuances du rouge allant jusqu'au vert. Puis, les *membríos* (coings) dont on tirait des confitures aigres-douces; les *paltas* (avocats), gros ou petits, hauts perchés sur leurs arbres; les *higos* (figues), qu'il fallait déguster promptement avant qu'elles ne sûrissent. Plus loin, les variétés vraiment exotiques, qui ne voyagent guère sous nos latitudes nordiques : les *maracullas* (fruits de la passion), dont je n'oublierai jamais la saveur emprisonnée dans sa gelée légèrement acidulée et bien pépinée ; la *grenadilla*, variété de grenadine dont on pouvait tirer des jus suaves, ce qui était aussi le cas des *carambolas* (caramboles), et de la *cocona*¹²⁹, qu'il faudra cuisiner avant de la manger. Sans parler des *ayucos*¹³⁰, de la *yuca* (manioc), des *camotes* (patates douces), fèves et *manis* (arachides) : légumes de toutes sortes qui agrémentent les pot-au-feu de la *costa* ou de la *sierra* péruvienne.

¹²⁹ cocona, de la famille des tomates et patates.

¹³⁰ Sorte de patate, souvent cultivée sur les hauts plateaux.

Pourtant, dans cet incroyable paradis terrestre croissait aussi la misère, aussi abondante que la mauvaise herbe, les plantes indigènes au pays, qui envahissaient tout l'espace entre les vergers et les chemins pour s'y rendre. Et cela Juanita en savait quelque chose. *Inca*¹³¹ coincée au milieu des riches propriétés fruitières, on ne voulait plus d'elle depuis sa naissance. Comme un chien perdu sans collier dans les rues de Collique, elle devait prendre garde à chaque endroit où elle posait le pied.

Son père était un pêcheur de crevettes et pour toute terre, il n'avait eu droit qu'à l'eau courante, l'eau du *río Mala*. Il avait planté sa cabane sur des pilotis qui la retenaient à peine au temps des grandes crues dans la sierra. La *diosa Aguas*¹³² dansait alors ses danses les plus folles avec ce pays qui l'adorait. Cela tournait souvent aux drames pour les pêcheurs de crevettes et pour les maraîchers qui s'étaient un peu trop approchés de ses faveurs du temps de la sécheresse.

Combien de fois son père n'avait-il pas réveillé Juanita et ses autres enfants au milieu de la nuit pour les transporter un à un sur ses épaules jusqu'à la sécurité de la rive, alors qu'au loin sur les ravins de la sierra, on entendait le fracas des *huaycos*¹³³ qui dévalaient les fortes pentes en emportant tout sur leur passage? Pendant les hivers pluvieux, la vie dans cette cabane impertinente était toujours à moins d'une minute de la mort.

Était-ce pour cela que cette femme avait si vite et si bien appris à regarder la mort froidement, ses yeux calmes bien plantés dans les siens? Elle ne connaissait rien aux horloges, mais elle savait depuis sa dernière tétée que la seule heure qui compte est celle qui précède notre propre mort. Tout l'espace de temps en amont était un luxe, sa vraie richesse à elle. Entre le soleil, la pluie et les crevettes,

¹³¹ nom que l'on donne là-bas à une mauvaise herbe épines acérées (du genre ortie).

¹³² La déesse Eaux

¹³³ déversements de boue

fleurissait cette petite plante sauvage, loin, très loin des grands propriétaires de vergers et autres tyrans de ce monde.

À cette époque de son enfance, elle ne se doutait pas qu'elle irait un jour enfouir loin, dans les profondeurs des montagnes avides de la *Olleria*, la petite fleur sauvage du *río* Mala. Les flux et reflux des crevettes rythmaient leur vie, comme la marée celle des pêcheurs côtiers. Avec la cruelle venue des crues, venait aussi l'abondance des crevettes. Cela aussi elle l'avait appris très jeune. La vie ne prenait racine qu'aux frontières de la mort.

Sa famille une fois sauvée, réfugiée sur la rive de plus en plus lointaine, le père retournait à leur cabane pour stabiliser les pilotis, puis il se précipitait à l'eau pour aller poser ses nasses. Il ne devait son salut qu'à sa connaissance des passages à gué entre les bras de la rivière réunis ensemble par la force de l'impact de *Diosa Aguas*. Elle emportait avec elle des millions de crevettes tourbillonnant avec les roches et la boue vers les vallées et basses terres de la côte du Pacifique.

Quelques centaines se retrouvaient dans les pièges des pêcheurs quand ceux-ci pouvaient survivre à cette tourmente. Le père y survécut des centaines de fois, ramenant un maigre butin dont sa famille subsistait quelques mois. Mais il aura suffi d'une fois, d'une seule fois, pour prendre sa vie. Et la survie de la famille *también*.

Juanita n'avait que seize ans alors. Tout de même assez vieille pour se marier, avait dit la mère, pressée de diminuer le nombre de bouches à nourrir. Elle lui trouva un mari à Santa Cruz de Flores. Un qui vivait loin de toute eau. Un mineur, un fousseur de roche en pleine montagne. En pays aride s'il se peut en trouver. Oublié de *Diosa Aguas*. C'était là son plus grand charme. Car pour le reste, Juanita n'était pas très émue. Noir comme les ténèbres où il passait sa vie, il en avait aussi conservé le mutisme. La vie à ses côtés était d'un mortel ennui pour cette fille d'eau vive et de lumière.

Mais la mort a plus d'un visage. On n'y échappe pas en se réfugiant dans le contraire de ceux familiers. Ses trombes liquides

saccageant tout ce qui vient à elles peuvent aussi prendre l'apparence de mâchoires de roches exsangues avalant les coulevres qui osent s'infiltrer dans sa manche.

Au début, Juanita ne voulait pas se laisser glisser dans le trou. Mais Julio l'y força. Non pas violemment, mais en lui faisant comprendre que sans elle il risquait deux fois plus sa vie, en passant deux fois plus de temps dans la gueule du lion. Le travail consistait à percer des galeries dans les zones minérales plus tendres, celles à fortes concentrations de nitrates. Mais ce nitrate invitant pour les plus audacieux fonceurs était aussi une tromperie de la *Matadora*, la tueuse aux multiples visages. Sa poussière de pyrotine était aussi très explosive. Une étincelle suffisait pour déflager quand la concentration atteignait les bonnes proportions de sels azotés et d'air.

Mais cela, tous feignaient de l'ignorer, sauf les plus anciens parmi les mineurs. Vingt fois on les avait mis en garde. Vingt fois en vain. Julio n'en avait que pour l'or des Paracas, ces tribus qui avaient jadis prospéré dans le pays au point de manger dans de la vaisselle en or massif. L'or venait d'on ne sait où, sans doute pillé auprès des peuplades andines qui ne tuaient pas pour le posséder. Pas d'ici en tout cas, car dans ces montagnes de roches sédimentaires il n'y avait que du calcaire et du salpêtre.

Toutefois, en piochant jusqu'aux entrailles des collines, parfois on tombait sur le gros lot. Des tas de simples assiettes, bols et chaudrons. Mais recouverts de feuilles d'or massif. Pourquoi et comment les Anciens avaient-ils creusé leur *olleria* à des dizaines de mètres sous terre? Julio et les autres de son espèce ne le savaient pas. Ça ne les intéressait pas non plus. Moins on en disait à ce sujet et moins ça attirait les archéologues, ceux qui volent le butin des pirates et des pilleurs de tombes en le déclarant trésor national. Pourtant, les trésors devraient appartenir à ceux qui les trouvent. Encore plus s'il leur faut braver la mort pour les débusquer. S'il y en a d'assez fous pour prétendre le contraire, qu'ils y viennent creuser des trous dans les flancs de l'ogre, qu'ils s'essaient à mâter les mâchoires de la mort tout comme Julio et ses pères l'avaient fait !

Les collines de la *Olleria* contiennent plus de squelettes de mineurs que d'or des Paracas. Sacrifiés aux dieux des prêtres. Piégés comme des troupeaux de bisons pourchassés jusqu'aux bords du précipice. Ceux qui misent leur vie au poker des indigents ont droit à empocher le magot quand ils tombent dessus, *nacional tesoro o no!*

Ainsi lui expliquait Julio quand Juana lui confiait ses scrupules à vouloir dérober le travail des artisans pré-incas. Au fond, c'était pas très différent des duels livrés par son père avec la *Diosa Agua*. Les pauvres n'auront toujours droit qu'aux luttes sans merci et à armes inégales avec la Mort.

Toujours plus loin et toujours plus creux, ils rampaient. Julio au pic, à la masse et à la pelle emplissait des sacs de minerai stérile, les attachait à la corde de *soga*¹³⁴ tressée et donnait le signal à Juana pour les haler jusqu'à la sortie, en glissant le long des parois sinueuses de leurs étroites galeries. Elle, suant et se desséchant au soleil. Lui, suant et grelottant dans l'air humide des profondeurs obscures. Jusqu'ici, c'était plutôt ce qu'ils récoltaient en guise de trésor. Jour après jour, le même labeur insensé. Seule la peur au ventre grandissait à mesure que la galerie s'enfonçait et que la soif de s'enrichir leur empoisonnait peu à peu la raison.

Un jour la *Santa Muerte*¹³⁵ décida que c'en était assez. Elle s'empara de sa proie comme un voleur d'une maison laissée clef dans la serrure. Sous terre, l'atmosphère était saturée de poussière comme d'habitude. Julio travaillait avec une guenille devant la bouche pour ne pas se brûler les poumons avec ce salpêtre. Il n'en pouvait plus. Encore cinq minutes à grignoter le massif jaunâtre et il sortait au dehors, refaire le plein en oxygène. Son dernier coup de pic effleura un morceau de quartz emprisonné dans la gangue de nitrates. Une grosse étincelle en jaillit, embrasant les particules

¹³⁴ cordage, souvent fait de lianes ou écorces tressées

¹³⁵ Nom que les adeptes d'un rite mi-païen donnent à la mort, qu'ils vénèrent comme une protectrice au lieu de la craindre. Cette forme paradoxale de christianisme est populaire chez les trafiquants de drogues et autres *desesperados* vivant dangereusement.

explosives. Le tout dégénéra en un violent éclair. L'air emprisonné dans ces étroites galeries se gonfla en un bloc dont la force augmentait avec la résistance que l'exiguïté des lieux lui opposait, jusqu'à dépasser le point de rupture du rocher qui s'effondra sur le mineur déjà évanoui.

Julio vint s'ajouter à la longue série des sacrifiés humains réclamés par les prêtres paracas depuis longtemps ensevelis eux aussi dans les entrailles de ces montagnes. Juanita devait y passer elle aussi, perchée quinze mètres plus haut. Mais la *Santa Muerte* hésita...

Sitôt qu'elle entendit l'explosion, son épouse cria à Julio :

- Attends-moi! J'arrive!

Pour toute réponse. Elle reçut en plein visage une pluie de cailloux charriés par l'air brûlant s'échappant de la cheminée où elle était accrochée. Elle n'eut que le temps de se reculer dans une petite cavité, ménagée derrière elle pour y ranger ses cordes et ses sacs, avant de s'évanouir. L'onde de choc se propagea de bas en haut de la monterie et en fissa les parois qui s'effondrèrent sous elle et au-dessus, l'emprisonnant dans son refuge. Lorsqu'elle se réveilla, une heure plus tard, elle ne mit pas long à réaliser qu'elle venait d'être emmurée vivante dans le mausolée de son époux défunt. Comme dans les rites impitoyables que devaient pratiquer les caciques paracas.

Si seulement elle avait pu être certaine que des secours allaient venir. Tout au contraire, elle se demandait plutôt combien de jours il faudrait avant qu'on se rende compte de leurs morts. Cela étant, se soucierait-on même de retrouver leurs corps? Des dizaines d'autres les avaient précédés dans semblable destin et on les avait simplement laissés à leur sort. Tout juste avait-on fleuri quelques croix blanches plantées autour du sanctuaire improvisé – tout au plus *una choza*¹³⁶ – que la confrérie des mineurs avait érigé au pied du *cerro*.

¹³⁶ une hutte, construction rudimentaire

On n'a que trop le loisir de s'imaginer semblables scènes quand on a tout ce qu'il nous reste de vie pour jaser de la mort avec la Mort. Le répit qu'elle nous laisse ne sert qu'à nous torturer avec la nette évidence de l'incroyable solitude humaine dans l'univers. Piégée comme les crevettes au fond de la nasse de son père, elle se résigna à son destin. Elle supplia même la grande Faucheuse de s'exécuter promptement, mais en lui réservant une place de choix dans l'autre monde, une place où elle pourrait vivre une nouvelle vie, une vraie vie, ayant pour ainsi dire raté le train dans ce monde-ci. En échange, Juanita lui promit de ne jamais l'oublier et de lui vouer un culte particulier dans cette nouvelle vie.

Chose étrange, *Santa Muerte*, déjà repue du corps de Julio, accepta. À quoi lui servait de prendre une vie qui n'avait de vie que le nom? Elle se retira à l'écart et attendit dans l'ombre que la deuxième vie approche. Juanita retomba inconsciente, croyant bien s'endormir pour de bon cette fois, ignorant tout du cadeau qu'on venait de lui faire.

Cela dura ainsi des jours et des jours. Au dehors, des hommes et des femmes s'affairaient à fouiller les décombres, espérant tomber sur le trésor de Julio. Car la tradition veut que les mineurs tombés au combat sont aussi ceux qui parviennent le plus près d'une nouvelle tombe à profaner, punis par les Anciens. Loin de les ralentir, cette croyance les fouette au travail. La plupart ont eux aussi déjà fait des pactes avec *Santa Muerte* afin de devenir invulnérables.

En guise de trésor, ils auront trouvé Juanita. Une Juanita encore vivante, trois jours après l'accident. Une autre Juanita en fait. Car la première, celle qu'elle fut jusqu'à ce jour, ils l'avaient déjà enterrée dans le cimetière des mineurs disparus sans laisser de traces, aux côtés de son mari. Une petite croix surmontant un trou béant cherchant son cadavre. Ça c'était pour sa première vie.

Sa deuxième vie commença peu après qu'elle eût repris conscience. Elle se réveilla à l'hôpital de Mala, une assiette d'or entre les mains. Le mineur qui l'avait dégagée de son tombeau avait aussi trouvé un peu de la vaisselle des Anciens, disséminée sous

elle, éjectée sans soute des profondeurs de la mine lors de l'explosion. Il avait partagé avec elle le butin. Sans doute pour conjurer la malédiction frappant les mineurs qui s'emparent du *maldito oro*¹³⁷, celui sur lequel des confrères mettent la main au moment de leur mort. En consacrant un peu à l'entretien de la veuve, on apaise les cris de vengeance des Anciens.

Dès sa sortie de l'hôpital, tout Santa Cruz de Flores vit que la miraculée commençait une nouvelle vie, n'ayant plus rien à voir avec ce qu'elle avait été auparavant. On se serait attendu à la voir agenouillée devant Dieu et les curés à l'église pour leur offrir un peu d'or en guise de reconnaissance. Mais c'est plutôt au cimetière qu'elle installa ses quartiers, bien décidée à se consacrer à l'amour de la mort, plutôt qu'à celui de la vie. Elle voulut redonner à *Santa Muerte* la place qu'elle avait perdue dans le monde des vivants depuis que le Progrès s'y était installé et y faisait miroiter des rêves d'éternité pour tous les hommes.

Sa première initiative fut de faire repeindre le cimetière en bleu, une couleur qu'elle jugeait plus digne de la mansuétude de sa patronne que le noir lugubre ou le gris sale du béton. Puis, elle choisit pour elle deux tombes voisines, après avoir pris soin de rayer son nom à côté de celui de Julio dans le cimetière du syndicat des mineurs de la *Ollería*. Elle fit inscrire son nom et ses coordonnées sur les deux tombes, laissant en blanc la date de sa mort. Elle fleurit le tout abondamment et y fit brûler de l'encens et des bougies en permanence. Elle se mit ensuite à visiter ses voisins et amis, éparpillés dans les autres allées du cimetière. Elle fit installer une fontaine et des arbres fruitiers qui y attirèrent plein d'oiseaux à l'entrée.

Les visiteurs commencèrent ensuite à s'approcher, attirés par les gerbes de fleurs qu'elle leur offrait gratuitement afin qu'ils puissent fleurir les tombes de leurs proches. C'était comme si elle permettait à la fertile vallée de la Mala, si riche et exhubérante de végétation, de payer elle aussi son tribut à *Santa Muerte*, afin de ne

¹³⁷ l'or maudit

jamais l'oublier malgré l'abondance de la vie sur son ventre. Elle apprit même par cœur les dates anniversaires de presque tous les morts des familles encore installées au village et, la veille, elle leur envoyait une carte d'invitation au cimetière en leur mentionnant qu'elle allait y fleurir la tombe de leur parent décédé. Au bout de quelques années, les invitations n'étaient plus nécessaires et les familles entières se déplaçaient spontanément au chevet de leurs morts. Elles les attendaient les bras ouverts, leur offrant des jus et des gâteries qu'on dégustait à l'ombre des arbres à feuillage-parasol en adressant des prières et des chants joyeux à *Santa Muerte* pour la remercier de les laisser en vie une journée de plus. Beaucoup en vinrent à croire qu'en passant plus d'un jour sans lui rendre visite ils s'exposaient à sa colère et risquaient de mettre fin à leur vie. Et c'est ainsi que bientôt, on vit chaque matin une longue procession se diriger vers le cimetière en chantant des hymnes de remerciement pour le cadeau d'un jour de vie que leur faisait la Mort. Juanita devint la grande prêtresse de ce nouveau culte que les curés maudissaient en privé tout en ne le décourageant pas publiquement. Et dans Santa Cruz de Flores, même au printemps, jamais les vergers ne fleurirent autant que les tombes du cimetière bleu de Juanita.

Mais Juanita ne limita pas son champ d'action au seul cimetière. Elle se souvint de la vie misérable des crevettiers sur le rio Mala. Aussi, à la saison des pluies dans la sierra, elle quittait le village et, les soirs de tempêtes et de tonnerre au loin dans les montagnes, on la voyait marcher le long du torrent, implorant *Santa Muerte* d'épargner les pêcheurs. Curieuse coïncidence, depuis le début de sa campagne, aucun d'eux n'a été happé par la furie du *rio*. Cependant, ça et là sur les rives, on peut voir des monticules de pierres arrondies par l'eau et surmontées d'une petite faucille¹³⁸, où les pêcheurs se rendent prier chaque fois que les nuages noirs s'amoncellent entre les montagnes.

Dans les *huertas*, si pleins de vie que la Mort n'y paraît trouver sa place nulle part, Juanita laissa quand même sa trace en implorant

¹³⁸ symbole de *Santa Muerte*

les fermiers de laisser croître la *mala hierba inca*, en souvenir de cette fille de pêcheur de crevettes qui leur a appris à vivre chaque jour aux côtés de *Santa Muerte*, lui faisant une place dans leurs jardins pour mieux éloigner ses coups de faux.

Aujourd'hui, Juanita a terminé sa seconde vie depuis déjà une dizaine d'années. Certes, le culte particulier qu'elle y avait instauré disparaît un peu plus à chaque année. Mais le cimetière demeure toujours très fleuri malgré l'espacement des processions et l'absence de relève chez les habitués du cimetière. Et dans les vergers, l'inca épineux court toujours par les chemins et sentiers. Et les pêcheurs de crevettes se signent toujours en passant devant les vieux monuments éboulés le long du *Mala*.

Et moi, je trébuche devant les humbles tombes sanctionnant le double destin de Juanita Avalon Chimpapa, la grande prêtresse du cimetière bleu de lumière à Santa Cruz de Flores. Qui suis-je pour juger de ce rite paradoxal où l'on croit que la vie est un cadeau de la Mort? Ici, dans cette autre planète, péruvienne, quand le chemin de sa vie passe au-dessus d'un précipice, c'est sans filet qu'on doit le franchir. Chez nous, on peut vivre 75 ans sans sortir de sa zone de confort. Apprivoiser son futur assassin y est alors une option plutôt qu'une nécessité.



Chapitre 25 : hommage aux morts dans le cimetière de Santa Cruz de Flores

26 - Emborrachandose¹³⁹

- Qu'est-ce que cette odeur qui flotte dans l'air, dis-moi Marden?

Jamais je n'aurais cru un jour pouvoir m'enivrer de pures odeurs dans l'air. Cela avait débuté il y a quelques minutes à peine, depuis que j'avais quitté ma place dans le *peque-peque*¹⁴⁰, bien abrité des feux du soleil sous les nattes de palmier qui servaient de toit à la

¹³⁹ En s'enivrant

¹⁴⁰ Pirogue mue par un moteur stationnaire, converti artisanalement en moteur hors-bord.

pirogue nous menant au refuge vers lequel nous naviguions en remontant le *Marañon*.

Pour mieux apprécier la faune et la flore longeant les rives de la rivière, je m'étais installé à la proue du bateau sans me douter que je baignerais là en pleine mer de parfums enivrants. Habituellement les odeurs, comme les paroles, sont passagères. Elles nous happent au vol, nous désarçonnent, puis reprennent leur cours nous laissant impuissants à conserver l'émotion originelle qu'elles ont provoquée. Mais cette fois, les parfums me semblaient s'attarder ou se renouveler sans cesse, comme les vagues assaillant le rivage marin. À chaque baie, anse ou courbe de la rivière, une odeur différente ou plus raffinée me rejoignait.

- Odeur de fruits, que me répondit Marden (notre guide).

Je croyais qu'il parlait des fleurs. J'ignorais encore en ces premières minutes de notre expédition en Amazonie que la jungle environnante regorgeait de fruits sauvages de toutes les sortes imaginables. Ces fruits, une fois mûrs, tombaient de la cime des arbres jusqu'au sol comme la neige en hiver dans mon pays. Il neigeait des fruits. On ne peut se promener plus de cinq minutes en forêt sans en entendre chuter des dizaines sur le sol humide de ces forêts de pluie où ils macèrent rapidement sous la chaleur tropicale. Cette forêt, à vrai dire, ne cesse de produire ses mouls de toutes espèces et de toute nature. Les vieilles cuvées se mêlent aux nouvelles, multipliant les possibilités de combinaisons d'odeurs et de saveurs, toutes légèrement alcoolisées.

Voilà pourquoi, sans vraiment savoir comment, je me retrouvais, assis à la proue de cette humble barque, légèrement ivre, comme si on me régalaient de traites gratuites au petit bistrot du coin. Jamais je n'oublierai que la selva *me invitó*¹⁴¹ à son « bar ouvert », avec toute son exubérante générosité, dès que je mis le pied dans son royaume.

¹⁴¹ M'a invité, au sens de « payer une traite »



Chapitre 26 : peque-peque remontant une rivière de la jungle.

27- Caucho

C'était le premier hévéa que je touchais. Massif, grisâtre et ramifié seulement dans la cime, il n'avait rien de bien singulier pour attirer le regard. Sauf que, de l'entaille pratiquée par la machette de German¹⁴² saillait un lait assez abondant, blanc et visqueux. Lorsqu'on en roulait un peu entre les doigts, on en tirait rapidement un latex élastique : le caoutchouc.

¹⁴² Deuxième guide, indigène de la tribu des Cocomas, affecté à notre expédition.

Cet arbre, appelé *shiringa*¹⁴³ par les indigènes d'ici, avait provoqué une ruée vers l'*oro negro*¹⁴⁴ dans cette région il y a un siècle environ. Iquitos avait poussé comme une ville champignon après la découverte du *caucho*¹⁴⁵ dans les alentours. En quelques années, toutes les forêts du pays furent sillonnées par des chercheurs de fortune de tout acabit et de toutes provenances. Certains venaient de l'Argentine ou du Brésil, remontant l'Amazone jusqu'à sa source pour venir mourir ici dix ans plus tard. D'autres remontaient l'Ucuyali¹⁴⁶ depuis son origine, dans la province de Madre de Dios, en passant par Pucallpa, pour venir s'étioler de malaria sur les rives du Yanayaco.

Dans leur bref mais sanglant sillage, ils laisseraient les villages indigènes de Buenos Aires, Bélen et Arequipa¹⁴⁷, sites où de pauvres *shiringas* se rencontraient par milliers du temps où les Cocamas vivaient tranquillement leur vie primitive dans la *selva* de leurs ancêtres.

Ces Cocamas étaient bien loin de se douter que l'automobile allait révolutionner leur vie, eux qui ne pouvaient même pas se représenter ce que pouvait être le moindre moteur, encore moins un pneu. D'ailleurs, les premiers à souffrir l'assaut des chercheurs de ce nouvel *oro negro* n'en verraient jamais une de toute leur vie. Cette vie qu'ils allaient passer à entailler les hévéas pour satisfaire l'appétit insatiable des nouveaux dieux qui voulaient s'emparer de leur pays.

Du lever du soleil jusqu'à son coucher, ils allaient travailler pour leurs maîtres blancs ou *criollos* aussi impitoyables que puissants,

¹⁴³ Déformation de *jeringa* (seringue). Allusion à la technique employée pour retirer le latex de l'hévéa.

¹⁴⁴ or noir (allusion au caoutchouc, nommé ainsi bien avant l'engouement actuel pour le pétrole)

¹⁴⁵ Caoutchouc, mot d'origine taïna (Caraïbes) signifiant « larmes d'arbre ».

¹⁴⁶ Un des affluents majeurs de l'Amazone en territoire péruvien, avec le Marañon

¹⁴⁷ Les chercheurs de caucho avaient cette habitude de nommer leurs campements du nom de leur ville d'origine.

avec leurs armes à feu, leurs habits, leurs outils et leur langue incompréhensible. Pour un salaire minable mais qui les rendaient néanmoins esclaves de ceux qu'ils avaient d'abord considérés comme leurs sauveteurs, ils perdraient leur bien le plus précieux, la liberté.

Ils n'avaient même pas de mots dans leur langue pour dire « liberté », tellement cela leur paraissait lié intimement à leur vie. Sans elle, ils mouraient, mais tout en gardant l'apparence d'êtres vivants. Ils passaient leurs journées à courir sous le fouet, débusquant le *caucho* toujours plus loin dans la forêt. Et quand la vieillesse ou la maladie les rendaient improductifs, les *caucheros* les achevaient d'une balle, leur redonnant ainsi leur liberté pour l'éternité...

Les plus grands chamans avec leurs plus grands maléfices ne purent rien pour chasser les envahisseurs. Les guerriers les plus audacieux avec leurs exploits initiatiques les plus inhumains, comme de saillir une femelle alligator en chaleur, ne purent rien non plus. À la fin, les exploiters partirent d'eux-mêmes comme les chercheurs d'Eldorado de tous genres, une fois la ressource épuisée, une fois que les Brésiliens eurent l'idée de planter des hévéas chez eux et de faire tomber le prix de l'or noir indigène, faute de pouvoir annexer l'Amazonie péruvienne. Mais les immenses forêts d'hévéas indigènes avaient déjà été sacrifiées.

Aujourd'hui, les plus jeunes ne savent plus ce qu'est un *cauchero* dans les villages de Buenos Aires ou d'Arequipa. Des arbres eux-mêmes, il n'en reste que quelques-uns, oubliés ci et là dans la forêt immense. Des fils des survivants eux-mêmes, il ne reste que la crainte des *Señores*, les Blancs de passage, ceux qui au bout de leur porte-monnaie peuvent enlever la vie à un homme tout en le laissant encore vivant, en apparence. Cependant, les Cocamas ont maintenant un mot pour dire « liberté ». Mais il est en castillano (qu'ici on nommait le *cristiano*). *Pues, el idioma cocama casi ha desaparecido ya.*¹⁴⁸

¹⁴⁸ Car la langue cocama a presque déjà disparu.



Chapitre 27 : *ceiba* ou *lúpuma* (kapokier) entouré de la végétation typique de la selva



Chapitre 27 : un descendant actuel des Cocomas, décimés au début du XXe siècle lors de la ruée au caoutchouc

28- Masato¹⁴⁹

Le *yuca*¹⁵⁰ est à la *selva* ce que la *pápa*¹⁵¹ est à la *sierra*, et le *maíz* à la *costa*. Ce tubercule est né ici, de la luxuriance la plus prodigieuse dont la vie est capable parmi l'ensemble de tous les habitats terrestres. Les peuples qui se sont succédés sur les terres

¹⁴⁹ Breuvage élaboré à partir de pâte de *yuca*, à demie fermentée, constituant une sorte de boisson indigène.

¹⁵⁰ Nom vulgaire du manioc (manioc). Tubercule cultivé par toutes les familles de la jungle amazonienne. On en tire le tapioca. Ne pas confondre avec le yucca, une plante ornementale.

¹⁵¹ pomme de terre

amazoniennes ont depuis des milliers d'années apprivoisé le yuca. Renfermant les éléments nutritifs de base, il leur a toujours donné l'énergie nécessaire pour survivre et travailler dans la chaleur tropicale.

Ici, chaque famille entretient une à deux *chakras* où yuca et banane plantain (*plátano*) vivent côte à côte comme un couple qui dure depuis longtemps. De l'union des deux, on cuisine la base de l'alimentation quotidienne. Mais si la préparation du *plátano* est assez simple, celle du yuca est plus élaborée.

Il faut d'abord se rendre à la *chakra*, ce qui demande parfois des kilomètres de rame en pirogue. Une fois arrivé, il faut déterrer les racines et les ramener au foyer. Ce travail assez exigeant se fait habituellement tôt le matin, avant que les grandes chaleurs du plein jour n'abrutissent hommes et bêtes sans distinction. Les *warmis*¹⁵² prennent alors les choses en main, car cuisiner le *masato* est une affaire de femmes. Elles pèlent les tubercules, les lavent à plusieurs reprises (le lavage répété est nécessaire pour enlever le cyanure toxique de la plante) dans l'eau du *rio*, les coupent en morceaux et les font ensuite bouillir dans une grande marmite. Une fois cuites, arrive l'opération essentielle, que seule une femme, de préférence jeune, peut faire. Il lui faut pilonner le légume bouillant dans une grande auge de bois (*batan*) creusée à même un arbre comme si c'était une petite pirogue. Pour ce faire, elle utilise le *maso*, un pilon fait d'un des bois les plus durs que l'on connaisse ici, soit celui du *camaceba*, un parent du *ceba*, le plus grand arbre à croître dans cette partie-ci de l'Amazonie. Une fois la pâte amollie, arrive l'intervention magique. La femme prend un peu de cette *masa* (pâte) et se la met dans la bouche pour la mastiquer quelques minutes. Elle recrache ensuite la pâte dans le *batan* où elle la mélange avec le reste de la préparation. Elle recommence cette étape importante plusieurs autres fois, mastiquant, crachant, remastiquant et recrachant, tout en continuant à bien insérer ce nouvel ingrédient,

¹⁵² femmes, en quéchua. Cette langue a exercé son influence jusque dans la partie occidentale de la selva.

soit les bactéries contenues dans sa salive, au reste de la pâte. La suite n'est qu'affaire de patience. Il faut transvider le contenu du *batan* dans une chaudière recouverte d'un chiffon et laisser aux températures chaudes et humides du pays faire leur travail de multiplication des bactéries. Deux jours et pas mal de gaz carbonique plus tard, on peut sentir l'odeur de levain caractéristique de ce pain légèrement fermenté qu'on appelle maintenant le *masato*.

On mélange le *masato* à un peu d'eau et cela donne un breuvage que les gens d'ici avalent avec une satisfaction semblable à celle qu'on éprouve chez nous en buvant notre première tasse de café matinal. Il ne viendrait à l'idée de personne de commencer sa journée sans un grand bol de cette boisson revigorante!

Ça c'est pour le *masato* de tous les jours. Mais, en plus il y a le *masato fuerte*. Du *masato* quotidien, on peut élaborer un breuvage alcoolisé, le *ponayado*. Il est habituellement réservé aux hommes et pour certaines occasions. Ce sont les *mingas*, les petites corvées. Par ici, si un homme veut réquisitionner ses voisins pour un coup de main à sa chakra ou pour l'aider à retaper les feuilles de palmier de sa toiture, il commence par les convier à se régaler de *panayado*, le *masato* qu'on aura laissé fermenté sept ou huit jours (ou jusqu'à ce que l'écume de gaz carbonique fasse sauter le couvercle de la chaudière). Après deux ou trois bols de cette « potion magique », les hommes sont prêts pour une grosse journée d'ouvrage. Du moins, c'est l'impression qu'ils se donnent en titubant pour se rendre tout joyeux à leur chantier. Au retour de la *minga*, si les femmes et enfants ont eu de la chance avec leurs *trampas*¹⁵³, on leur servira la *wira*, une bouillabaisse de toutes les sortes de poissons nageant dans ces rivières, incluant les redoutables *pirañas* rouges - féroces carnivores faciles à attraper justement à cause de leur voracité - bouillis avec de gros tronçons de yuca.

¹⁵³ pièges (mais ici, plus spécifiquement, filets de pêche)

*Asi va la vida: del nacimiento hasta el fallecimiento la yuca siempre acompaña a los Cocamas*¹⁵⁴. Et toutes les grands-mères veulent se faire enterrer dans un potager, pour que la vie défunte se transmette à l'autre génération en servant de nourriture pour les racines du yuca.



Chapitre 28 : c'est dans un décor comme celui-là qu'on prépare et goûte le masato.

29- Balsas¹⁵⁵

*Sol y lluvia hicieron la más grande selva del mundo entre Brasil y Perú*¹⁵⁶. Mais le soleil et la pluie sont aussi les pires ennemis des

¹⁵⁴ Ainsi va la vie, de la naissance jusqu'à la mort le yuca accompagne toujours les Cocamas.

¹⁵⁵ Un arbre très peu dense dont on faisait les radeaux. A fini par désigner un radeau en général.

chevaucheurs de rivières, comme ceux que nous avons rencontrés voyageant dans des radeaux flottant sur le Marañon et l'Amazone.

Nous avons croisé l'une de ces familles en descendant le Marañon, de Buenos Aires (l'autre, celle de la *selva* péruvienne) à Nauta. Un couple et leurs trois enfants. En route pour l'enfer, dans un avant-goût prononcé de ce qui les attendait avant même que d'y tomber.

Nous, dans notre *peque-peque*, pouvions bénéficier d'un toit de palmier pour nous abriter de la chaleur du jour. Mais eux n'avaient que deux petites *chozas* à peine assez grandes pour loger une personne assoupie. Dans l'une d'elles, l'homme dormait. Il avait veillé toute la nuit pour assurer la sécurité de sa famille pendant la périlleuse navigation nocturne, guettant le passage des bateaux à moteur et signalant sa présence silencieuse avec une lampe de poche, juste à temps pour éviter une collision sur ce fleuve aux eaux noires sur fond de ciel noir.

Dans l'autre cabane, Maria veillait à la navigation de jour, tout en surveillant ses trois enfants dont le benjamin faisait un an à peine. Il lui fallait de temps à autre pousser sur deux rames démesurées pour diriger le radeau balloté au passage par les remous. Quand la situation échappait à tout contrôle, elle démarrait le moteur à quatre temps et quatre chevaux pour éviter que le *balsa* et tout son contenu (hommes, bêtes et chargement) ne se fracasse contre la rive.

Son chargement provenait de la récolte de cent bananiers, deux cents plants de yuca et dix cœurs de palmiers (gros comme des troncs d'arbre) appelés *shuntos* dans cette partie du pays. Le tout recouvert de nattes de feuilles de palmiers tressés selon la méthode qui laisse passer le moins de pluie et de soleil. Mais « le moins » représentait encore beaucoup trop quand on parlait de Yarinha, du

¹⁵⁶ Le soleil et la pluie ont créé la jungle la plus vaste du monde entre le Brésil et le Pérou.

plus creux du plus creux de la *reserva nacional Pacaya-Samiria*¹⁵⁷, pour se rendre à Iquitos, avec à bord toutes ses possessions terrestres et l'incertitude au sujet du genre de terre promise qu'on atteindrait au bout du voyage.

Ce voyage durait 15 heures en *peque-peque* comme le nôtre, équipé d'un moteur de 13 HP, le plus puissant qu'on puisse se permettre pour ces bateaux-taxis. Mais quand on se contentait de simplement se laisser descendre au fil du courant, comme c'était le cas avec les *balsas*, on ne comptait plus le temps en heures, mais en jours. Des jours de 24 heures. Une dizaine de jours si tout allait bien. 240 heures. 14 400 minutes. Cela vous donnait largement le temps d'admirer le paysage. De jour comme de nuit. Et les dauphins roses, les gris, *las pirañas, las charapas, las taricayas, las garsas, los papagayos, las aguilas, los vultures, los toucas, los lagartos, las boas, las palmeras, el lupuna o ceda, los renacos, las catawas, las shuntas, los monos aulladores, los monitz o pichicos*¹⁵⁸ et des centaines d'autres arbres, plantes, animaux terrestres et aquatiques dont on n'aurait pas trop de plusieurs pages pour en faire l'énumération.

Mais leur nombre a beau étonner, la monotonie s'installe quand on a 240 heures pour les regarder défilier, du pareil au même pendant des centaines de kilomètres. On se console alors en comptant les affluents que l'on rencontre tout en tricotant sa route le long du Pucate d'abord, puis du Yanayuco, puis du Marañon jusqu'à la croisée avec le puissant Ucuyali. À la jonction de ces deux géants, passage périlleux s'il en est un, on chevauche l'Amazone lui-même, qui se déploie dans sa démesure après avoir avalé l'Itaya et le

¹⁵⁷ La plus vaste réserve naturelle du Pérou. Sa superficie (21 000 km²) représente la moitié de tout le territoire du Costa Rica.

¹⁵⁸ Les piranas, les tortues charapa et taricaya, les perroquets, les aigles, les vautours, les toucans, les caïmans, les boas, les palmiers, les fromagers ou kapokiers, les renacos (?), les catawas (arbres dont on fait les pirogues), les cœurs de palmiers, les singes hurleurs roux et les tamarins.

Nanay à hauteur d'Iquitos. Les seules routes connues dans ce coin de Nativos, comme les Cocamas et leurs voisins.

Et *nativa* elle était la Maria, une bête parmi les bêtes, plante parmi les plantes. Elle avait survécu à tout, vivant du soleil et de la pluie, de leur simple abondance. Mais, au beau milieu du *río*, ce régime était plus dur à avaler. Le monde se résumait à leurs vingt billots de *balsa*, un arbre-bouchon-de-liège créé exprès pour flotter, aux quatre-vingts lanières de *soga* qui les retenaient ensemble et qu'il fallait soigneusement inspecter chaque jour, à leurs deux grandes rames, à leurs deux *chozas* - dont l'une se payait le luxe d'être coiffée d'une petite toile de plastique bleue - à quelques chaudrons, un peu de bois de chauffage pour mettre l'eau à bouillir, quelques poules et cochons d'Inde, un sac de riz, des filets de pêche, un harpon et des lignes pour agrémenter de poisson l'ordinaire, qui revenait souvent, aussi souvent que l'implacable soleil et la pluie.

Au bout de plusieurs heures à subir *l'ardiente del sol*¹⁵⁹, sa tête commençait à tourner, ses lèvres à se dessécher et son esprit à s'élever vers les terres célestes où ses ancêtres l'attendaient depuis longtemps. Elle rassemblait alors ses enfants autour d'elle et leur chantait des chansons de *Nativos*, de longues plaintes issues directement des tremblements de l'âme primitive, comme les larges feuilles de bananiers fendues par le passage des tempêtes. Ses enfants comptaient plus qu'elle et elle le savait depuis leur naissance. Elle les ramenait sous elle, comme poule à poussins, pour leur offrir son propre corps comme écran. Les heures passaient ainsi, à se faire cuire dans la fournaise jusqu'à ce que tous sombrent dans une léthargie très proche de la mort. Les heures passaient sans qu'on sente que ni l'espace ni le temps n'avaient bougé d'un poil. Tout autour, toujours le même paysage, toujours la même attente.

La faim ou un nuage les extrayaient parfois de cette torpeur. Les premiers nuages du jour étaient une bénédiction plus

¹⁵⁹ le soleil ardent

qu'attendue. Le juste retour du balancier, parant l'implacable caresse du soleil. Mais ils apportaient aussi la pluie. Vive, hypocrite et violente, *fatal*¹⁶⁰ elle vous vous tombait dessus, éteignant le ciel le plus brûlant en moins de dix minutes. Les premières gouttes soulageaient vraiment. Les suivantes vous martelaient comme de vulgaires clous à enfoncer dans le radeau. Le pauvre refuge se mettait à suinter dès que s'y traînaient Maria et ses enfants, déjà trempés jusqu'à l'os. Encore une fois l'impuissance, dans l'attente que le courroux du ciel ne s'épuise de lui-même, faute de réserves. Ces averses vous prenaient aussi bien de jour que de nuit.

Dans les deux cas, soleil ou pluie, c'était le viol intégral pour ces prisonniers qui avaient démissionné de leurs corps, à toutes fins pratique. Les ancêtres se glissaient alors en eux et en ressortaient avec de petites plaintes vives et effilées, fléchettes de sarbacane torpillant les dieux du ciel, libérant les pauvres espérances de leurs descendants sacrifiés au fleuve sur un radeau de balsa. Maria s'envolait alors, déployant les ailes de son rêve. La terre promise... Là-bas, au plus loin du plus loin de l'horizon, où le fleuve finirait bien par les conduire un jour, s'ils ne les avalaient pas avant.

Nauta (l'une des rares villes de la *selva* du nord péruvien, à quelque 100 km au sud d'Iquitos) un jour. Puis Iquitos ensuite. Là-bas, dans ces paradis que les Blancs avaient construits et où l'on trouvait alignée dans les boutiques toute la nourriture imaginable pour les gaver jusqu'à la fin de leur vie. En plus, tous les vêtements, les bijoux, les gadgets technos, les autos, les outils qu'on avait tenté de lui décrire, mais qui dans son imagination se résumaient au feu volé aux Dieux.

Tout cela un jour serait à portée de main. Pourvu qu'on ait l'argent pour acheter. *Comprar*. Le mot était en soi un mystère. Comment acheter sans se faire acheter, sans livrer son corps et son âme en pâture à ceux qui possédaient déjà l'argent et qui prospéraient en en mangeant chaque jour davantage? Maria ne le savait pas. Elle se fiait entièrement à German son époux. Lui, savait.

¹⁶⁰ très durement

Il savait tant de choses. Les remèdes, les plantes, les animaux. Il les tirait toujours du pétrin, elle et leurs enfants. Il avait déjà vu Iquitos, lui, lors d'un voyage avec un ami. Suite à cette visite il avait eu une vision, après avoir bu une infusion d'*ayawaska*, *madre de todas las plantas*¹⁶¹. Il devait les transporter tous à Iquitos, un *pueblo* bien plus grand que Nauta, lui-même déjà immense.

Ils iraient là-bas en *balsa*, chargé de l'entière récolte de leurs *chakras*, vendraient le tout à Nauta et, avec la recette reprendraient la descente du Marañon, puis de l'*Amazonas*, jusqu'à Iquitos, où ils s'installeraient en permanence dans le quartier de Belén (Bethléem). *¡Fácil!* Il n'y aurait qu'à construire une *choza* plus vaste sur leur radeau, qui leur servirait de fonds immobilier. Ils pourraient ensuite se brancher à l'aqueduc, grâce à un boyau qui circulait sous l'eau, de radeau à radeau. Ils vivraient de leur pécule le temps de s'équiper d'un *peque-peque* pour pêcher dans l'*Itaya*, tout proche. Ils auraient ainsi de quoi manger et vendraient le surplus au marché de Belén, en échange de fruits et légumes. Les petits iraient à l'école. Les jours fériés, on visiterait tout ce qu'il y a à voir dans une grande ville comme Iquitos. Avec un peu de chance, Maria se ferait vendeuse, au grand marché d'herbes médicinales du *Pasaje Paquito*, mettant à profit les recettes héritées de sa famille. Surtout les concoctions aphrodisiaques fort appréciées des *criollos* de la ville. Ainsi la berçaient ses rêves, de pures folies - mais bien plus douces que la réalité autour d'eux – remplies de fantômes, de démons et de chamans maléfiques qui s'étaient ligués ensemble pour les décourager, pour les forcer à renoncer sur le chemin de la liberté et du bonheur, le chemin d'eau qui mène à Iquitos.

Mais ces fantômes n'auraient pas raison d'eux. Elle avait ses armes pour les combattre. Chaque soir, elle régalaient toute la famille de son *aguardiente de siete raices*¹⁶², une recette transmise par son

¹⁶¹ Ayawaska (en quéchua, vin des Esprits), mère de toutes les plantes. L'*ayawaska* (parfois écrite *ahuawaska*) plante hallucinogène utilisée par les shamans de la *selva* andine comme plante médicinale et spirituelle.

¹⁶² macération de sept racines

père, puisée au plus profond de la selva, une eau-de-vie qui allumait un feu dans le corps et dont l'ardeur vous tenait au chaud, même dans les lagunes les plus froides, sous les grands arbres, là où la lumière n'arrive jamais jusqu'au sol.

Grâce à cet élixir, German empruntait les yeux puissants des hiboux pour deviner tous les dangers qui approchaient de nuit sur la rivière et Maria empruntait la patience des *charapitas*¹⁶³ qui se laissaient brûler au soleil tout le jour mais sans jamais que leur carapace ne s'enflamme.

Les *peque-peque* pouvaient bien les frôler en les arrosant de vagues dédaigneuses, ils ne réussiraient pas à les humilier assez pour leur faire renoncer. Il suffisait de durer, tout en empêchant les bananes de mûrir trop vite. Ce dont se chargeaient les pluies fréquentes en cette saison. De même que la couverture de branches de palmier tressées posée par-dessus les régimes cueillis encore verts.

Puis un jour, qui s'annonçait pareil à tous les autres, une odeur étrange se fit sentir dans l'air frais du matin. L'odeur de la ville, de la fumée des diesels à vrai dire, à nulle autre pareille dans la *selva*. C'était Nauta. Envers et contre tous, ils allaient aborder dans quelques heures, au port des naufragés du rêve.

¹⁶³ Grosses tortues d'eau douce habitant l'Amazonie. Aussi, surnom que donnent les Limanais aux habitantes de la selva.



Chapitre 29 : balsa descendant le courant du Marañon avec sa cargaison de plátanos et de shuntas

30- La Venezia de la selva¹⁶⁴

Encore une fois la voisine vient de lui envoyer son eau de vaisselle sale en plein visage. Cela coule ensuite sur les beaux morceaux d'avocat qu'elle vient tout juste de préparer pour sa famille. Et voilà qu'en plus, l'espiègle fiston de l'autre voisin choisit exactement ce moment pour aller aux chiottes à un mètre de son nez. Comme pour en rajouter, juste à l'instant où son rêve tentait de reprendre son envol.

¹⁶⁴ Belén, la Venise de la jungle

Finalement, un an après avoir vendu leurs bananes à Nauta et s'être installés à Iquitos, dans la ville flottante de Belén sur la rive du *río* Itaya, la terre promise n'aura pas tenu sa promesse. Tout ce qu'il leur reste de la *selva*, ce sont les vingt billots de *balsa* qui leur servent de pied-à-terre ici. Après avoir eu la plus vaste jungle du monde comme terrain de jeu voilà qu'ils en sont rendus à piétiner un petit carré de dix mètres par cinq mètres, comme des jaguars dans une cage de bambou. Terminées les excursions en forêt pour aller pêcher la *piraña* jusque dans le fond des criques ou pour aller récolter des plantes médicinales près du grand kapokier surplombant le *río* Yanayaco en face du village. Yarinha¹⁶⁵ n'est plus qu'un souvenir qui s'estompe chaque jour davantage.

Ses filles ne vont pas à l'école finalement. Il faut de l'argent pour les y envoyer. Elles s'amuse comme elles peuvent avec leurs petits voisins, sautant d'arbre en arbre, puis de radeau en radeau pour rejoindre le reste de la bande. Mais le plus souvent elles accompagnent leur père, parti relever ses filets de pêche aux petites heures du matin, pour ensuite aider Maria à préparer l'inévitable *ceviche*¹⁶⁶ quotidienne qu'on essaiera ensuite de vendre aux passants assis dans des pirogues glissant sur le canal en face de leur maison.

La nuit, les moustiques les assaillent. Leur moustiquaire autour du lit est troué de toutes parts. Il faut de l'argent pour le remplacer. La malaria est un fléau à Belén. Après deux ans de séjour, rares sont les Belénois qui ne l'ont pas attrapée. Les infirmières du ministère de la Santé passent de temps en temps en *canoa* pour distribuer des médicaments. Mais il en faudrait plus. Et il faut de l'argent pour se les procurer. Les herbes de la *selva* pourraient les guérir, mais ici il faut les acheter aussi. Tout ce qu'on pouvait récolter pour rien dans la jungle se retrouve facilement au marché de la ruelle *Paquito*, mais avec un prix étiqueté dessus.

¹⁶⁵ Village cocama, situé au plus profond de la Réserve nationale Pacaya-Samirai

¹⁶⁶ Salade froide de poisson cru et d'oignon rouge dans un bain de jus de lime

Dans ce marché, elle a tenté de se faire une place. Mais elles étaient toutes prises, et par des locataires payants. Elle a pris le risque de s'installer en pleine rue, mais les motos-taxis lui renversaient son étal et, pour un peu, lui passaient sur le corps en prime. Il lui a fallu se résigner à réintégrer sa maison, maintenant devenue une prison, toute flottante qu'elle soit.

Son rêve, sa terre promise, ce village sur les flots dont le nom¹⁶⁷ évoquait le lieu de naissance du Christ, le commencement de tous les commencements, n'aura été au bout du compte que la porte de l'enfer pour Maria et toute sa famille. Autour d'eux, les barrières se dressent, les rideaux se tirent, les interdits les enfement dans ce camp de réfugiés dont on cherche à contenir le pullulement de maladies, de vices et de pauvreté sordide.

Pourtant Maria, seule sur son radeau, rêve encore. Comme elle rêvait pendant la longue descente du Marañon, en route pour Nauta. C'en est maintenant bien fini de cette chimère. Une bulle crevée, rien de plus. Un nouveau rêve l'a remplacé. Celui de revenir à Yarinha. Et elle y songe maintenant avec bien plus d'âpreté qu'elle n'avait fantasmé en partir. Retrouver la fraîcheur des pluies tropicales, de l'eau fruitée caressant son visage après avoir dégouliné le long des longues feuilles de bananiers et de l'odeur douce-amère du yuca fermenté dans la nudité de sa cuisine, de la chanson des cigales rafraîchissant l'ardeur du soleil dans ces après-midis de torpeur caoutchouteuse où tout Yarinha bascule dans son hamac, de se laver toute nue dans la *cano*a familiale au coucher du soleil dont les derniers rayons enflamment les eaux noires du Yanayacu, de tendre sa ligne appâtée au creux des rivages inondés, dans de petits sanctuaires connus d'elle seule et dont elle transmettrait les secrets à ses enfants, comme sa mère l'avait fait pour elle il y a trente ans.

Seul ce rêve pourrait la maintenir en vie un jour de plus dans Belén. Le lendemain, elle couperait les amarres du *peque-peque* de German, elle y mettrait assez de bananes et de yuca pour nourrir sa famille jusqu'à leur paradis perdu et ils iraient tous ensemble revenir

¹⁶⁷ Belén veut dire Bethléem

à la source de tous les rêves. German ne savait pas tout finalement. Il s'était bien trompé en les amenant ici.

Non, elle ne partagerait pas le sort des dizaines de millions de sud-américains qui viennent à la grande ville pour s'y enterrer vivants, désespérés de ne pouvoir revenir aux *pueblitos* d'où ils sont partis. Elle naviguerait à contre-courant, peu importe la difficulté. Elle avait son *secreto* pour venir à tout de tout, sa potion magique de *siete raices*. Si elle avait pu les aider à sortir de Yarinha, elle les aiderait aussi à s'y replonger. Et pourquoi pas?



Chapitre 30 : rue de Belén, la Venise des pauvres à Iquitos

31- Cruz del Sur

À Collique, les étoiles se cachent à la nuit tombante. L'océan Pacifique relâche son souffle après avoir mordu toute la journée dans les rives abruptes mais friables dont il se nourrit depuis des millénaires. Ce soupir chaud et prolongé enveloppe tout Lima dans un linceul. Peu importe, car Lima n'a plus à se soucier des étoiles depuis qu'elle s'est intronisée mégapole. Ses millions d'ampoules électriques font très bien la guerre à la *noce oscura*, la nuit noire propice aux cauchemars.

À Collique, le mystère des étoiles de l'hémisphère sud se refuse à moi. Il me faudra la *sierra*, mais surtout la *selva*, pour m'en approcher un peu. Là-bas, la nuit arrive comme un coup de poing dans la figure, à 18 heures pile. Un dernier frisson parcourt les arbres saoulés de soleil, ordonnant aux oiseaux de se taire. Et aux grenouilles, celui de prendre le relais, aux premières places de l'orchestre symphonique des Tropiques, qui jamais ne fait relâche. Au ciel alors de sortir peu à peu ses bijoux, diamants rutilants dansant en couples éternels sur la piste de la noirceur totale.

Enfin l'accès au mystère. D'abord la Voie lactée, plus laiteuse que sous nos latitudes nordiques, il me semble. Puis Orion, couché à mi-hauteur de la voûte, fuyant le monde nordique pour se retrouver tête-bêche dans celui du Sud. Puis, plus rien. Aucun repère. J'erre dans ce ciel étranger comme un Québécois déboussolé dans le chaos de Lima. Il me faudrait la *Cruz del Sur*¹⁶⁸ pour m'orienter. Mais je ne trouve personne ici, pas plus que dans la *sierra* qui puisse me la positionner dans le ciel.

Pourtant des *Cruz del Sur*, il y en a partout. Sur la façade des hôtels, sur le mur des restaurants, sur le drapeau national du Brésil, sur les portières des autocars qui passent et repassent devant moi,

¹⁶⁸ Croix du Sud, constellation qui remplace l'étoile polaire pour s'orienter dans l'hémisphère sud.

comme les vagues de la mer arrivant à destination pour mieux la quitter. *Cruz del Sur*, offrande qui jamais ne se donne.

En face de moi, près du quai de Pucusana¹⁶⁹, une barque de pêcheurs se prépare à prendre le large. On hale les filets à bord, de longs filets roulés soigneusement le long du quai afin qu'ils ne s'emmêlent pas. Les hommes blaguent, se lancent des boutades, font mine de s'engueuler même. Rude camaraderie des travailleurs cassés par les travaux durs, les longues veilles sur une mer agitée, vent de face à essuyer les lames froides et à se demander si un jour leur nom se viendra pas s'ajouter à la liste du *gremio de los pescadores*¹⁷⁰, bien affichée sur le quai du départ. Certains de partir, mais non de revenir.

Leur bateau arbore son nom, bien en vue sous le bastingage. *Cruz del Sur*. Celle-ci ne leur sera d'aucune utilité aujourd'hui, par un ciel chargé de bouillard où les étoiles ne se montrent pas, comme c'est souvent le cas sur la côte péruvienne. Ils navigueront à l'aveugle sur les vagues de l'inconnu ce soir encore. Comme moi. Toutefois, eux ils ont un GPS et leurs cartes marines. Rien de tout cela pour moi. Je n'ai que l'étoile polaire pour me guider et je l'ai quittée pour un autre univers où je m'attendais à la remplacer par *Cruz del Sur*.

Mais de *Cruz del Sur*, il n'y a pas. Pas ici sur la *costa*. Même dans la *selva*, même dans la haute *sierra*, où la terre s'élanche vers les étoiles, je ne peux la localiser. Autour de moi, personne ne peut la pointer du doigt parmi les centaines de constellations tissant leur mystère autour de nous. Eux aussi naviguent à l'aveuglette sur l'océan de leur vie sans se poser trop de questions à propos des rivages où ils iront s'échouer. Pourquoi se morfondre pour ce genre de choses alors que de toute façon on ne contrôle rien de ce qui pourrait nous aider à orienter sa vie vers un but quelconque? *Vidas*

¹⁶⁹ Village de pêcheurs et de tourisme pour les Limanais, situé à moins de cent kilomètres au sud de la capitale.

¹⁷⁰ Corporation, compagnonnage des pêcheries, qui maintient à jour une liste des disparus en mer.

*sin rumbo*¹⁷¹. Il faut en profiter pendant les bonnes années qu'elle nous refile, sans maladie, sans traversées du désert et avec des amis pour meubler de commérages les longues veillées sur le pas de la porte. *Pasando horas*, tuant le temps.

Que faire alors? M'habituer à une nouvelle vie, sans horaire et sans ambition, à part celle de trouver à manger demain matin? Ou revenir vers un monde bien rangé où chacun a sa place et sait s'y tenir, à commencer par *Polaris* qui ordonne au chaos de s'aligner sur elle?

Le monde du Sud n'est jamais sorti de sa *selva* originelle¹⁷². Comme les fleurs et les fruits, les Américains du Sud explosent sous le soleil, surabondant à s'en étourdir les sens. Mais ils ont perdu le Nord, semble-t-il. En tout cas, c'est ce qui m'est arrivé à moi. J'ai le mal du pays dans la nuit de Pucusana, où *Cruz del Sur* se refuse à moi, une fois de plus.

Un bateau vient d'accoster au quai devant. Bientôt, on en déchargera la cargaison de poissons, plein la cale. Je reverrai ces milliers de *caballas*, de *lenguados*, de *cojinovas*, de *pejereyes*, de *dorados*, de *bonitos*¹⁷³ et de plusieurs autres dont je ne peux retenir le nom. Je reverrai leurs yeux morts, grands ouverts, regardant sans le voir le sombre destin qui les attend sous le couteau des bouchères toutes de blanc vêtues là-bas dans l'usine à poissons. Eux aussi cherchaient la *Cruz del Sur* sans doute. Ils n'auront trouvé en lieu et place que le filet invisible tendu par un astucieux pêcheur côtier, fils de générations de pêcheurs avant lui. Et ils n'en sont tout simplement pas revenus de voir leur chemin vers les étoiles se refermer sur eux, les piégeant impitoyablement dans l'indifférence du ciel.

¹⁷¹ Vies sans but ou objectif.

¹⁷² Une des théories sur le peuplement du Pérou veut que les pré-Incas soient venus des jungles de l'Amérique centrale avant de s'installer dans la *sierra*.

¹⁷³ De maquereaux, de soles, de corvinas, de poisson royal, de daurades, de thons blancs

Ainsi doivent se dire les *Sudas* (nom donné aux Américains du Sud en Espagne). Vous autres, les petits Blancs choyés, naviguez en ligne droite en ayant l'œil sur *Polaris* qui ordonne si bien votre monde. Vites et efficaces vous êtes, mais sans voir les filets tendus devant vous. Vous vous précipitez droit dedans tandis que nous, on ne sait pas trop où on va aboutir dans cinq ou dix ans. Mais on sait qu'il y a des filets tendus à chaque pas et à chaque heure. On a l'œil qu'il faut pour les éviter. On se faufile, on se défile, on fait aussi la file patiemment, quand il le faut. Quand de vagues rumeurs nous avertissent d'un danger, on reste aux abois tout le jour, même quand on fait mine de ne rien faire. Et, pendant un jour de plus, on évite les filets... Ainsi doit penser notre guide Marden dans sa jungle chérie. Un jour il sera maire de son village natal. Peu importe quand. Il a tout le temps qu'il faut pour s'y préparer.

Je retourne à ma chambre d'hôtel de troisième classe, perdu dans mes pensées, frustré de n'avoir rencontré que des yeux de poissons morts alors que je cherchais à converser avec *Cruz del Sur* en personne. Sans me douter que, derrière ses murs, une armée de puces, punaises et fourmis m'attendait patiemment pour me dévorer !!!

*Asi es mi Perú.*¹⁷⁴ De la *costa* à la *sierra* et de la *sierra* à la *selva*, j'en ai fait le tour. J'y ai connu la chaleur, le froid, la faim, la grande bouffe, le désarroi, la joie, le plaisir de donner et celui de recevoir. Partout, j'y ai partagé la vie des gens ordinaires qui m'ont enseigné leur langue de tous les jours et, à travers elle, leurs batailles quotidiennes pour survivre en se fiant sur leur bonne étoile. Elle ne s'appelle pas *Cruz del Sur*, mais elle existe quand même. Elle ne brille peut-être pas au firmament, mais on peut la sentir dans leur cœur après avoir partagé ensemble nos pauvretés et richesses. *Polaris* froide, lointaine et rationnelle aurait donc *una comadre del Sur*¹⁷⁵ imprévue, là où le Nord perd son sens, là où j'ai croisé la peur et le bonheur d'être désorienté.

¹⁷⁴ Ainsi en est-il de mon Pérou.

¹⁷⁵ une complice du Sud



Chapitre 31 : la Croix du Sud (les quatre étoiles plus brillantes au centre de l'image), telle qu'on peut la voir, près du Centaure, à partir de l'hémisphère sud.

B - Chroniques équatoriennes

Partie I : La mitad del mundo

(Cinquième voyage : mars-avril 2011)

32 - Te amo X 100 pre

Chez moi, au Québec, je ne lis plus les graffitis. Il n'y en a plus guère d'ailleurs, sauf dans les toilettes parfois et aussi à Montréal, sur les murs du centre-ville. Mais ici, c'est une autre histoire. Dès qu'il y a un bout de mur de ciment intact, quelqu'un l'aura décoré de l'une ou l'autre de ses *pensamientos*¹⁷⁶. De «*Los Correos corruptos*¹⁷⁷», jusqu'à «*Toros y gallos: vota si!*¹⁷⁸» en passant par «*Aborto seguro*¹⁷⁹».

On dirait que tout ce qui a pu être refoulé par la censure des régimes en place se soit accaparé le seul moyen disponible pour contourner la muselière. Les murs sont devenus le journal du citoyen, permettant à tout un chacun d'exprimer opinions, frustrations et fantasmes. Et des murs il y en a. On ne ménage pas le ciment par ici. La première condition pour construire quoi que ce soit étant de s'entourer d'un haut, épais et tranchant¹⁸⁰ mur de briques ou de ciment. Derrière le mur, la vie privée, insondable. Devant le mur, un livre ouvert, dans lequel tous les libre-penseurs du pays peuvent s'épancher librement. Pas de grammaire, ni de droit d'auteur. Juste la rue qui parle à la rue. *La calle pertenece a todos, pero aca esta mi espacio*¹⁸¹.

Pour un étranger hispanophone qui se promène en bus dans les rues de Quito, c'est un carnet de voyage qui nous renseigne sur tout ce qu'on ne retrouvera pas dans les guides de voyage. C'est un peu

¹⁷⁶ pensées

¹⁷⁷ Les partisans de Rafaël Correa (président de l'Équateur de 2010 à 2017) sont des corrompus. Jeu de mots : Correa = Corrupto.

¹⁷⁸ Libérez les taureaux et les coqs! Mouvement qui revendique l'abolition des corridas et combats de coqs.

¹⁷⁹ Avortement libre et sécuritaire. Revendication féministe.

¹⁸⁰ Les murs sont souvent surmontés de tessons de bouteilles cassées sertis dans le ciment du haut du mur.

¹⁸¹ La rue appartient à tout le monde, mais ici (sur ce mur), c'est mon espace à moi.

le pouls du peuple, à froid, sans aucune forme de maquillage. Élevé parfois jusqu'à une forme d'art, dans les multiples murales élaborées patiemment à coup de dizaines de décalques et de savants tours de main avec des bonbonnes de peinture le long des grands remparts entourant les ghettos de riches privilégiés, mais le plus souvent subversif et délinquant sur n'importe quelle surface verticale située de préférence le long d'une artère principale.

Pour qui sait lire un peu entre les lignes, on peut en apprendre plus encore. Par exemple, cette petite ritournelle, mille fois écrite et effacée dans toutes les villes du monde : « Je t'aime, Vanessa, Natalia, Javier, Jaïro.. » ou n'importe qui d'autre. Sauf que, sur un mur d'un hangar de tôle de Fundeporte¹⁸², j'ai remarqué le changement de forme : « *Te amo X 100pre*¹⁸³ » utilisé ici.

Au premier abord, on s'accroche au fait qu'il s'agit d'une mode venue d'Amérique du Nord, où on remplace les syllabes par des chiffres ou lettres ayant des consonances similaires. Le plus commun exemple : « 4 U » - en anglais - devient un substitut pour : « *for you* ». Une sorte de code, pour initiés au début, mais qui se propage au point que même les affiches de dépanneurs l'ont intégré. *Viveria D' todo*¹⁸⁴ ».

Puis, je me suis tout à coup rendu compte qu'il y avait tout un monde derrière ce raccourci de l'écriture, comme si plusieurs significations pouvaient exploser dans une formule lapidaire. Dans une expression comme celle-là, on pourrait remarquer un mariage non conventionnel entre la mathématique et l'amour, qui en suggère plus qu'il n'en dit. Aujourd'hui, « je t'aime pour toujours, à 100 % ». Demain, à quel pourcentage t'aimerai-je? Avec l'inévitable inflation qui accompagne aujourd'hui la progression des saisons et des

¹⁸² École pour enfants de la rue à Quito, où j'ai travaillé sur un projet au printemps 2011

¹⁸³ Je t'aime pour toujours. X étant « por », comme dans $10 \times 10 = 100$ (diez **por** diez igual cien), et 100 (cien) remplaçant, approximativement, la première syllabe du mot « *siem-pre* » (toujours).

¹⁸⁴ Dépanneur où l'on trouve de tout.

années dans tous les pays du monde, combien vaudra mon 100 % d'aujourd'hui dans 10 ans? 50 % peut-être, avec un peu de chance? L'amour à 100 % est-il un pari mathématiquement ou financièrement intenable à long terme? L'amour d'aujourd'hui à 100 %, comme tout bon placement, n'a pas d'autre choix que de décupler en 20 ans s'il veut toujours vouloir dire « 100 pre » (*siempre*). « Toujours » est-il un infini qui rapetisse au point de ne plus exister, au fur et à mesure que l'amour vieillit?

Je me demande si ce genre de graffiti ne représente pas un nouveau code pour remplacer le vieux pacte sémantique avec lequel nous nous débattons depuis mille ans pour donner un nom à nos pensées (la grammaire et l'orthographe). Ou serait-ce au contraire un pas en arrière vers les écritures primitives, par idéogrammes ou hiéroglyphes, pour éviter une orthographe et une grammaire trop abstraite pour être facilement maîtrisées?

Je ne sais. L'avenir nous le dira. En attendant, je me console en découvrant une perle parmi les pointes acérées des murs : *La felicidad no es el objetivo. Es el camino*¹⁸⁵.

33 - Las venas abiertas de América latina

Je suis en train de lire ce classique de la pensée politique latino-américaine que tout le monde a déjà lu, il me semble¹⁸⁶. Du moins, si

¹⁸⁵ Le bonheur n'est pas l'objectif (à atteindre dans la vie). C'est le chemin (par lequel nous atteindrons nos objectifs).

¹⁸⁶ Écrit au début des années 1970 par Eduardo Galeano, un Uruguayen qui dut s'exiler en Argentine après la parution de ce livre dénonciateur. L'exil était à cette époque un dénominateur commun pour tous les écrivains non complaisants face aux régimes en place dans presque tous les pays d'Amérique latine

on entend par « monde », la classe intellectuelle des pays hispano-américains.

Je demeure bouche bée devant les atrocités qu'on y décrit, perpétrées avant tout contre les indigènes et leurs descendants, sans distinction de nations ou de statuts. Conquérants incas ou aztèques aussi bien que peuples andins qui leur servaient de vassaux, tous durent plier l'échine sous la botte des Espagnols ou la croix des missionnaires. Un génocide, s'ils n'avaient compris finalement qu'ils en avaient besoin comme esclaves pour soutirer les richesses de l'Amérique « latine » et les exporter en Europe, sans rien laisser qui vaille ici, interdisant même la création d'industries et de cultures agricoles qui auraient pu assurer un peu d'autosuffisance dans ces colonies.

Il y a longtemps que je voulais comprendre pourquoi des pays aussi riches en ressources naturelles - bien plus que le Canada à tout le moins - n'ont pas su mieux se débrouiller au cours de leur histoire. Pourquoi aussi, parlant tous la même langue et tous aussi bons catholiques les uns et les autres, ils se détestent et se guerroient entre pays, au lieu de s'unir pour s'entraider.

Eduardo Galeano nous présente sa réponse, bien articulée. Les premiers contingents espagnols venus sur place ont constaté l'accès facile à toute forme de ressource naturelle (y compris les bras des indigènes réduits à l'esclavage) et n'ont jamais eu d'autre objectif que de tout exporter en Europe pour en tirer un avantage personnel ou en faire profiter leurs commanditaires. Ils n'ont jamais eu l'intention de construire une économie locale et de construire sur place une nouvelle terre d'accueil pour eux et leurs descendants. Ils ont donc imposé par la force le statut de régions-ressources à leurs colonies (auparavant auto-suffisantes) et ont perfectionné un système de contrôle politique qui étouffe toute tentative de développement à d'autres fins que de répondre aux besoins des colonisateurs européens. Cette injustice a fini par irriter leurs descendants qui se sont implantés et mariés en terre indigène, les *criollos*. Aux Espagnols, ont succédé les marchands *criollos* qui, après la révolution bolivarienne au XIX^e siècle, se sont appropriés

les terres et privilèges accordés à l'oligarchie espagnole, tout en maintenant en place le même système féodal, basé sur l'asservissement des Indiens et des Noirs importés d'Afrique.

Puis, ils ont choisi la voie de la facilité. Au lieu d'investir leurs profits pour développer l'économie locale, ils se sont contentés de ramasser passivement la manne : exporter les matières premières et importer tout le reste. Sauf qu'au lieu d'enrichir l'Espagne, ils l'ont fait au bénéfice de l'Angleterre, de la Hollande et de la France et de quiconque voulait acheter la matière brute pour la transformer chez lui en produits finis qu'on importait et payait ici avec des lingot d'or obtenus bon marché et dont la valeur décuplait ensuite sur les marchés européens, pour le plus grand bénéfice des marchands. Puis, avec la montée de l'impérialisme américain au XX^e siècle, ils ont simplement changé de maîtres. Ils ont vendu pour une bouchée de pain la terre elle-même, avec les trésors du sol et du sous-sol hispano-américain, pourvu qu'on graisse la patte des *caudillos*¹⁸⁷ au passage. La nouvelle oligarchie des *criollos* n'a jamais eu d'autre objectif que de jouir de la vie sans avoir à travailler. Le moyen le plus facile a toujours été de faire coïncider ses intérêts égoïstes avec celui de ceux qui tirent les ficelles pour engranger le maximum de profits en produisant ici au plus bas prix possible les marchandises dont ils ont besoin, que ce soit le sucre, les bananes, le café, le tabac, l'or, les diamants ou le pétrole. Toujours sans se soucier le moins du monde de transformation locale.

Si les peuples latino-américains n'ont pratiquement jamais pu bouter dehors leurs dictateurs et exploiters, c'est que les financiers étrangers qui supportent ce système avantageux pour eux, ont toujours appuyé des dictateurs féroces qui ont massacré sans vergogne tous ceux de leurs sujets qui osaient réclamer le moindre petit avantage, confondant le besoin légitime chez eux de vouloir améliorer leur sort avec celui de leur enlever le pouvoir. Il n'y avait

¹⁸⁷ Chef du gouvernement, élu ou imposé par la force et qui gouverne en autocratie. Sorte de gouvernement qui fut très fréquent dans l'histoire de la plupart des pays d'Amérique latine.

qu'une issue : la révolte armée. Toujours atrocement réprimée. Une seule exception en Amérique latine : Cuba.

L'Histoire va certainement donner raison aux thèses de Galeano. Ce n'est pas moi, avec le tout petit peu que je connais de l'histoire passée et présente de tous ces pays, qui irai le contredire. J'ai cependant appris que des révolutions, des tentatives courageuses pour redonner le pouvoir au petit peuple, il y en a eu plusieurs et presque partout en Amérique latine. Toutes étaient bien intentionnées au départ, mais avec le temps, elles ont été soit défaites, soit récupérées d'une manière ou d'une autre par les classes dominantes. Des réformes agraires. il y en a eu plusieurs dans presque tous les pays. Je n'en connais aucune qui ait vraiment fonctionné (sauf au Costa Rica peut-être). Le résultat final est toujours le même : les petits s'appauvrirent et les riches s'enrichirent. Même à Cuba qui, au moment où *Las venas abiertas de América latina*¹⁸⁸ a été écrit (1971), semblait vouloir se tirer d'affaire, les citoyens sont loin d'être au paradis aujourd'hui. Bien sûr, c'est toujours la faute de l'autre : soit l'ours soviétique qui laisse tomber son protégé cubain, soit le grand frère américain (*Big Brother*) qui impose un cruel embargo. Mais l'Europe, mise à genoux à la fin de la Seconde guerre mondiale, s'est relevée en moins de 40 ans et son niveau de vie rivalise maintenant avec celui des Américains. Le Canada aussi a vécu une situation de colonialisme aussi important qu'en Amérique hispanophone et s'en est bien sorti et, cela, sans qu'il y ait eu beaucoup de sang versé.

Pourtant, l'espoir pointe à l'aube de ce nouveau siècle. Quand je me promène dans les rues de Quito, de Lima, de Santo Domingo ou de Puerto Plata, je ne vois pas que de la misère. Je vois aussi des petites gens, un petit peuple débrouillard, travaillant, fonceur qui essaie de s'en sortir. Chauffeurs de taxi, commerçants de toutes sortes, vendeurs de produits de santé, pharmaciens, électroniciens, informaticiens, infirmières, mécaniciens, pâtisseries, tisserands, agents de voyage, musiciens, traducteurs, policiers, chauffeurs

¹⁸⁸ Les veines ouvertes (dans le sens de tranchées) de l'Amérique latine

d'autobus, maçons, manœuvres, céramistes, charpentiers, soudeurs, caissières, enseignants, courtiers d'assurance, aubergistes, etc. qui triment dur. Et qui réussissent assez souvent. Je vois les centres d'achat pleins de consommateurs qui ne demandent pas mieux que d'embarquer à deux pieds sur le grand vaisseau de *l'American way of life*. Je vois des autoroutes, des gratte-ciel, de grands édifices publics se construire. J'entends parler de salaire minimum, de pension pour les handicapés, d'éducation et de soins médicaux gratuits, de subvention pour le démarrage d'entreprises, etc. Oh ! C'est encore loin des résultats atteints au Canada ou en Europe, mais ce sont plus que des vœux pieux. Il semble qu'une classe moyenne soit en train de voir le jour en Amérique latine, ni très pauvre, ni très riche, mais peut-être assez éduquée et politisée pour exiger de ses dirigeants autre chose que des discours enflammés et des bonis-dollars pendant les campagnes électorales. Et ils ont un pouvoir d'achat suffisant pour constituer un marché intérieur intéressant, voire rentabiliser des industries nationales. J'entends parler d'accès à l'éducation supérieure gratuite, de réinvestissements locaux exigés des pétrolières, des minières, de ponctions fiscales auprès des entreprises et de l'ensemble des citoyens, d'incitatifs à l'agriculture et de l'accès au crédit dans les banques, de transactions sur Internet, etc. À plus ou moins long terme, ça va peut-être changer la donne. Il y aura peut-être une autre solution pour l'autre Amérique que le cycle des révolutions et répressions qui finissent toutes par donner la même chose : des bains de sang pour les innocents, puis retour à la case départ.

En fait, plus j'y réfléchis et plus je me dis qu'il n'y a que deux formes de gouvernement : il y a ceux qui sont au service des citoyens et ceux qui considèrent que les citoyens sont au service d'une idée ou d'une personne. Les premiers réussissent généralement mieux à rendre leur population heureuse et ont de meilleurs résultats sur le plan économique. Les seconds aboutissent souvent au régime de la terreur. Le socialisme à la suédoise ou le capitalisme à la canadienne sont probablement de bons exemples du premier cas alors que le socialisme à la cubaine ou le capitalisme

à l'américaine correspondent au deuxième cas. Les premiers nous donnent des idéaux politiques et des discours moins enflammés et la grisaille des compromis teinte la majorité de leurs réformes. Les seconds nourrissent des armées puissantes et le désir irréprensible de convertir les autres nations, par la croix et par l'épée, à leur évangile.



Chapitre 34 : Construction d'une maisonnette pour un déficient intellectuel, dans les montagnes de La Libertad, avec nos ouvriers quechuas.

34 - La mitad del mundo

Je reviens aujourd'hui de ma première sortie hors-Quito depuis mon arrivée et depuis la fin de mon projet. L'équateur est une notion de géographie que l'on prend très au sérieux dans ce pays qui

voudrait, sans tambours ni trompettes, s'approprier le privilège d'être reconnu comme le centre du monde. D'accord, j'exagère un peu : la *mitad del mundo*, ne veut pas exactement dire le « centre » du monde, mais le « milieu » du monde. En fait, l'équateur, c'est cet endroit théorique où la surface du globe terrestre se sépare en deux parties égales, l'hémisphère nord et le sud. Et cet endroit, évidemment n'est pas seulement localisé ici, près de Quito, mais tout le long du globe terrestre. Il y a d'autres *mitad del mundo* en Afrique, en Asie et même en Amérique du Sud. Alors pourquoi en faire un plat en Équateur?

La vraie raison, c'est qu'en ce pays les scientifiques ont - pour la première fois - pu calculer où passait la ligne imaginaire qui séparait les deux hémisphères. Cela se passa au XVIII^e siècle. Toutefois, ils n'étaient pas venus pour cela. Leur véritable but était de mesurer l'angle d'un méridien au niveau de l'équateur terrestre et ainsi trancher un débat scientifique de l'époque opposant les tenants d'un aplatissement de la Terre aux pôles à ceux qui la croyaient rigoureusement sphérique. C'était vers les années 1740 et c'était des Français, accompagnés de quelques Espagnols. L'Équateur s'appelait alors encore la *Real Audiencia de Quito*¹⁸⁹ et les Indiens *quechuas* étaient à peu près les seuls habitants des lieux montagneux qu'ils ont parcourus pour y effectuer leurs savants calculs. C'est en l'honneur de cet exploit scientifique que les anciens vassaux de l'Espagne, puis de la Grande Colombie¹⁹⁰, se sont baptisés Équatoriens lorsqu'ils ont accédé à leur indépendance vers 1830. Mais ils ne sont pas plus équatoriens que les habitants du Burundi, du Congo, de l'Indonésie ou de la Colombie. En fait, ils auraient pu s'appeler les Métriques, puisque l'expédition de Charles-Marie de la Condamine avait pour but tout aussi bien de prouver l'aplatissement de la Terre à ses deux pôles que de trouver une unité de mesure rationnelle pour mesurer la distance. Ces travaux

¹⁸⁹ Un département administratif de la vice-royauté du Pérou, elle-même gouvernée par la couronne espagnole.

¹⁹⁰ Un amalgame du Vénézuéla, de la Colombie et de l'Équateur actuels, créé après la révolution de Bolivar, vers 1820

ont d'ailleurs été les précurseurs à l'adoption du mètre comme unité de mesure scientifique internationale.

Aucun autre pays, à ma connaissance, n'a choisi son nom en fonction d'une découverte scientifique réalisée sur son sol. Est-ce que les Équatoriens seraient plus enclins que les autres peuples à honorer et respecter les scientifiques? Sûrement pas aux débuts du XIXe siècle en tout cas, au moment de l'indépendance du pays, alors qu'il n'y avait qu'une poignée d'individus qui pouvaient prétendre à une éducation scientifique quelconque en Équateur. Le reste étant composé d'illettrés, descendants des anciens conquérants incas réduits en esclavage par les Espagnols. Se pourrait-il alors que les pères de l'Indépendance, aient pressenti tout ce qu'il y aurait de prestigieux à s'arroger la propriété du concept de l'équateur, le centre des deux hémisphères, le centre du monde et pourquoi pas, de l'Univers?

Partie II- Terremoto

(Neuvième voyage : mars-avril 2016)

35 - Dioselopai

Le nom de ce restaurant chic au cœur du quartier touristique de Quito m'intriguait. Ça ne ressemblait ni à de l'espagnol ni à du quéchua. La serveuse répondit à ma question avec son plus aimable sourire. « Dioselopai. » signifiait « ¡Dios se lo pague!¹⁹¹ », mais quechuaïsé. « Ah, oui, bien sûr! » répondis-je, toujours étonné de constater que le quéchua pouvait lui aussi assimiler des mots d'une langue étrangère. Comme toutes les autres langues du monde en fait. Une audace dans leur cas cependant.

Une audace dont devaient bien se moquer les Espagnols à l'apogée de leur domination sur le pays, ridiculisant leurs efforts maladroits pour maîtriser le castellano, au lieu d'admirer leur ingéniosité à intégrer la culture espagnole tout en ne perdant pas tout de leur héritage indigène.

Si audace il y eut, c'est que ce peuple fut tant méprisé, considéré à peine mieux qu'une bête de somme, habitué à obéir au doigt et à l'œil jusqu'à intégrer aussi dans sa langue cet autre espagnolisme : « ¿Mande¹⁹²? », en lieu et place de « ¿Que? ».

Et pourtant. Et pourtant ces misérables domestiques commandaient aux Dieux. Depuis 5 000 ans, ils avaient prospéré dans la Vallée des volcans, parfaitement alignés le long de la cordillère, les baptisant tous d'un nom bien à eux : « Cayambe, Pichincha, Cotopaxi, Chimborazo, Turunguha ... », qu'ils égrenaient dans leurs prières, comme nous les grains du chapelet. C'est que, sans réellement le savoir, sans surtout que les Espagnols ne le sachent, ils habitaient ce coin de la planète où l'on se trouve le plus

¹⁹¹ Littéralement : « Que Dieu vous le paie ! ». En français : « Que Dieu vous le rende ! ».

¹⁹² Littéralement : « Que m'ordonnez-vous? ». En français : « Vous désirez? »..

près du soleil¹⁹³, le plus près de Dieu si on décidait d'adorer cet astre comme ils l'avaient fait¹⁹⁴. Ils étaient donc bien placés pour servir de messagers des Dieux, autant pour recevoir ses ordres que pour lui adresser des prières, Et pour tous les bienfaits reçus, ils ne disaient pas « Merci » en guise de reconnaissance, mais *Dioselopaï* depuis l'invasion espagnole. Moi, peuple quéchua, j'irai sur le Chimborazo et je dirai à Dieu de vous rendre la politesse pour le bien que vous avez accompli. Le Quechua sait que Dieu sera redevable à tous ceux qui l'aideront. Et que son bras tendu descendra du Chimborazo vers le bras tendu des peuples qui supporteront les Équatoriens.

C'est ce que j'ai compris après le grand tremblement de terre d'avril 2016, survenu sur la côte pacifique du pays, une semaine après notre retour au Québec, après avoir complété un projet d'un mois à Quito.

Les Équatoriens m'avaient paru très nobles, s'excusant même de leur pauvreté lorsqu'ils nous invitaient dans leurs humbles maisons. Pourtant c'est moi qui aurais dû m'excuser de notre richesse et de notre confort nord-américain (souvent obtenu en perpétuant l'injustice des échanges commerciaux entre la partie nord et sud des Amériques). Je n'étais pas là pour faire la charité, je le savais très bien. Du moins, pas au point de remettre toute ma dette envers eux.

En effet, une fois revenu chez moi et tout secoué par les nouvelles du pays que je venais de quitter, je me suis souvenu de toutes ces fois où, par un caprice du mauvais sort, je m'étais retrouvé en situation précaire au cours de mes séjours antérieurs en Amérique hispanophone. Comme cette fois où, par exemple, j'étais dans les rues, désespéré parce que les guichets automatiques de la ville refusaient d'honorer ma carte de débit bancaire. Ou ces nuits interminables à arpenter la salle d'attente minable et bondée d'un

¹⁹³ Le sommet du Chimborazo, à près de 6 300 mètres d'altitude est, à cause de l'axe incliné de la terre, le point le plus proche du soleil sur terre (à 2 000 km plus près que l'Everest)

¹⁹⁴ Les Incas plaçaient *Inti*, le soleil, au sommet du panthéon de leurs dieux.

terminus de province en espérant un autobus dont personne ne pouvait prédire l'heure d'arrivée, si arrivée il y avait. Ou ces heures mortifiantes à ignorer ce qu'un douanier enragé ferait de moi après avoir confisqué mon passeport, sous prétexte que je n'avais pas acquitté la taxe de sortie d'un aéroport, (alors que je ne savais pas que pareille taxe existait). Ou ce vol de ma *mochila* (sac à dos) à Quito, miraculeux car il m'avait permis de dénicher un exemplaire de *Las venas abiertas de América latina*, que je cherchais en vain depuis longtemps... Et bien d'autres fois où je me m'étais tiré du pétrin, aussi mystérieusement que je m'y étais fourré. À chaque fois, j'étais envahi par le même sentiment d'être devenu un latino parmi tous les autres, un *nacional*, aux prises avec les mêmes difficultés pour simplement survivre au quotidien.

Pourquoi je m'en étais toujours bien sorti et eux, pas si bien? Peut-être que ce sont eux, les messagers du Chimborazo, qui avaient intercédé pour moi? Peut-être que c'était à moi de leur dire *¡Yo, se los pago*¹⁹⁵! Je ne pouvais rester indifférent après avoir jonglé à cette hypothèse. J'ai pris mon petit courage sous le bras et j'ai lancé une campagne de levée de fonds, à partir de ma petite ville natale, dans le but de soulager un peu les misères des survivants du *terremoto*. Avec de pauvres moyens, j'ai réussi à faire cheminer plus de deux mille dollars là-bas. Ce n'était pas de la charité, mais un juste retour d'ascenseur. Car je sais que les contrariétés et misères n'en ont pas fini avec moi et mes semblables. Nous aurons alors besoin que les Quechas retournent sur le Chimborazo et tendent la main pour nous : *¡Dioselospa!*

¹⁹⁵ C'est à moi de vous le rendre!



Chapitre 35 : Vue de Quito sud, au pied du volcan Cotopaxi

C- Chroniques dominicaines

Partie I – Le batey après l'ère du sucre

(Quatrième voyage : novembre-décembre 2010)

36 - Cuando no hay¹⁹⁶

Sous un soleil de plomb, j'attendais le feu vert au coin d'une rue agitée de Puerto Plata tout en conversant avec ma mentor sur les lieux. Le feu rouge change et distraitemment je m'engage pour traverser la rue. Brusquement, Lucie me tire en arrière, me forçant à reculer. Juste assez pour éviter un motocycliste qui surgit sur notre gauche, sa moto cabrée sur une seule roue comme si une guêpe l'avait piquée. C'était un peu comme si tonnerre et éclairs surgissaient devant nous puis, plus rien qu'une fumée noirâtre à notre droite qui nous permettait à peine de distinguer la casquette de ce chevalier des temps modernes, fonçant bride abattue vers son destin. Probablement la morgue d'un hôpital de campagne, pas très loin d'ici. Les dons d'organes pourraient être légion dans ce pays!

À l'intersection d'où il provenait, son copain avait mis pied à terre et souriait en opinant du casque, en hommage à son audacieux ami. Pendant ce temps, les automobilistes hésitèrent une seconde avant de s'engager eux aussi sur le feu rouge. Se ruant furieusement eux aussi, vers leur destin. *¿Que pasó?*

C'est que, une fois de plus, les règles locales se sont appliquées : *cuando no hay*. Notre ami Carlos nous l'avait pourtant expliqué auparavant. Ici, il n'y a que deux façons d'appliquer les lois : *cuando no hay*, y *cuando hay*. *Cuando no hay policias alrededor, haga como quieres. Cuando hay, haga como el policia quiere.*¹⁹⁷

La veille, nous nous étions retrouvés devant un bouchon de circulation sur une petite route de campagne. Pourtant, rien ne semblait justifier cette filée d'autos roulant sagement à 60 km/hre alors que la limite maximale légale était de 80, mais habituellement poussée à 100. Une explication simple : une auto de police se

¹⁹⁶ Quand il n'y en a pas, au sens de « quand ils ne sont pas là ».

¹⁹⁷ Quand il n'y a pas de policier en vue, fais comme tu veux. Quand il y a un policier en vue, fais comme lui veut.

pavanait lentement devant la file. Aussitôt que son conducteur accélérât un peu, tous les autres emboîtaient le pas. Suffisait qu'il ralentisse à nouveau pour que les petits singes derrière en fassent autant. On aurait dit des canetons derrière la mère poule.

Pourquoi ne pas dépasser ce policier, demandai-je à Carlos, le Dominicain au volant de notre voiture? C'est que, *ahora, hay!* Les policiers ne sont pas là pour faire respecter la loi. Ils sont la loi. Ils te collent une contravention pour un regard de biais qui leur est jeté. Et tu n'as rien à dire. Juste à payer la *propina* (pot-de-vin). Alors, conséquence logique, quand il n'y a pas de policier en vue, il n'y a plus de loi ! C'est le « *cuando no hay* ».

Cela dépasse parfois l'entendement. Il m'a raconté qu'une fois, alors qu'il attendait au coin d'une rue que le feu rouge passe au vert et qu'aucune auto n'approchait dans la rue transversale, son voisin derrière avait décidé que c'en était trop. Il avait beau klaxonner à deux poings sur le volant, vociférer des injures par sa fenêtre ouverte, l'autre devant ne bougeait pas. Rouge d'indignation, il contourna Carlos pour s'engager sur le feu rouge, comme tout bon conducteur dominicain qui se respecte. Mal lui en aura pris, car un policier l'attendait, caché avec sa moto de l'autre côté de l'intersection. Carlos, lui, l'avait vu, c'est pourquoi il s'était immobilisé devant le feu rouge. C'était un faux *cuando no hay!* Espérons que le délinquant n'ait pas de permis de conduire. Ainsi le juge ne pourra lui intimé d'ordre à comparaître, ni le huissier de bref de saisie. Suffit de déclarer une fausse adresse, invérifiable pour l'agent sur place (qui n'a aucun accès aux données d'immatriculation automobile) !!! C'est pourquoi ce dernier réglerait volontiers pour un innocent billet sous la main.

Et il faut voir les *moto-conchos*¹⁹⁸. Sens uniques, passages piétonniers. Feux de circulation, virages interdits, casques de sécurité, tout ça c'est de l'art abstrait pour eux. La mémoire leur revient seulement *cuando hay*. Et, le plus souvent, *no hay*. Un gros

¹⁹⁸ Motos à deux passagers utilisées comme taxis collectifs pour trois, parfois quatre passagers.

changement pour moi, comparé à ce que j'avais connu au Pérou. Les seuls qu'on voit parfois, ce sont les *Politour*, la police des sites touristiques. Que font-ils exactement? Sont-ils là pour donner une illusion de contrôle policier dans cet État au bord de l'anarchie? Pas très convaincant quand je vois leur auto-patrouille désertée et immobilisée sur un coin de rue avec trois pneus à plat ...

Pas étonnant que le moindre dépanneur embauche un garde armé (et quelle arme, un calibre .12 à crosse tronquée, ressemblant à un pistolet avec un canon d'un mètre de long) pour protéger ses étalages extérieurs d'eau en bouteille contre les voleurs, armés eux aussi. *Cuando no hay*, chacun se fait justice soi-même.

Cette attitude très relaxe face aux lois permet de bâcler ici très rapidement les transactions immobilières. Les avocats forgent de toutes pièces les titres immobiliers qui manquent, les fonctionnaires ferment les yeux en tamponnant les actes de vente d'auto sans immatriculation vérifiable et les frontières sont des passoires pour les autobus de réfugiés haïtiens atteints du SIDA, du choléra et abonnés à perpétuelle à la misère noire. Mais si un jour LA police te coince et décide de t'en faire baver, alors bouge-toi les fesses pour trouver quelques millions de pesos au fond de ta poche. Car les condamnés aux galères doivent faire l'envie de ceux qui croupissent au fond d'une prison dominicaine.

Justement, il y en a une à côté de l'hôtel où j'habite. Faute de mieux, on a réquisitionné un ou deux bureaux de l'école nationale des Beaux-Arts pour l'installer, tout près du chic *Parque central*¹⁹⁹ de Puerto Plata. Après le couvre-feu tacite, on y fourre dedans tout ce qui traîne dans les rues en criant un peu trop fort sa joie de vivre. Tout cela se transforme en cris de désespoir quand ils se retrouvent écroués. Ils me réveillent vers les cinq heures du matin, comme si on égorgait des cochons tout près. Je ne sais pas s'ils invectivent les policiers ou s'ils implorant la pitié de Dieu, mais je sais qu'ils y mettent beaucoup de cœur. Victimes, la plupart innocentes, du *cuando hay*.

¹⁹⁹ Parc central, l'équivalent des Places d'Armes de l'Amérique du Sud.

Mais, nature humaine aidant, il y a toujours une solution à l'horizon. Il s'agit de transformer un *cuando hay* en un *cuando no hay*. Une sorte de voile magique qui aveugle l'oeil policier pendant un bref instant. Le temps qu'il faut pour ouvrir la porte d'une cellule ou apposer un sceau d'approbation sur un formulaire. Un voile tissé de pesos entrelacés.



Chapitre 36 : squelette rouillé de l'ingenio de La Amistad, recyclé en décor de fête foraine.

37- El carbonero del infierno

- ¿Cuanto cobras por bolsa?

- Dos cientos,²⁰⁰ qu'il me répondit.

Son visage creusé de profonds sillons laissait deviner deux petits yeux calmes et doux qui contrastaient avec les ravages du temps sur son corps. Pourtant, il devait avoir à peine 55 ans. Assis en haillons sur un petit banc de bois lustré par les milliers d'heures passées dessus à attendre un client, il me regardait avec ce sourire timide qui laissait deviner un homme bon et calme.

Nous discutons d'un projet que je veux lui proposer : fabriquer du charbon à partir de bagasse²⁰¹. Un concept que des ingénieurs du Massachusett Institute of Technology ont mis au point pour contrer la déforestation des régions tropicales, entre autres par les charbonniers. Je m'installe à côté de lui, à l'ombre d'un *moringa*²⁰² et nous examinons les schémas des différentes étapes du procédé. Il s'agit, en gros, d'ajouter une colle à base de cassave²⁰³ à la poussière de charbon provenant de la combustion contrôlée de la bagasse. Autour de chaque dessin, des explications claires et succinctes dans un américain simplifié. Un beau travail de vulgarisation. Je lui explique tous les détails en espagnol, sa langue seconde. Il ne la parle pas beaucoup, mais semble bien la comprendre lorsqu'on prend son temps pour la parler.

Il m'explique que pour faire son charbon de bois il doit se rendre sur les flancs de montagne, à dix kilomètres de sa résidence, transporter ses outils et sa nourriture, installer son campement, puis partir à la recherche des arbres qui lui serviront à fabriquer son

²⁰⁰ C'est combien pour un sac? Deux cents pesos dominicains (environ 6 \$ CDN).

²⁰¹ Partie restante de la canne après extraction du sucre, déchet.

²⁰² *Moringa olifera*, arbre des régions tropicales dont on peut extraire une huile de ses feuilles riches en protéines.

²⁰³ Yuca bouilli et pilé en pâte.

produit. Comme il n'a qu'une hache et une machette pour les abattre, il doit se limiter aux arbustes et petits arbres. Parmi ceux-ci, il lui faut sélectionner les espèces les plus adéquates, c'est-à-dire celles qui ont un bois très dur. Il doit prélever seulement les plus secs, les meilleurs pour donner un charbon durable, dégageant une chaleur constante pendant des heures. Finalement, il transporte tous ses fagots à son campement, parfois situé à un kilomètre du chantier. Tout cela, a *l'hombro*, et en trottant. Au bout de deux ou trois jours, il a rassemblé suffisamment de matériau pour débiter la prochaine étape, soit de faire brûler son bois dans une atmosphère pauvre en oxygène. Il commence par creuser un grand trou dans un sol argileux. Il y met ensuite ses tiges, coupées en bâtonnets, empilés verticalement les uns à côté des autres. Il allume le tout et laisse le feu évaporer l'eau contenue dans le bois qui va ainsi dégager beaucoup de fumée blanche avant de brûler à flammes vives. Vient ensuite l'étape critique, soit d'enterrer le brasier avec du sable pour couper l'oxygène. Faut l'aérer suffisamment pour ne pas l'éteindre, mais pas trop, pour éviter qu'il parvienne à une bonne combustion. Dans ces conditions, le bois se charbonne lentement, se débarrassant de tous ses constituants, sauf le carbone. C'est là tout le secret de l'art du charbonnier. Au minimum, cette opération peut durer trois jours, par temps sec.

Une fois le charbon bien cuisiné, il déterre le tout et procède à l'ensachage. Pendant ce temps un ami, avec qui il aura pris rendez-vous avant de quitter son village, vient le rejoindre avec son cheval et son bât. Une autre journée pour revenir à sa maison où déjà plusieurs clientes l'attendent, en panne de combustible. Certaines sont de mauvaises créances, trouvant tous les prétextes pour ne pas payer : charbon pas assez sec, pas assez grossier, mari sans travail, médicaments pour enfants à payer, etc. Il leur vend quand même. C'est sa façon à lui d'aider à la survie de son monde, dont sa propre survie dépend.

Mon projet l'intéresse, surtout depuis que je lui ai mentionné qu'en Haïti, sa terre natale, là où il a appris son métier il y a vingt-cinq ans, il y a déjà plus de mille producteurs de briquettes de

charbon de canne. Il comprend très bien qu'il ne pourra pas couper indéfiniment les petites forêts des alentours que les sucrières ont laissées debout. Déjà qu'il doit les chercher de plus en plus loin. Et que c'est interdit par la loi (*cuando hay...*). Mais ce qui l'intéresse vraiment dans mon projet, c'est de disposer d'une énorme quantité de matière brute à portée de la main, car il y a des années qu'on ne coupe plus la canne dans les champs tout autour de sa maison. Plus de harassants voyages *dans les montagnes boisées*, plus de cheval à louer, plus de lourdes charges à transporter, plus de séjours prolongés dans une cabane de fortune en ne mangeant que du riz.

On fait ainsi d'une pierre, plusieurs coups. Mais... il y a toujours un mais. Comment payer le matériel requis? Pas grand-chose : des barils de tôle de 250 litres et des moules à briquettes. Mais ça représente un mois de salaire pour lui. Et qui va lui enseigner les détails de cette technique ? Et surtout, qui va négocier avec les propriétaires des champs de canne en friche pour avoir accès à la ressource? J'avais déjà quelques réponses pour lui.

Ainsi, j'avais mis Lucie au courant de ce projet. Elle accepterait de l'incorporer à son programme de micro-crédit pour le démarrage de PME dans les *bateyes*, tels des ateliers de couture, de cuisine, l'achat de *negocios*²⁰⁴, etc. On financera nous-même l'achat du matériel et il pourra commencer à expérimenter la technique. Si la méthode s'avère efficace et si elle donne des briquettes de bonne qualité et si la population les accepte, on aura de bons arguments pour convaincre les créanciers des sucrières de laisser aux Haïtiens l'accès aux champs de canne laissés à pourrir sur place. Il pourra ensuite rembourser son prêt, peu à peu.

Je devine une lueur dans ses yeux, si petits, si calmes. Pas facile d'y nourrir une flamme douce, charbonnante d'espoir, quand on l'a si souvent éteinte par toutes sortes de promesses jamais tenues par la vie. *¿Cuantos años tiene, abuelo? Sesenta y cinco*²⁰⁵.

²⁰⁴ Des commerces, mais ici pris dans le sens d'équipement de vendeur ambulant de nourriture cuisinée dans la rue

²⁰⁵ Quel âge vous avez, grand-père? Soixante-cinq ans.

Plus vieux que je ne l'aurais cru... Faudra sans doute songer à former bientôt une relève, même s'il n'est pas question pour lui de prendre une retraite, sauf pour se coucher sur son lit de mort. C'est déjà tout un exploit d'être parvenu à cet âge en ayant passé sa vie dans un *batey*. Il mériterait bien qu'on lui rende ses dernières années plus faciles et le poids de ses journées moins accablant.



Chapitre 37 : El carbonero avec son étal devant lui.

38- El operativo de la Inmigración

En arrivant à moto au carrefour où se trouve l'entrée de Baraguana, j'aperçois un gros autobus stationné en travers de la

route. Des soldats et des policiers ont érigé un barrage sur la piste qui mène au village. Tout cela me semble étrange mais, comme le chauffeur de moto-taxi ne m'avertit d'aucun danger à propos de cet incident, je ne m'inquiète pas outre mesure. Après tout, on n'en est pas à une bizarrerie près dans ce pays.

Nous entrons dans le village désert maintenant, alors qu'habituellement il grouille de vie à cette heure matinale. Dieudonne, la directrice, appuyée contre la clôture grillagée de son école, est la seule en vue. Je me souviens que chaque samedi matin elle attend certains parents pour faire le nettoyage des planchers et du perron de l'école, avant le service du dimanche, quand les fidèles de son mari, le *pastor*²⁰⁶ Nel, prendront la relève des étudiants sur les bancs de l'école-église. Mais il faut toujours attendre longtemps l'arrivée des parents. *Esperar...* Ça ne presse jamais pour le bénévolat. Mais cette fois-ci, elle attendra encore plus longtemps.

À voix basse elle m'explique que nous sommes maintenant en plein milieu de *una operativo de la Inmigración*²⁰⁷ dans Baraguana. Il s'agit en fait d'une rafle de l'armée et de la milice dans le *batey*. On embarque *manu militari* les sans-papiers pour les déporter en Haïti, qu'elle m'explique. D'où l'autobus qui attend à l'entrée de la route nationale. Semblerait que c'est le gouvernement haïtien qui veut les rapatrier pour augmenter le nombre de voteurs en sa faveur au deuxième tour des élections présidentielles, alors que le pays est à feu et à sang lors des affrontements entre partisans des deux candidats (peut-être trois) en lice! Une rumeur bien alimentée par les Dominicains, trop heureux de tenir là un prétexte pour expulser quelques centaines d'Haïtiens hors du pays.

Bob, le menuisier, fait partie du lot des malchanceux piégés au sortir du lit par la police. Presque tout le monde réside illégalement ici, mais la plupart ont été avertis à temps pour s'enfuir dans l'un ou l'autre des innombrables sentiers labyrinthique qui séparent les

²⁰⁶ pasteur (en créole)

²⁰⁷ une descente de la police dominicaine de l'Immigration

champs de canne à sucre et où ils pourront se cacher si on les poursuivait.

Pauvre Bob! Je l'imagine dans l'autobus, sans passeport, sans argent, sans vêtements, sans domicile en Haïti. Comment vas-tu te débrouiller pour survivre dans ce pays (qui n'est pas plus le tien que la République dominicaine) ravagé par le choléra, les ouragans, les guerres de clans et les dix plaies d'Égypte?

Mais, il y a une lueur d'espoir dans la noirceur du *cuando hay*. Si on paye la *propina*, les chefs vont peut-être relâcher ceux qu'ils ont appréhendés. Combien? Cinq mille pesos (150\$ CDN) que Dieudonne me répond évasivement. C'est là le prix, exorbitant pour eux, que les passeurs exigent quand on les fait entrer illégalement d'Haïti vers la République dominicaine. On les ponctionne donc, et à l'aller et au retour, quelques fois au cours de leur vie. Qui aurait pu croire que ces vaches maigres haïtiennes allaient faire les choux gras de la police et des gardes-frontières dominicains et haïtiens?

Matulien, le chef du comité de citoyens, se promène de long en large sur sa moto, parlementant avec les capitaines de l'*operativo*, consolant les familles en larmes qui tentent d'amasser quelques provisions pour leurs fils, filles ou cousins menottés dans l'autobus pressé de repartir. Que puis-je faire pour eux, moi qui n'ai aucun pouvoir dans ce pays de *locos*²⁰⁸?

Il me propose une version différente de celle de Dieudonne. Ce n'est pas à cause de l'élection qu'on les déporte. C'est pour le choléra. On dénombre de plus en plus de cas en République, particulièrement à Santiago, à une heure d'ici. Le gouvernement dominicain craint un reflux de sa clientèle touristique vers d'autres « Destinations soleil », à la veille du retour des *snow birds*, les touristes du Nord qui fuient leur froidure pendant les vacances de Noël. Près d'un milliard de dollars en jeu. Pas question de laisser passer la manne pour quelques milliers d'Haïtiens un peu trop contagieux dans leurs loques lorsqu'ils mendient sur les plages et

²⁰⁸ bizarroïdes

près des aimants à touristes de Puerto Plata. Évidemment, le prétexte officiel est le confinement du choléra à l'intérieur des frontières d'Haïti, suite à un accord bilatéral entre les deux pays. Matulien rage de voir traiter ainsi ceux qu'on a tolérés pendant des années auparavant. Pourquoi ici et pourquoi maintenant? Rien d'autre à faire que d'attendre la fin de l'ouragan puisque c'est sur eux que cette fois il s'abat.

Je téléphone à Lucie, en route pour un rendez-vous planifié ici depuis quelques jours avec les chefs de village, pour l'informer de la situation. Elle me rappelle quelques minutes plus tard pour m'apprendre que son ami Carlos pense que ce sera trop dangereux de franchir le barrage policier pour se rendre à Baraguana. Ah! Bon? Et moi qui suis coincé ici tout seul, et sans passeport par-dessus le marché (je ne traîne qu'une copie sur moi) ! Et s'il lui prenait envie, à ce sous-officier sous-payé, de me contrôler, puis de me faire monter dans le bus avec un aller simple pour Haïti ??? Bien sûr, si on paye la *propina*, "*cuando hay*" peut se transformer en "*cuando no hay*". Le problème, c'est que je n'ai pas beaucoup d'argent sur moi. Pour la première fois depuis mon arrivée dans ce pays, je me sens en danger.

Je sens maintenant dans ma chair ce que c'est que d'être un illégal dans un *batey*. Comment peuvent-ils dormir la nuit? Quant à moi, trêve d'hésitations. J'avertis Matulien de l'annulation de la rencontre. Il comprend très bien. Je reprends ensuite la route en sens inverse vers le barrage policier, en priant le ciel qu'on ne me soumette pas aux fouilles avant de rejoindre Lucie, stationnée prudemment quelques centaines de mètres en amont du cordon militaire. Un bon samaritain me fait monter à bord de sa voiture. Arrivé à l'intersection tant redoutée, je constate que l'autobus est déjà parti et les soldats avec lui !

J'apprendrai quelques jours plus tard que le rusé Bob s'en est tiré, une fois de plus. Il a trouvé un ami qui a versé la *propina* pour lui. Combien? Mille pesos, finalement. Comme quoi le prix de la liberté est en baisse par ici. Ou tout simplement, parce que tout Haïtien vous donnera une version des faits, peu importe s'il sait ou

non de quoi il en retourne. C'est une question d'honneur que de ne jamais se faire prendre sans réponse à une question...



Chapitre 38 : la vie quotidienne dans le batey

39- El Presidente de los bateyes

Y a pas à dire, ses yeux globuleux, fuyants et sa tête dodelinante plantée sur son corps grassouillet ne me disaient rien qui vaille. Je l'écoutais d'une oreille distraite m'expliquer, dans un mauvais espagnol alternant avec un pauvre français, combien il avait souffert dans sa vie. La persécution en Haïti, suivie de la persécution dominicaine. Il avait fondé cette école à Baraguana pour donner accès à une forme minimale d'éducation aux enfants haïtiens interdits de séjour dans les écoles publiques dominicaines.

Une noble cause, indéniablement, mais assez mal servie comme cela leur arrive souvent. *El pastol*²⁰⁹, produit de consommation cuisiné dans les grands fourneaux à *pastoles* de Haïti, se débrouille bien à Baraguana et à La Capitale, c'est-à-dire le *batey*²¹⁰ central de La Amistad. La terre des désespérés depuis la fermeture de *l'ingenio*²¹¹. Terreau fertile pour les prêcheurs de salut dans l'au-delà. Toutes ces religions se réclament de la Bible, mais la sauce est différente, d'une église à l'autre. Elles pullulent dans les *bateyes*, appuyées chacune par leurs marraines en déclin d'Allemagne, du Québec et des États-Unis. Leur succès dépend de la vivacité du *pastol*. Vivacité pour « vivant ».

*Vivan anpil, anpil, pastol Nel*²¹². C'est-à-dire qu'il a réussi à soutirer plus de sous des pentecôtistes Allemands qui veulent aider ces communautés oubliées du reste de la planète. Ils ont payé pour la construction de l'église-école et y distribuent les crayons, cahiers et berlinguots de lait pour le déjeûner qui y attirent petits et grands. L'autre *pastol*, Yose, n'a que ses deux bras ouverts et ses paroles à offrir aux affamés du corps et du cœur qui gravitent autour des deux prêcheurs, espérant que montent les enchères. Mais *pastol* Yose, celui de la première heure, a depuis longtemps renoncé, au grand désespoir des *Baraguaneros*. Il s'en tient à son strict ministère. *Pastol Nel* règne donc en maître sur Baraguana.

Mais son petit empire ne lui suffit pas. Il rêve de conquérir Haïti maintenant. Il m'explique son projet, longuement, interminablement. Il veut que je l'aide à écrire une supplique au « *presidente de Canadá* ». Protocole exige : c'est de président à président qu'on

²⁰⁹ Le pasteur (d'une secte protestante). Déformation de l'espagnol « pastor » en « pastol » créole.

²¹⁰ Batey (au pluriel bateyes) : ancien campement de travailleurs temporaires de la canne à sucre qui s'est peu à peu transformé en village informel après que les coupeurs de canne s'y soient installés en permanence avec leurs familles.

²¹¹ Le raffinerie de sucre construite par les planteurs.

²¹² Créole : littéralement : beaucoup, beaucoup vivant, le pasteur José ; manière imagée de dire qu'il est roublard

communiqué. Les Haïtiens sont très respectueux des lignes d'autorité. Une conduite inculquée depuis leur passage dans les écoles françaises de Port-au-Prince.

Il a fondé l'*Association des travailleurs libérés de République dominicaine*, qu'il va dorénavant utiliser pour recueillir plus de fonds du Bon Dieu et de ses représentants sur terre, c'est-à-dire tous les gouvernements des pays riches. La stratégie est simple et efficace. Utiliser la misère de ses ouailles pour culpabiliser les biens nantis. Mais il lui ajoute sa touche personnelle, son « trait de génie ». Il va nous associer à sa démarche. Nous Canadiens, allons cautionner la légitimité du *presidente* de Baraguana (c'est du moins ce qu'il souhaite).

Avec l'argent qu'il recevra (c'est déjà acquis dans sa tête), il va monter un *operativo* de sauvetage d'Haïti, une industrie assez populaire ces temps-ci. Il ne fera pas de politique là-bas. Oh! Non ! C'est trop sale, trop corrompu. Il aura sa propre ONG, transparente et honnête. *El presidente de Canadá* peut lui faire confiance, car lui, c'est un Haïtien de la diaspora, appuyé par tous les Haïtiens dominicains, motivés par la seule ambition d'aider leurs familles restées sur la terre natale avec les coqs de combat, les chèvres, les politiciens véreux et le choléra.

Bien sûr, il prendra sa petite quote-part (la part de Dieu) sur tous les dons du *presidente de Canadá*, l'acolyte du bon Dieu sur terre... Comme bien de ses compatriotes, il a rêvé dans sa jeunesse de devenir président d'Haïti. Cela ne l'intéresse plus depuis qu'il a découvert l'autre Haïti, le million de ses compatriotes émigrés en République dominicaine, Ils ont sûrement besoin d'un président eux aussi. Pourquoi pas lui?

Au dehors de l'église-école, subitement des cris fusent de toutes parts. Les femmes rassemblent leurs enfants sous leurs jupes, les hommes s'éclipsent discrètement en rasant les murs. L'espace d'un instant et le village devient désert. Pastol Nel suspend son vol, quelque part entre Haïti, le Canada et le chœur des chérubins. Son œil roule dans son orbite. Il jette un regard inquiet par la fenêtre d'où

l'on peut voir les jeeps de l'armée dominicaine passer avec des soldats, arme au poing, scrutant silencieusement les champs et les maisons. C'est le moment de vérité pour *el presidente*. Sortira-t-il de ses gonds? Ira-t-il plaider pour ses ouailles, torse nu devant les mitraillettes ? Et bien non. Pas cette fois. Il se fait subitement minuscule et se précipite côté cour, ne laissant qu'un peu de poussière soulevée derrière lui.

Moi, le gringo, je n'ai rien compris encore. On est en pleine *operativo de l'Inmigración*. Une autre. Pendant que je discute avec Dieudonne, la directrice de l'école, j'aperçois une silhouette furtive se camouflant le long des sentiers discrets traversant les champs de canne à sucre. Le *pastor* regagne en catimini vers sa capitale, La Amistad, où il sait pouvoir compter sur des appuis indéfectibles pour le cacher pendant que la tempête passe, pendant qu'on embarque ses brebis pour une Haïti amère, pendant que *pastor* Yose attend calmement à la porte de son église vide, prêt à ouvrir sa porte au premier réfugié venu. Décidément, pas très *vivant*, son rival le *pastor* Yose !



Chapitre 39 : Un des nombreux pastols haïtiens de batey devant son église-école

40- La niña de sus ojos²¹³

Jacsonne repose calmement dans un lit de pédiatrie de l'hôpital Ricardo Lamardo. Au dehors, la circulation anarchique de Puerto Plata n'en a rien à foutre. Qu'il perde son œil, ou peut-être même les deux, ne changera rien à l'obstination des conducteurs à jouer à la roulette russe dans l'arène asphaltée de la *carratera*. *Quando no hay...* Tuer ou être tué, un choix renouvelé à chaque minute. Jacsonne fait partie du camp des perdants.

À l'école publique dominicaine qu'il fréquente les après-midi, après avoir passé la matinée à l'école haïtienne (privée) de

²¹³ La prunelle de ses yeux

Baraguana, il a été frappé au visage par un camarade. Un bâton de baseball lancé au hasard vers un groupe de petits Haïtiens dans la cour de *récréo*. Mais pour lui, debout au mauvais endroit au mauvais moment, il n'y a pas eu de hasard. Son mauvais numéro était tiré. Et le bâton l'a percuté à l'œil gauche sans qu'il n'ait rien vu venir de cette seconde où un destin bascule dans le vide et la noirceur totale.

Il se réveilla plus tard avec une atroce douleur à la tempe et du sang sur sa joue sans réaliser que, au même moment, son frère aîné, Salomon, secouait violemment le petit étourdi qui avait ainsi projeté le bâton maudit. Un Dominicain. Un de ceux qui méprisent les Haïtiens à Imbert²¹⁴. Saura-t-on jamais si c'était un accident prémédité ou non?

Les professeurs le font déposer chez lui dans le ghetto haïtien d'Imbert, tout au fond du ravin qui donne dans le *rio Bajo Bonico*. Sa mère ne sait que faire en recevant cet autre cadeau du Mauvais Oeil et couvre la plaie de sa main pour ne plus voir le sang qui coule. On décide de le transporter à l'hôpital public le plus proche, celui de Puerto Plata, en prenant le risque d'y croupir, faute d'argent pour payer les examens et les médicaments. Un bon samaritain accepte de l'y transporter gratuitement dans son vieux tacot. Une fois rendu, il les dépose, lui et sa sœur aînée, sur le porche de l'hôpital et s'en retourne chez lui. Un aller simple. À la grâce de Dieu !

À l'urgence, on se laisse toucher par l'état critique de Jacsonne et on s'empresse de nettoyer la coupure et de lui appliquer un gros bandage sur l'œil. Le médecin de garde se contente de l'expédier dans un lit de pédiatrie – s'il en reste un de libre – en priant le ciel pour qu'il soit pris en charge là-bas. Malheureusement, ce ne fut pas le cas. Pas de pédiatre à cette heure tardive de l'après-midi. Mais heureusement, on a trouvé un lit de libre, tout au fond, même s'il a fallu en extirper une grosse visiteuse qui y avait étendue sa graisse de tout son long. Prise de possession simple dans un chaos où les familles s'emparent de la place des malades et où ces derniers se résignent à celle des parents au chevet ... Menaces, cris et poings

²¹⁴Village dominicain le plus proche (5 km) de Baraguana.

levés : la joute oratoire entre l'infirmière et la squatteuse faillit tourner au pugilat. L'expulsée s'enfuit en jetant un œil lourd sur le cyclope pour lequel on l'avait délogée.

Finalement un lit ! Jacsonne s'y écroula en imaginant sa tombe. Et pourquoi pas mourir? Non. Pas si jeune, à l'aube de ses 12 ans. Non. Pas tout de suite, au moment où quelqu'un l'avait remarqué, estimé, sorti du rang. Un petit Blanc venu du pays des neiges, le pays du *Papa Noue*²¹⁵ qu'il disait. Un *Papa Nouel* qui avait découvert les petits Haïtiens dominicains en s'échouant dans un champ de canne à sucre de Baraguana lorsque son équipage – traîneau, rennes et cadeaux – avait été emporté par un *huracán* qui l'avait kidnappé jusqu'ici²¹⁶. N'eût été de cet accident, les petits Haïtiens n'auraient jamais reçu la visite de Papa Nouel. Quand on naît Haïtien, et de surcroît dans un *batey* dominicain, on passe souvent son tour pour les cadeaux. On apprend cela presque de naissance, quand il n'y a plus de lait dans les biberons ni de riz dans l'écuelle. Ne reste que l'imagination pour arriver à manger.

Et ce petit Blanc, c'était moi qui essayait de les persuader que leur imagination c'était un trésor, un outil pour créer des histoires qu'ils allaient pouvoir partager avec le monde entier, à commencer par des enfants de leur âge, tout là-bas, de l'autre côté de la grande boule sur laquelle vivent également tous les humains, mais de manière bien inégale. Ces autres enfants vivaient dans la neige de Mont-Brun au Québec. Comme lui et ses frères vivaient dans la canne à sucre de Baraguana. La plante du salut et de la malédiction tout à la fois.

Et le petit Blanc l'avait remarqué, lui, parmi tous les autres. Pour la beauté et la couleur de ses dessins. Pour la justesse et la concision de ses contes. Il l'avait même souligné à ses professeurs, dont il faisait maintenant la fierté. Ce travail, tellement différent des

²¹⁵ Père Noël, en créole dominicain

²¹⁶ Sujet d'un des contes imaginé par la classe de Jacsonne dans le cadre de l'échange interculturel avec une classe de Mont-Brun au Québec, lors du projet sur lequel je travaillais lors de mon séjour en R. D.

âneries qu'on lui faisait répéter habituellement à l'école, gonflait ses voiles et soulevait Jacsonne hors de lui-même, bien loin de Baraguana et du sceptre de la *caña*²¹⁷. Et voilà qu'on venait de le rabattre au sol violemment, comme un oiseau aux ailes brisées. Non pas au sol, mais sous le sol. Sa tombe était juste à côté et on se préparait à l'y pousser pendant que les Dominicains achevaient de la creuser.

Il ferma les yeux et s'engouffra dans la noirceur, celle qui serait sienne dorénavant. Pendant sa mésaventure, il avait entendu sa mère se lamenter : Oh mon Dieu, ayez pitié de nous ! Pas un aveugle. Non ! Silencieusement, la bête sauvage de la peur s'était infiltrée en lui et avait commencé à le dévorer. Prépare-toi au pire mon ami : tu seras aveugle d'un œil. Par pur réflexe de survie, il n'avait pas voulu fermer son autre œil, maintenant orphelin, pour résister à la tentation de lâcher prise et de s'abandonner dans le Mauvais Œil de la Mort, tous bras ouverts à son chevet. Mais voilà qu'elle l'entraînait dans son *huracán*, comme *papa Nouel* venu du pôle Nord jusqu'ici. Quelle erreur d'avoir fermé un instant son bon œil, vaincu par la fatigue. Quasi instantanément, le rêve l'avait aspiré vers l'obscur, vers le centre de la terre.

Là, tout n'était que vertige et nausée désormais. Son cœur voulait défaillir. Son esprit voulait s'évader de son corps. Mais une main de fer les retenait et le forçait à subir indéfiniment le tourment. La Mort n'était donc pas cette délivrance finale de la souffrance dont le *Pastol* et sa mère parlaient souvent. Voilà qu'il découvrait que, tout au contraire, elle était LA souffrance. L'infini du malheur. C'en était trop, trop. Sans savoir quand ni comment, il s'esquiva par une sortie de secours, donnant tout droit dans la cour arrière du petit Dominicain qui lui avait rendu la vie impossible.

Dieu venait de lui envoyer une révélation, la solution pour se sortir de cet abîme de noirceur qu'il refusait. N'importe quoi, pourvu que ça cesse. Dans la cour arrière, il savait où se trouvait la machette. Il frappa à la porte de son camarade. Celui-ci vint lui

²¹⁷ Canne (abréviation pour *caña de azucar*, canne à sucre)

ouvrir. Il tendit l'arme à Damian et s'agenouilla devant lui, courbant la tête. En pesant bien ses mots, il l'objurgua :

- « Tiens, bourreau. Prends et frappe très fort et très vite. Achève ton travail, car tu ne peux pas me laisser ainsi dans l'*huracán* d'une mort qui ne finit plus d'en finir avec moi. Libère-moi! »

Le jeune Dominicain éberlué le regardait sans savoir quoi faire. Le remords le rongait vivant depuis son geste malheureux de la veille. C'est vrai qu'il en voulait à tous les Haïtiens, mais pas à lui en particulier. Jacsonne n'avait pas mérité d'être condamné à la cécité. C'était une injustice et elle était arrivée par sa main. Comment réparer? Comment revenir en arrière vers ce bâton qu'il n'aurait maintenant jamais voulu avoir lancé?

Et voilà que Jacsonne lui-même revenait vers lui. Sans amertume et sans lui reprocher quoi que ce soit. Comment lui refuser ce service suprême qu'il lui demandait ? Il n'avait pas le choix. Lentement, il leva la machette. L'espace d'un instant, Jacsonne sentit la morsure de la lame lui tranchant les chairs puis s'évanouit enfin. Il vit son âme, une petite fumée blanche, sortir de son cou décapité et prendre son envol. Pour la première fois depuis l'accident il respira avec aisance, à pleins poumons...

- *Jacsonne! Jacsonne! Lèvé! Lèvé! Gen moun ki bezwin wé ou*²¹⁸.

Jacsonne se réveille en sursaut en entendant les supplications de sa sœur à son chevet dans son lit de pédiatrie. Il dévisage d'un air ahuri le médecin penché sur lui. Il était donc revenu vivant de son voyage vers la Mort? Avant même qu'on ne le lui annonce, il savait maintenant déjà qu'il guérirait de sa mésaventure.

²¹⁸ Jacsonne! Jacsonne! Réveille-toi, réveille-toi! Il y a une personne qui veut te voir.

(créole dominicain)



Chapitre 40 : Jacsonne, quelques jours après son accident.

Partie II : Ciudad Trujillo

(Sixième voyage : novembre-décembre 2012)

41 - Las llluvias²¹⁹

LLove. Ampil, ampil la plî²²⁰. Montones de agua. Aguaceros²²¹.

Sur les toits de tôle, le tintamarre d'un million de joueurs de cymbales déchaînés inonde toute la pièce. Faute de pouvoir traverser du toit vers l'intérieur, la pluie me noie dans sa furie sonore. Il fait nuit. À l'exception du tonnerre, tous les autres sons ont disparu. Je m'imagine Noé sur son arche, avec quelques moustiques, cafards et grillons pour toute compagnie, attendant que la colère de Dieu se fatigue. De temps à autre, celle-ci se calme un peu. Mais ce n'est que pour recommencer de plus belle, dix minutes plus tard. Pas de quartiers pour les humains cette fois. Dieu en a long à sermonner pour exiger le pardon de ses créatures. Je me ratatine dans mon lit, incapable de me rendormir et n'osant allumer ma lampe de poche (panne d'électricité et orages vont de pair ici) de peur de constater des infiltrations d'eau tentaculaires dans mon sous-sol.

Là-haut, les autres n'ont pas grand-chose à craindre, juchés un étage au-dessus du sol. Ils dorment sans doute, plus tranquilles que moi. Je pense cependant aux pauvres Haïtiens du *batey* de Baraguana, prisonniers dans leurs cases de tôles et de planches rapiécées. Combien d'entre eux nagent déjà dans la flotte avec leurs matelas à même le sol? Et au matin quand ils s'extraient de leurs cabanes, ce sera pour patauger dans les ruisseaux de boue que le déluge aura laissé sur son passage. Dans l'échelle du malheur il y a plusieurs barreaux et on se console en regardant vers le bas.

Aujourd'hui, pendant le cours d'anglais que je leur donnais, on discutait justement de leurs méthodes de culture pour les potagers, en les comparant à celles de chez nous. Notre problème à nous

²¹⁹ Les pluies (la saison des pluies).

²²⁰ Beaucoup de pluie (créole haïtien).

²²¹ Des montagnes d'eau. Des averses.

c'est le froid. Le leur, c'est *lapli*. *Kan pa lapli, pa gin jadin*²²². Ça prend de la pluie pour arriver à faire pousser les graines. Mais là, aujourd'hui, c'est trop. La démesure des Tropiques rend l'agriculture incertaine, ici aussi.

Je pense au petit cultivateur, Luis, l'homme à tout faire de notre immeuble, qui a commencé à semer cette semaine dans un petit carré de terre adossé à notre hôtel et où il a eu la permission de cultiver quelques légumes, son *conuco*²²³ urbain. Il venait de s'esquinter à le bêcher sous un soleil implacable. Il était content d'avoir terminé. « C'est mon garde-manger pour cet hiver », disait-il. « Si rien n'y pousse, je ne mangerai pas ! » Ce matin, son potager est noyé sous dix centimètres d'eau. Pourtant, nous sommes en pleine saison des semences maintenant. Mais pour ceux qui s'y sont pris trop tôt, tout est à recommencer.

Il y a aussi Pedro, le concierge, qui m'a avoué candidement, quelques jours après le déluge, que sa maison de campagne avait été emportée par un *deslizamiento*, un énorme glissement de terrain. Tout a été lavé. Il ne reste plus rien, ni du contenant, ni du contenu. ¿*Teniaste seguros?*²²⁴ Non, qu'il m'a répondu. À quoi servirait-il de s'assurer? Les compagnies d'assurances ne sont pas très fiables, encore moins s'il s'agit de désastres naturels. Et ici, ils font quasiment partie de la normalité.

Ces images sortent tout droit des excessives Tropiques, modelant aussi ses habitants et me rappelant, à moi le Nord-américain habitué aux filets de sécurité sociaux, l'issue bien incertaine du combat de l'homme occidental contre les forces de la nature. Pendant trois jours ce sera *lluvias* par-dessus *lluvias* et tout Puerto Plata gémit, les pieds dans l'eau jusqu'aux chevilles. Mais ici, pas de catastrophe nationale. Tout au plus quelques photos saisissantes dans le *Listin Diario*²²⁵. Mais moi, terré dans mon sous-

²²² Quand y a pas de pluie, on ne peut avoir de potager (créole dominicain).

²²³ Champs cultivé, potager

²²⁴ Avais-tu des assurances?

²²⁵ Nom d'un quotidien bien connu en République dominicaine

sol vulnérable, entouré d'étangs qui menacent à tout moment de déborder, de voisins déjà inondés, obligés à se réfugier Dieu sait où, et de ce ciel gris chargé de menaces n'ayant cessé de se liquéfier en trombes d'eau, moi dis-je, j'aurai connu ce que c'est que de vivre en état de siège dans un terrier !

42 - Intercambio de disparos

*El policía disparó y mató al interno. Se alegó luego a un intercambio de disparos*²²⁶. Ainsi titre l'un des articles du quotidien "Hoy". Ce n'est que l'un parmi de nombreux autres incidents qui font la manchette dans les journaux nationaux. En éditorial, on prétend que *l'intercambio de disparos* est un prétexte très utilisé pour justifier l'assassinat pur et simple de voleurs drogués, fugitifs ou personnages gênants pour les autorités corrompues.

Voilà un autre paradoxe du système judiciaire ici : quand les tribunaux ne peuvent plus décemment condamner des innocents ou administrer de sévères sentences aux contrevenants, la police simule une évasion de prison où, comme par hasard, les prévenus se font abattre en tentant de s'enfuir. Dans l'article d'aujourd'hui, on mentionne que l'un des fugitifs avait supplié qu'on lui épargne la vie, en échange de quoi il leur indiquerait où se trouvait le reste de son gang de mafieux. Le policier n'aurait pas bronché et a appuyé quand même sur la gâchette. Mais son arme s'était enrayée. Son collègue aurait insisté pour qu'il se calme, mais lui en rage, se serait emparé du pistolet de l'autre et aurait fait feu à bout portant sur l'homme désarmé. Ce policier aura tout au plus une réprimande pour avoir

²²⁶ Le policier fit feu et tua le prisonnier. On précisa par la suite qu'il s'agissait d'un échange de coups de feu.

abusé de son pouvoir. Cela calmera la méfiance croissante de la population envers ceux qui sont censés la protéger.

Peu de temps après, d'autres policiers ont arrêté Pedro, notre concierge (oui, le même qui avait perdu sa maison de campagne lors des inondations décrites au chapitre précédent), pendant qu'il roulait en moto, sous un quelconque prétexte (il ne portait pas le casque de sécurité obligatoire, une dérogation normalement bien tolérée des policiers). Papiers, fouilles en règle et hop, dans le panier à salade ! On l'a foutu dans une cellule sans aucune explication. Il s'y est fait du sang de cochon, s'imaginant le pire pendant des heures. Puis on l'a relâché, toujours sans explications. Et surtout sans excuses, comme si le droit de vivre sa vie n'était qu'une permission révocable. À notre hotel, notre compagne Jacinthe l'attendait en s'impatientant, car il devait ramener une pièce pour réparer la laveuse. Son retard avait été mis, comme tout le reste, sur le compte de l'insouciance et de l'inefficacité chronique qui afflige tous les gens du Sud. Elle a eu une petite gêne intérieure quand il lui a raconté son incroyable aventure.

Incroyable? Pas tant que ça dans un pays où règnent encore en maîtres les héritiers spirituels du trujillisme²²⁷.

43 - Gou min dan batey²²⁸

Hier midi un homme est arrivé tout ensanglanté à la clinique, manifestement blessé au visage. Il titubait sur ses jambes, comme s'il n'avait pas encore complètement dégrisé. Ce fut rapidement le code orange dans le dispensaire malgré que la plupart des Québécoises nous accompagnant n'ont pas su faire mieux pour

²²⁷ Philosophie politique de l'ancien dictateur Leonidas Trujillo.

²²⁸ Bataille dans le batey (créole haïtien)

l'aider que de s'immobiliser sur leur chaise en avalant de travers leur bouchée de sandwich.

Je me suis précipité pour seconder Lucie, la seule à ne pas laisser voir son émotion et à pouvoir être efficace dans les circonstances. Tous voulaient savoir comment c'était arrivé mais elle, elle voulait juste savoir comment le soigner. Qu'il s'agisse d'un règlement de compte entre *mafiosi* ou d'un accident de travail comme le prétendait la victime, peu lui importait. Elle est là pour soigner les malades, sans évaluer leur mérite personnel. Une vraie « infirmière sans frontières », mais sans la blouse officielle et sans le budget d'aide humanitaire pour l'assister.

L'homme m'a raconté une histoire un peu farfelue où il serait tombé en bas d'un mur en travaillant à la construction d'une maison dans le batey. Pendant sa chute, une pierre en saillie (dans le mur, j'imagine) lui aurait tailladé le visage. Mais les maisons ici, les *cayes*, ont à peine deux mètres de hauteur et, surtout, aucune d'elles n'est en pierres. Elles tiennent debout péniblement grâce à des rapiçages de bois et de tôles rouillées.

Suzie me prend à part pour m'informer qu'il s'agit sûrement d'une bataille, *gou min ampil*, une grosse bataille, durant la nuit précédente. *Pou yon fam*²²⁹... qu'elle précise en souriant. J'espère qu'elle en valait la peine, que je lui réponds en pointant du nez vers notre éclopé qui va sûrement perdre un peu de son charme, avec les profondes cicatrices dont il sera affublé, s'il n'hérite pas d'autres séquelles (son œil et sa mâchoire portaient les traces de puissantes contusions). Elle me sourit encore, du même sourire énigmatique, y ajoutant seulement un haussement d'épaules.

Je retourne vers le blessé. Lucie lui a fabriqué un gros bandage enveloppant l'œil et la joue gauche, après avoir lavé et désinfecté la plaie. Faut le conduire à l'hôpital, qu'elle clame. Suzie lui répond que non, il faut d'abord passer par la clinique d'Imbert - une sorte d'équivalent de nos CLSC - la ville voisine. C'est le médecin là-bas

²²⁹ Pour une femme... (créole haïtien)

qui doit décider où et quand l'envoyer? Bien sûr, répond Lucie. Mais pour l'envoyer à Imbert, il n'y a que les *motos-conchos* ici. Pas question de faire le trajet en selle arrière, argumente Lucie. Il faut faire venir une voiture à partir d'Imbert, à cinq km de Baraguana. C'est un peu demander la lune pour les Baraguaneros. Je prends la relève et réussit à rejoindre un taxi, en lui expliquant l'urgence de la situation.

Trente minutes plus tard il arrive, avec plein de gens autour de lui. Des parents et amis du blessé. Aucun d'eux n'a été foutu de l'accompagner quand il s'est rendu par lui-même au dispensaire de Lucie, à peine capable de tenir debout. Maintenant, tous veulent profiter du taxi gratis pour Imbert. Mais pas gratis pour mon amie, qui devra tout payer : la consultation médicale, les médicaments, les examens spécialisés (radiographies, analyses de labo, etc.), les voyages à Imbert, et à Puerto Plata, le cas échéant.

Dans l'après-midi notre homme revient, aussi éméché qu'à son départ. Il veut se faire payer ses pilules qu'il n'a pas pu prendre à la pharmacie d'Imbert, parce que *pa lagen*²³⁰. Il faudra payer deux fois plutôt qu'une le voyage à la ville pour aller les chercher. Mais en déchiffrant les pattes de mouche du médecin, elle se rend compte qu'il ne s'agit pas du tout de prescription de médicaments, mais plutôt de référence pour radiographies du visage, qu'il devra faire tirer à l'hôpital régional de Puerto Plata. Ça va coûter encore davantage de pesos. Elle va puiser dans le « trésor national », c'est-à-dire la petite caisse de la friperie qu'elle a ouverte à même son dispensaire. C'est une forme d'autofinancement pour elle depuis qu'elle l'a mise sur pied. Avant cela, elle puisait généreusement dans ses économies personnelles, maintenant à sec depuis toutes ces années où elle s'implique ici. Nous, les bénévoles, on ne fait que participer. Nous on n'y laisse qu'un peu de notre sueur. Elle, elle y laisse toutes ses économies.

²³⁰ Il ne lui restait pas suffisamment sur les sous donnés par Lise à son départ. (créole haïtien)

Tout ce *gou min* pour une femme... qui ne valait pas plus qu'un haussement d'épaules. Heureusement qu'il y en a d'autres, des femmes. Du genre de Lucie, par exemple. Mais les hommes ne se battent pas pour celles-là, les anges discrets des *bateys* qui essaient de les sauver presque malgré eux. Après des histoires tellement invraisemblables parfois.

Ainsi elle me raconte qu'une nuit, l'an dernier, deux Haïtiens sont sortis d'une auto arrivée en trombe dans le *batey*, arme au poing, juste devant le *colmado*²³¹ du village, qui ne paye vraiment pas de mine. Ils ne se sont pas emparés de la caisse, mais plutôt du propriétaire, l'ont traîné sur la place publique puis, abattu à bout portant de deux balles dans la tête. Ils sont repartis calmement, laissant le cadavre derrière eux. Pourtant cet homme avait l'air doux et gentil, ajoute-t-elle. Toujours prêt à rendre service aux autres. Quelle injustice!

Que non, lui ont répondu quelques-uns. C'était un des chefs des *tigres*, une bande de voyous qui terrorisait les *bateys* durant la nuit, harcelant tous ceux qui osaient mettre le nez dehors. Il aurait même fait découper froidement un homme à la machette devant témoins, afin que chacun sache qui était le maître à bord de cette galère, toute prête à sombrer soit-elle. Son assassinat aujourd'hui n'aura été qu'une forme de justice immanente.

Peut-être que ce fut aussi un règlement de compte pour notre blessé d'aujourd'hui. Je l'avais oublié celui-là. Il nous est revenu au bout de quelques jours à Puerto Plata, fichtrement suturé, mais l'œil et la mâchoire sauvés ! Il ne vaudra plus désormais qu'un haussement d'épaule, *pou yon fem...*

²³¹ dépanneur

44 - Ampil, ampil poul Manolo²³²

Mwé fé chabon ak bwa kan la. Personne n'en revient : faire du charbon avec les tiges de canne à sucre, au lieu de les regarder pourrir sur place. Tout un émoi dans le *batey* ! On regarde le petit Blanc avec des yeux incrédules, voire amusés. Mais aucun d'eux n'a été autant remué par mon projet que la poule de Manolo.

Jusqu'à mon arrivée intempestive dans sa vie, elle menait sa tranquille existence de gallinacée à picorer un peu partout dans le *batey*, ratissant les moindres recoins, passant en revue tout le maigre potentiel que lui offrait la nature et les restes de table, évitant les chiens errants, affamés et toujours à l'affût, se faufilant prestement entre les coqs – toujours empressés d'ajouter une conquête à leur porte-folio – et les autres poules, toujours en chasse pour dévorer les poux qui lui rongent sa tête déplumée, les chairs à vif sous les coups de bec. Tout ça pour arriver à peine à survivre d'une journée à l'autre.

Mais heureusement qu'elle avait son trésor, bien caché dans l'arrière-boutique de Manolo, un fourre-tout qu'on pourrait classer entre un dépotoir et un grenier les grands oubliés de la terre. Un vieux bât d'ânesse aux cuirs capitonnés, rongés par les souris, un amas de boîtes de conserve et de bouteilles de plastiques s'abritant comme ils pouvaient de la poussière et des mouches sous une couverture de chiffons, composaient sa cour royale. De ce capharnaüm misérable elle avait fait son palais. Y luisait en plein centre sous une échelle vermoulue, le pactole qu'elle défendait comme la prune de ses yeux : trois œufs d'un blanc immaculé déposés au fond d'une chaudière rouillée expressément découpée par Manolo pour qu'elle puisse y monter et en descendre aisément. Son trône !

Chaque jour Manolo lui en prélevait un, malheureusement. Elle tolérait très mal cette pratique. Mais chaque matin, au cri du coq, elle

²³² Beaucoup de poules pour Manolo (créole dominicain)

s'empressait de remplacer son œuf envolé pour recomposer le chiffre magique qui lui avait toujours porté chance jusqu'ici. Elle le sentait bien, c'était là le prix à payer à ce diable d'homme qui se considérait son propriétaire, si elle voulait qu'on lui fiche la paix dans son château. Jusqu'au jour où je suis débarqué dans ses quartiers avec armes et bagages.

Aidé de Rénal, et ignorant tout de sa cour royale, j'avais taillé et découpé à la machette une bonne centaine de tiges de canne à sucre (ingrédient de base pour fabriquer mon charbon) que j'avais ensuite entasser dans un coin, près de son « trône ». De guerre lasse, à force d'esquiver les tiges que nous jetions par terre ça et là tout autour sans vraiment se préoccuper de son opinion, elle nous avait laissé le champ libre. Évidemment, ce n'était que pour mieux y revenir après notre départ, une fois le travail terminé.

Ce local bien abrité du soleil avec ses murs de ciment et son toit de tôle galvanisée ne convenait pas pour faire sécher la canne comme nous le souhaitions. Au bout de quelques jours nous avons donc déménagé nos pénates dans une section contigüe de cette maison abandonnée dont le toit avait été arraché par le vent et où il y avait plus d'aération. Elle vint nous y reconduire en gloussant d'impatience, comme si elle avait voulu elle-même nous expulser hors de ses quartiers. Elle pouvait enfin régner seule sur son royaume.

Ce qu'elle ne réalisait pas du tout, c'est qu'elle-même constituait le trésor de Manolo. Celui-ci avait aménagé expressément cet endroit isolé, confortable et bien abrité des intempéries pour tirer le maximum de cette orgueilleuse gallinacée. En fait, il voulait faire couvrir par une autre tous les œufs volés dans l'espoir de voir augmenter son cheptel, composé alors uniquement de Cocotte 1^{ère} et d'un cheval fourbu, déjà vieux à sept ans, et qui passait ses journées attaché au piquet, à brouter les brins d'herbe qui avaient réussi à prendre racine sur un des nombreux dépotoirs sauvages découpés à même les champs de canne à sucre enserrant le village, celui-là même qu'il louait une fois par mois à notre charbonnier d'une précédente chronique (chapitre 37).

C'était l'histoire classique : avec plus de poulets, plus de poules ; avec plus de poules, plus d'œufs ; avec plus d'œufs, plus d'argent ; avec *ampil lagen, achté vo ; ak vo, gin vache ; ak vach*²³³... Manolo rêvait tout éveillé. Il se voyait déjà régner sur le *batey*, à la tête d'une modeste ferme d'élevage. Les œufs, le lait, la viande, la crème lui sortaient par les yeux, les oreilles et tous les pores de la peau. Mais son ambition la plus folle, ce n'était pas cela. Ce qui le titillait vraiment c'était de posséder un coq de combat, *un gallo de pelea*.

Comme presque tous les Haïtiens, il avait cette passion chevillée au corps. Si Cocotte 1^{ère} voulait bien se remplumer un peu et s'arranger le jabot, elle pourrait s'accoupler avec un des super-coqs de Rémi, le vainqueur de tant de luttes sanguinaires, afin de lui donner à lui, Manolo le Grand, un rejeton capable de prendre la relève dans la lignée des plus valeureux gladiateurs haïtiens. Au milieu de l'assommante chaleur du midi, Manolo s'allonge l'échine sur son lit de paille et sombre dans la plus douce rêverie. Il est au centre d'une arène improvisée, excitant son coq au plumage irisé, multicolore, promettant des merveilles à son protégé s'il venait promptement à bout de l'autre pugiliste. Toute la gloire pour son coq et tous les *pesos* pariés sur lui dans la poche de Manolo !!!

Il irait ensuite, Manolo le bienheureux, jouer aux dominos sur la grande place du village, misant la demi-douzaine des œufs de Cocotte 1^{ère}, qu'il perdra bien sûr aux mains de plus rusés que lui à ce jeu²³⁴. Mais qu'importe de sacrifier quelques œufs en se querellant amicalement avec les amis quand on a chez soi la poule aux œufs d'or. Assise cette fois sur un vrai trône, tout enluminé de dorures et surmonté d'un mignon baldaquin...

Manolo, en pleine extase sur son lit, se réveille brusquement. Sa petite chienne vient de se coucher à ses côtés, avec son chiot. Elle

²³³ Avec plus d'argent, il achète un veau; avec le veau, il obtient une vache; avec la vache ... (créole dominicain)

²³⁴ Les Dominicains ont cette coutume de parier des douzaines d'œufs lorsqu'ils jouent aux dominos, leur passe-temps favori.

lui lèche un peu le visage, reconnaissante envers ce maître qui lui donne accès au palais de Cocotte. Cette dernière a grimpé sur le toit et fulmine contre on ne sait quoi. Manolo ouvre un œil et voit un filet de bave couler de la gueule de sa chienne. En un éclair, il comprend tout : cette dernière aura mangé les trois œufs de Cocotte, l'acculant à la ruine !!! Adieu, veaux, vaches, cochons...

45 - Protestas, huelgas y caricaturas²³⁵

“Republica dominicana es 142/144 en la lista de los países donde hay menos corrupción. Aquí, la política es un acto de teatro destinado a distraer a la gente. El único remedio es de reírse asimismo frente a una caricatura grotesca²³⁶. “

En route pour le travail quotidien à Baraguana, la voie se trouve soudainement bloquée. Nous attendons derrière la file des voitures immobilisées sans trop savoir ce qui se passe. Lucie et les autres bénévoles sont dans une auto quelque part devant nous. Moi, je suis dans un camion tout déglingué avec trois Dominicains. S’il y a un barrage policier devant nous c’est presque assuré qu’ils nous arraisonneront. Pas de freins, pas d’essuie-glace, pas de tableau de bord, pas de sangles autour de la cargaison, un moteur qui crache des nuages de grosse suie noire, bref un cadavre de camion qui ne devrait pas circuler sur une route nationale, même dans un pays comme celui-ci.

²³⁵ Marches de protestations, grèves et caricatures

²³⁶ La République dominicaine arrive au 142^{ième} rang dans la liste des 144 pays où on retrouve le moins de corruption. Ici, la politique est une pièce de théâtre montée pour amuser les foules. Le seul remède, c’est de rire de soi-même devant la grossière caricature qui nous représente. (citation tirée d’un éditorial d’un quotidien dominicain)

Nous transportons trois gros conteneurs d'eau pour les gens du *batey*. Ils ne contiennent pas d'eau : Lucie s'en est servi pour envoyer par cargo, du port de Montréal à ici, les tonnes de linge usagé, de matériel médical et d'un mélange hétéroclite qu'elle va écouler au cours de l'année parmi la petite communauté qu'elle porte à bout de bras depuis plusieurs années. Même les boîtes d'emballage (les conteneurs d'eau vides) y seront réutilisées.

Quelques tours de roues à la seconde et nous finissons tant bien que mal par atteindre le début du barrage. Pour réaliser que ce n'en est pas un. C'est un défilé de pèlerins, d'*aficionados* du soccer, de syndicalistes ou de je ne sais quoi. Derrière une centaine de marcheurs, suivent une centaine d'autos remplies de ceux qui ne veulent pas se faire tremper par l'averse qui nous tombe dessus aujourd'hui. Le trafic régulier – nous, entre autres – passe par la voie de gauche, jouant du coude avec le trafic en sens inverse, obligé de rouler sur l'accotement, quand il y en a un.

En passant à la hauteur des marcheurs, je demande au *pastor* Yose, assis à mes côtés, s'il a réussi à lire quelque chose sur les pancartes délavées que certains des marcheurs portent dans leurs bras étendus, faute de piquets pour les soutenir. Il finit par éclaircir le mystère : c'est une *protesta* contre les coupures d'électricité. Les coupures sont choses quotidiennes depuis notre arrivée. Une sorte de rationnement. Un « contrôle de la demande », comme on dit officiellement dans les milieux gouvernementaux.

L'État dominicain est en fait au bord de la faillite à cause de la dette encourue par son réseau de distribution électrique. Ici, pas de centrales hydro-électriques ou nucléaires. Toute l'électricité est produite à partir de centrales thermiques alimentées au pétrole, vénézuélien dans ces années fastes où le président Hugo Chavez cherche à s'allier les pays voisins dans sa croisade latino-américaine contre les États-Unis.

Or, même à prix d'ami, tout cela coûte quand même cher. Les centrales aussi coûtent cher. Trop cher pour que les consommateurs puissent suivre la courbe ascendante des prix. Pour contourner le

problème, près d'un demi-million de Dominicains ne paient pas leur facture ou se branchent illégalement sur le réseau. Les quelques abonnés honnêtes qui restent menacent de les imiter si on haussait davantage les prix pour compenser ce manque à gagner important. Une équation qui n'a jamais pu être résolue autrement que par un endettement chronique et croissant du gouvernement. Alors, pour décélérer un peu la chute vers l'abîme, le gouvernement coupe les services, universellement. Aussi bien aux mauvais payeurs qu'aux bons payeurs. L'électricité nous arrive donc par blocs de une à deux heures par jour, le temps de faire geler un peu les provisions du congélateur et surtout les bouteilles d'eau qu'on dépose ensuite dans le compartiment réfrigéré afin de fournir un peu de fraîcheur dans le frigo pendant les dix ou douze prochaines heures sans électricité.

Aujourd'hui, les Dominicains en ont assez de manger leur poisson à demi-pourri. Pourri parce que ce gouvernement est pourri, tout comme les gouvernements antérieurs. Ici quand ça va mal quelque part, c'est toujours la même explication : ce sont ces merdeux du gouvernement, qu'ils soient ministres élus ou fonctionnaires, qui s'en mettent plein les poches avec les recettes de l'État plutôt que de fournir des services à la population ! Quand on en a par-dessus la tête, on organise des *protestas*, ou des *huelgas*, On bloque les routes et on assiège les parlementaires.

Lors de mon dernier séjour, il y a deux ans, c'était pour réclamer que 4% du budget du pays soit consacré à l'éducation, tel que stipulé en toutes lettres dans la Constitution. Il y avait des chemises jaunes - leur symbole de ralliement - partout. Deux ans plus tard, on vient d'annoncer la construction de 29 000 classes à travers la nation. 29 000 classes de plus, c'est quand même un gros effort pour un petit pays de douze millions d'habitants. Ça permettra en fait aux petits Dominicains de fréquenter l'école toute la journée, au lieu des longues demies-journées qu'ils doivent se taper actuellement : les uns le matin, les autres l'après-midi et les moins chanceux en soirée. Tout ça parce qu'il n'y a pas assez de locaux scolaires.

En constatant cela, je dois bien avouer que les *protestas* donnent parfois quelque chose. Cela aura tout de même pris deux ans. Mais avant que la dernière des 29 000 classes soit construite, ça prendra peut-être cinq ou dix ans encore. Ça, c'est à la condition que la majeure partie du budget ne soit pas détournée vers de mystérieux comptes bancaires où les élus et les entrepreneurs pourront se servir à volonté, sous l'œil complice de fonctionnaires corrompus ayant manigancé tout le stratagème comptable. Et c'est aussi à la condition que les *protestas* contre les coupures d'électricité ne déplacent pas la construction d'écoles dans la liste des priorités du gouvernement, reléguant ces dernières aux oubliettes.

Dans un pareil système, pas surprenant que la plupart des Dominicains ne paient pas leurs impôts. Pourquoi iraient-ils financer la corruption des profiteurs aux commandes de l'État? C'est le cercle vicieux de plusieurs pays hispano-américains. Pas de recettes fiscales, pas de services. Pas de services, pas de contribuables payeurs.

En attendant que se résolve cette quadrature du cercle, les députés passent des lois très généreuses : services de santé gratuits *para todos*²³⁷, éducation gratuite *para todos*, électricité 24 heures *para todos*, autoroutes *para todos*, etc. Ça permet de faire des discours dignes des grandes tragédies de Racine au parlement, aux Nations-Unies et dans les meetings de l'OEA²³⁸. En attendant surtout que, quelque part dans un village oublié, un démagogue, un *caudillo* ne profite de ce terreau fertile pour se rallier les foules, culbuter quelques-unes des marionnettes au pouvoir, changer la Constitution pour les empêcher à jamais d'y revenir et mettre ensuite la table pour la prochaine dictature !

Mais ne faisons pas trop les gorges chaudes devant les scandales politiques dénoncés à pleines pages à tous les jours dans

²³⁷ pour tout le monde

²³⁸ L'organisation des états d'Amérique, qui compte 35 États membres, y compris les É-U., mais pas le Canada.

les journaux de nos voisins du Sud (à ne pas confondre avec les Étatsuniens). Depuis que je me suis sensibilisé à cette orgie d'indignations de la part des journalistes de l'autre Amérique, je remarque bien plus facilement à quel point nos propres quotidiens québécois en sont également farcis. En effet, pas une semaine ne se passe sans qu'on se rabatte sur un quelconque politicien (fédéral, provincial ou municipal) pour le clouer au pilori de la corruption. Et ou, sous cet aspect aussi, nous sommes définitivement latino-américains!

46 - El pequeño Québec²³⁹

« En descendant de l'avion Toronto-Puerto Plata, je me suis tout de suite sentie chez nous! » Ainsi se confiait à moi cette Abitibienne dans la septantaine lors d'une conversation de salon ici à Costambar, *el pequeño Québec* de Puerto Plata. J'ai sursauté en entendant cela.

Elle ne connaît pourtant pas grand-chose du pays, sauf la carapace qu'on peut observer avec des yeux et des oreilles de touristes, ne comprenant ni la langue, ni les coutumes, ni la politique de ce pays. À vrai dire, je l'envie un peu. Car moi qui cherche à m'en informer et qui partage un peu du quotidien des plus pauvres des Dominicains, je ne m'y sens pas chez moi. Un sentiment d'insécurité et de désespoir m'envahit chaque fois que je constate un peu plus le chaos bienheureux dans lequel baigne la majorité de la population, travaillant d'arrache-pied juste pour maintenir la tête hors de l'eau.

Comment peut-on vivre à ce point dans des mondes parallèles sans que jamais les deux trajectoires se touchent ou même se rapprochent? Pourtant Armande a les meilleures intentions du

²³⁹ Le petit Québec (en République dominicaine)

monde en fuyant ici la rigueur de nos hivers. Elle amène avec elle une partie de son Québec, mais amputée de son inconfort météorologique. Elle y retrouve le calme de nos quartiers résidentiels, propres, bien entretenus, où la piscine trône au milieu d'un patio bien ombragé. On y a juste planté des cocotiers et des hibiscus au lieu des épinettes. Et une haute clôture coiffée de pointes de lance acérées, au lieu de nos haies de chèvrefeuille. La mer et deux kilomètres de plage ensablée sont à quelques pas, une plage privée soustraite aux assauts des vendeurs ambulants par des barrages policiers à l'entrée de ce quartier bouclé, et patrouillée à toutes les quinze minutes par un hélicoptère de la garde côtière. Le tout secondé par la meute de chiens méchants que les propriétaires fonciers dominicains ayant réussi à se payer Costambar²⁴⁰ se font un devoir d'installer dans leur cour en guise de système d'alarme. Une pancarte à la guérite des gardes armés postés à l'unique entrée de Costambar : *armas de fuego prohibidas*²⁴¹. Interdites? Pas pour les chiens en tout cas. Une autre pancarte accroche mon regard en passant devant la maison cossue d'un de ces riches Dominicains installé au bord de la mer : *Perro armado, dueño bravo!* (Chien armé, propriétaire dangereux!). Mieux vaut en rire.

Devant l'inefficacité et la corruption des services de sécurité nationale, les propriétaires ont monté de toutes pièces leur système parallèle, celui des « *Amigos de Costambar* », comme palliatif à tout ce qui fait défaut dans ce pays : la police, les pompiers, les communications, les assurances, les taxis fiables, la collecte des ordures, l'entretien des routes, l'approvisionnement électrique, etc. *Los Amigos de Costambar* sont devenus une référence pour l'administration municipale de Puerto Plata. Un État dans l'État, un petit Québec dans la République des bananes, où il fait bon se réfugier après une saucette dans la jungle qui entoure le petit village gaulois qu'Armande appelle « mon chez-nous ». Au dehors, les

²⁴⁰ Nom d'un des villages fortifiés où se concentrent les touristes à long terme de Puerto Plata

²⁴¹ Armes à feu interdites

tigres feulent, les serpents rampent, les tempêtes tropicales s'ébrouent. Peu importe.

Mais les lois de la nature sont puissantes et peuvent même traverser les murs de la Honte. Des échanges ont lieu entre ces deux cellules, par une sorte d'osmose. Des travailleurs dominicains bon marché se sont infiltrés dans Costambar y traînant avec eux un peu de leur misère. Armande est « tricotée serrée », au Québec comme dans tous ses autres chez soi. Ainsi l'autre jour, le concierge haïtien lui a raconté (en français) qu'avec les dernières pluies (voir chapitre 41) sa maison avait été inondée et qu'il a dû se résoudre, lui et sa famille, à s'installer provisoirement chez son beau-frère. Ils vivent maintenant entassés dans une maison trop étroite. Ils y ont traîné leurs matelas mouillés qui sont maintenant bourrés de moisissures. Les enfants sont malades depuis. Elle et son mari n'ont pas hésité une seconde à leur venir en aide. Ils se sont précipités chez un marchand de meubles et ont fait livrer deux matelas neufs, un pour le couple et un pour les enfants. Ils vont probablement lui avancer aussi les fonds pour remplacer les meubles pourris par l'inondation. Dans un autre secteur, Angelina et Marin, un couple ami qui accompagnent Armande et son mari lors de leurs sorties hebdomadaires au resto du village fortifié, ont poussé encore plus loin les échanges et le partage. Ils ont « adopté » une petite Haïtienne infirme que sa famille avait abandonnée. Ils l'ont fait soigner, éduquer et lui ont même acheté une maison, dans les faubourgs entourant Costambar, où elle habite avec sa sœur. Leur protégée, aujourd'hui une jeune fille mieux dans sa peau, les visite régulièrement et ils continuent à veiller sur elle de loin.

Peut-être qu'avec le temps, sous les murs de Costambar, les racines de nos épinettes québécoises se croiseront avec celles des palmiers dominicains pour réussir à apprivoiser la jungle au dehors, ce que moi je ne pourrai jamais faire en vivant pourtant dedans.

47 - Ciudad Trujillo

Une petite saucette à Santo Domingo pour mettre un peu de baume dans ma vie, un peu tristounette sous les averses et la solitude à Puerto Plata. Pas trop déçu jusqu'ici. La *ciudad colonial*, comme on appelle les vieux quartiers du premier établissement européen des Amériques, est l'une des plus agréables qu'il m'ait été donné de voir en Amérique latine. Malgré sa taille (trois millions d'habitants), elle me semble demeurer encore à l'échelle humaine, avec sa faune colorée animant de cris, de *saludos*, de rires et de chansons les rues entourant le *parque Colón*. Et oui, le fameux Cristobal Colón, découvreur de l'île d'Hispaniola²⁴² il y a bien 500 ans et dont les restes n'ont pu être rapatriés d'Espagne que tout récemment.

Après la mise à sac des territoires *taïnos*²⁴³ (dont le sang aurait été utilisé pour fabriquer le mortier joignant les pierres de la *catedral primada de América*²⁴⁴), cette ville aura vu passer bien des révoltes et des guerres civiles, sans parler des invasions haïtiennes et étatsuniennes. Mais de toutes ces tragédies, aucune ne l'aura autant marqué que les 31 années de dictature de Rafael Leonidas Trujillo Molina. Pourtant, on n'en parle plus beaucoup aujourd'hui. Plus aucun Dominicain ne revendique ouvertement l'héritage de ce géant de son histoire nationale. Tout comme en Allemagne on évite de mentionner le nom de son plus fameux ressortissant, Adolf Hitler.

J'écris ces lignes depuis le *Malecón*, une promenade aménagée par Trujillo sur les rives de la mer des Caraïbes, à la sortie du port de Santo Domingo, pas très loin de l'endroit où une poignée de

²⁴² Hispaniola, nommée ainsi par les explorateurs espagnols, comprend Haïti et la République dominicaine

²⁴³ Indigènes (de langue arawak) installés au pays à l'arrivée des Espagnols et qu'ils ont exterminés en 50 ans.

²⁴⁴ La première cathédrale des Amériques, la cathédrale Notre-Dame-de-l'Incarnation. À cette époque, le sang entrainé dans la composition du mortier...

rebelles l'ont criblé de balles il y a 50 ans. Ce n'étaient pas des héros. Ils ne lui rendaient que la monnaie de sa pièce, après avoir goûté, chacun à sa façon, la médecine amère du « Chivo », sa manière bien à lui de s'assurer la loyauté inconditionnelle de ses lieutenants envers et contre tout, à commencer par eux-mêmes.

*El Chivo*²⁴⁵, le satyre diabolique, avait su forger son empire en faisant croire à tous ses compatriotes qu'il leur redonnerait la fierté d'être Dominicains, dans un pays libéré de la mainmise espagnole, américaine et même haïtienne. Un pays libre de choisir sa voie et de relever la tête dans la parade des nations-qui-comptent-dans-le-monde. Mais, comme le raconte si bien Mario Vargas Llosa²⁴⁶ dans *La Fiesta del Chivo*, le prix qu'il leur fit payer pour acquérir cette fierté, ce fut de les priver de toute liberté individuelle, de la faculté même de penser par eux-mêmes, de leur libre-arbitre en somme. Le *Chivo* lui-même avait pu vérifier dans sa jeunesse comment on pouvait être traité en esclave dans son propre pays alors que lui-même travaillait dans les plantations de canne à sucre américaines exploitant sans vergogne la main-d'œuvre dominicaine. Ramon Marrero Arristi²⁴⁷, dans son grand roman, *Over*, a décrit par le menu la recette utilisée par les colons américains et les ravages qu'elle causait chez la masse agricole, haïtienne autant que dominicaine. Il ne faut pas s'étonner qu'il se soit joint au groupe de jeunes Dominicains qui ont été rapidement séduits par les discours nationalistes de Trujillo dans les années 1930. Il était cependant loin de se douter que ce dernier utiliserait, avec lui et avec beaucoup de ses autres collaborateurs, la même recette qui avait si bien servi les Seigneurs du sucre pour l'anéantir.²⁴⁸

²⁴⁵ Littéralement, le Bouc. En Amérique latine, signifie aussi un grossier personnage, libertin et déplaisant. Équivaut à l'insulte mexicaine de « cabrón ».

²⁴⁶ Écrivain péruvien, gagnant du Prix Nobel de littérature en 2010.

²⁴⁷ Un des écrivains dominicains (1914-1959) les plus appréciés dans son pays

²⁴⁸ Marrero Arristi fut plus tard un ministre éminent du cabinet de Trujillo. Ce qui n'empêcha pas ce dernier de le faire assassiner quand il fut jugé encombrant pour le régime.

Trujillo exploitait les forces vives du pays pour les utiliser à son avantage. Pour un temps seulement, car il s'en débarrassait par la suite, au cas où elles pourraient se retourner contre lui. Aussi, la pire chose qui pouvait arriver à un Dominicain, à l'âge d'or du trujillisme, c'était, disait-on, de naître doué ou intelligent. Tôt ou tard, il serait repéré par le régime et sollicité, de gré ou de force, pour se mettre à son service, mais tout en se compromettant de façon irrémédiable en faveur du *Chivo*. Par la suite, son propre talent et sa lucidité le neutraliseraient, le rapetisseraient jusqu'à l'asservissement, sinon jusqu'au suicide mental ou « assisté ». Une mouche prise dans une toile d'araignée. Cependant pour quelques-uns de ceux-là, il y eut une autre issue : faire sa fête au *Chivo*²⁴⁹.

Amadito Guerrero était un de ceux-là. Entré jeune dans l'armée, il sut se faire remarquer de ses supérieurs et entra dans les corps d'élite. Ayant raflé tous les honneurs à la collation des grades, dévoué, ambitieux, on le dirigea rapidement vers le *Jefe*²⁵⁰, qui lui offrit sur un plateau d'argent l'un des postes les plus convoités par les diplômés de la plus exigeante école militaire du pays. Le *Jefe* lui-même l'avait mise sur pied, tentant de reproduire sa propre formation à l'Institut de guerre des *Marines* américains. Ce poste, réservé à la crème de la crème, c'était celui d'*ayudante militar*, la garde personnelle du dictateur. Guerrero ne pouvait que se confondre en remerciements pour cet honneur. Une brillante carrière s'ouvrait devant lui. Mais il ne savait pas encore qu'il y avait un petit détail additionnel à régler : la *prueba de lealtad al Jefe*²⁵¹. L'occasion de passer cette épreuve vint rapidement à se présenter.

À peine nommé à son nouveau poste, il eut le bonheur de rencontrer Luisa lors d'une excursion à la plage avec ses amis. Ses yeux brillants, sa réserve bien pondérée et ses opinions courageusement défendues eurent tôt fait de le séduire. Après

²⁴⁹ D'où : *La Fiesta del Chivo*, le jour où Trujillo paya la note pour son machiavélisme.

²⁵⁰ Le Chef, ainsi que ses familiers appelaient Trujillo

²⁵¹ La preuve de loyauté envers le Chef

quelques semaines de fréquentations, il la demanda en mariage. Il y avait cependant une condition préalable : avant qu'un des gardes du corps de Trujillo puisse convoler, le bureau des Services secrets devait faire une enquête sur la promise. Une formalité. Mais dans son cas, la réponse tardait.

Au bout de quelques semaines, il fut convoqué devant le *Jefe* en personne. Ce dernier lui fit comprendre à quel point sa fiche de service l'avait impressionné et combien sa présence à ses côtés pourrait le servir, lui et la *Patria*. Ce qui revenait au même. Il y avait cependant un petit obstacle à contourner, rien de bien grave : renoncer à sa fiancée. Pour des raisons d'État. Car il se trouvait que cette Luisa avait un frère, que Guerrero ne connaissait pas encore. Ce dernier s'était déjà affiché comme communiste, selon l'enquête des Services secrets. Il était hors de question qu'un communiste, considéré comme des ennemis jurés du trujillisme, puisse avoir un accès privilégié à l'un des membres de la garde personnelle du Généralissime. Il lui fallait non seulement renoncer à ce mariage, mais aussi couper net et rapidement tout lien avec cette Luisa, « qu'il pourrait facilement remplacer par l'une des milliers d'autres Dominicaines de son âge, tout aussi jolies et agréables de compagnie, qui ne demandaient pas mieux qu'un bon parti tel que lui ». Une peccadille, comparée à terminer abruptement une carrière promise à un sommet. D'ici une semaine il devrait lui envoyer une « lettre de rupture définitive, sans possibilités d'explications face à face ».

Une peccadille pour le *Jefe* – fameux trousseur de jupons – mais pas pour Amadito qui, certain d'avoir rencontré la femme de sa vie, se tortura alors l'esprit et le cœur comme jamais auparavant. Il ne discuta de l'affaire avec personne, en bon militaire qu'il était, et finit par se convaincre qu'il devait sacrifier son bonheur personnel au service de la Patrie, si les deux étaient irréconciliables. Il écrivit la dite lettre de rupture, sincère, polie mais ferme, puis pleura pendant des jours dans son garde-robe.

C'était donc ça la fameuse *prueba de lealtad* dont on lui avait déjà parlé, sans préciser de quoi il s'agissait vraiment. Il croyait ne

jamais pouvoir donner plus grande preuve de loyauté, du moins jusqu'à ce jour où l'homme de main de Trujillo, le redoutable colonel Johnny Abbes, le convoque à son tour pour le charger d'une « mission spéciale ». Une fois celle-ci menée à bien, « on ne douterait jamais plus de sa loyauté envers le Généralissime ». En fait, il s'agissait d'abattre un prisonnier jugé dangereux pour le régime. Mais il ne l'apprit qu'une fois sur place, dans un terrain vague surplombant la mer. On lui remit un pistolet entre les mains en pointant du doigt l'homme cagoulé qui attendait face à lui, se débattant et gémissant maintenant qu'il connaissait le sort qu'on lui réservait. En bon lieutenant, Amadito appuya l'arme sur la tempe couverte et rendit ce service à la sécurité du pays. Abbes et un autre haut gradé s'emparèrent du corps et le jetèrent aux requins affamés au bas de la falaise, habitués qu'ils étaient à ce genre de festin qui ne laisserait aucune trace.

Ce n'est que quelques heures plus tard qu'on lui apprit l'identité de celui qu'il avait expédié dans l'autre monde. Il s'agissait de Maximo, le propre frère de Luisa ! Du même coup, il apprit aussi qu'il n'était pas vraiment communiste, mais simplement « soupçonné » de l'être. On avait monté cette mise en scène macabre de toutes pièces pour le compromettre à jamais vis-à-vis du régime. Il avait de ses propres mains tué le petit frère de la femme qui représentait toujours l'amour de sa vie. En échange de sa « loyauté », on lui avait volé son âme. En l'espace de quelques semaines, il avait perdu tout amour-propre et n'avait d'autre choix que de se suicider ou de devenir une des marionnettes de Trujillo, comme tous les autres autour de lui, qui avaient transformé leur amour pour le pays en un pacte avec le diable.

Ainsi procédait le *Jefe*, manipulant ses proches au gré de sa fantaisie, certain de leur fidélité parce qu'ils avaient tout donné pour lui et parce qu'eux, en retour, lui devaient tout. Un vrai de vrai *chivo* ! Mais ce qu'il ignorait encore au moment où Amadito reprenait ses fonctions d'*ayudante militar*, une fois sa « mission » accomplie, c'est que ce Guerrero ne quitterait pas ce monde sans emporter avec lui le cadavre de Trujillo. En 1961, avec une poignée d'autres morts-

vivants, victimes elles aussi du machiavélisme du *Chivo*, ils le mitrailleraient à bout portant alors qu'il roulait en voiture de luxe sur son fameux Malecón de Santo Domingo, depuis 400 ans capitale des Dominicains, mais dont il avait fait sa capitale propre, en la rebaptisant *Ciudad Trujillo* !!! Amadito et ses complices y laissèrent leur vie aux mains revanchardes de Johnny Abbes et du fils héritier de Trujillo. Celles de centaines de sympathisants à leur cause également. Mais ces martyrs avaient ouvert une brèche fatale dans le trujillisme. Quelques années plus tard, Ciudad Trujillo disparaissait et les Dominicains retrouvèrent leur capitale, Santo Domingo.

Trujillo n'avait rien inventé : la mafia de tout acabit et de toutes les époques avait utilisé les mêmes stratégies. Mais il était allé un cran plus loin dans l'asservissement de ses hommes de main, qui avaient débuté leur carrière comme de simples admirateurs du régime avec, le plus souvent, un peu d'ambition personnelle. Il leur a fourni une caution morale pour justifier les pires bassesses : l'intérêt supérieur de l'État. Ces hommes n'avaient qu'un pas à franchir pour faire taire leur conscience et c'était de se convaincre de ne jamais douter du fait que *El Jefe*, c'était l'État. N'était-il pas *El Benefactor*, celui qui avait remis sur ses rails un pays livré en pâture aux intérêts étrangers depuis toujours? Lui obéir la conscience tranquille, c'était défendre le nouvel ordre établi, celui qui avait permis à tout un peuple de goûter à un minimum de prospérité. Ou à tout le moins de pouvoir espérer y goûter, dans la mesure où chacun avait une chance de se faufiler jusqu'à un poste bien rémunéré dans l'une des omniprésentes entreprises que Trujillo avait expropriées en son nom personnel, qui équivalait pour lui à celui de l'État dominicain lui-même.

Il n'y a qu'à la guerre où l'on retrouve des subalternes aussi dévoués. Ses années de formation chez les *Marines* le lui avaient bien fait comprendre. Dans l'armée, on n'hésite pas à tuer des inconnus et à s'en glorifier. Plus on en expédiera sur « le chemin des âmes », plus la Patrie nous sera reconnaissante. À l'inverse, on fusille ceux qui se refusent à se convertir en machines à tuer. Trujillo avait réussi ce tour de force que de transformer presque tous

les Dominicains en adorateurs de sa personne, ne demandant rien de mieux que de passer la *prueba de lealtad*. Tous les autres étaient de la chair pour les requins.

Je cherche encore à comprendre pourquoi l'histoire de l'Amérique hispanophone est remplie d'autant de dictateurs et de *caudillos*. Qu'ils soient d'allégeance communiste, socialiste ou capitaliste ne change rien à la chose. Tous ont profité du pouvoir pour se maintenir en poste le plus longtemps possible. Mais Trujillo avec ses 31 ans à la barre fait partie de la courte liste des émérites. Bien que ses restes reposent en exil en Espagne, près de son protecteur Franco, il aura réussi un dernier pied-de-nez à ses détracteurs.

En effet, il y a quelques années, un petit musée a été aménagé par les bons soins d'irréductibles trujillistes à l'intérieur du grand monument à Cristobal Colón dont s'enorgueillit Santo Domingo, *El Faro* comme on l'appelle. Chaque soir il illumine le ciel caribéen d'une gigantesque croix bleue. Ce musée est officieusement dédié non pas à Colón, mais à Trujillo lui-même. Car, comme Colón, le deuxième fondateur du pays attend qu'on lui fasse justice et que le prochain *caudillo* exige le rapatriement de ses cendres dans Ciudad Trujillo,²⁵² à côté de celles de Colón.

²⁵² La République dominicaine a récemment obtenu de l'Espagne le rapatriement des cendres de Christophe Colomb, qu'elle réclamait depuis longtemps.

Partie III- La septima vida del Presidente

(Septième voyage : mars-avril 2014)

48 - Tengo problemas²⁵³

Janès s'approche de moi comme une hyène d'un cadavre encore chaud. Scrupuleusement, tournant tout autour, flairant le moindre signe de résistance. Il doit se nourrir et je suis de cette sorte de chair dont il raffole, une chair grasse, riche en *gourdes*²⁵⁴. Il a perdu jusqu'à sa chemise dans une folle aventure pendant mon absence l'an dernier. Il a risqué le tout pour le tout et a tiré le mauvais numéro, hélas. Je suis la bouée de sauvetage envoyée par le Seigneur, le miracle qu'il réclamait pendant ses nuits d'insomnie au fond de sa cabane.

Malgré les mises en garde de Lucie, il a emprunté l'équivalent de son salaire annuel de 30 000 pesos RD (1 000\$ CDN) pour s'équiper d'un inverseur de courant²⁵⁵. De plus, il a contracté un autre prêt chez un usurier d'Imbert pour s'acheter quatre ordinateurs pour lesquels il devait rembourser une mensualité équivalente à deux fois son salaire mensuel. Il avait pris une gageure contre le destin. Il avait misé sur la soif pour Internet dans le *batey*. Il a cru que les clients se priveraient de manger pendant des jours pour arriver à se payer quelques heures de clavardage sur Facebook ou pour naviguer sur des sites pornos. Ce fut le cas pour certains. Mais à vingt pesos la demie-heure, peu d'entre eux firent un jeûne prolongé. Récoltant tout au plus 200 pesos par jour, il n'arrivait pas à payer la moitié de sa dette.

Ceux qui lui avaient vendu l'inverseur se sont finalement payés en lui saisissant sa moto, puis l'inverseur lui-même. Comment faire fonctionner quatre ordis quand on n'a que deux heures par jour

²⁵³ J'ai des (gros) problèmes

²⁵⁴ Monnaie haïtienne

²⁵⁵ Équipement qui permet de convertir le courant continu en alternatif, par exemple d'une batterie vers un ordinateur. Article essentiel en République dominicaine où l'État ne fournit que deux heures d'électricité par jour à ses abonnés. Voir chapitre 45.

d'électricité et pas d'inverseur? La caisse est à sec maintenant. La prochaine étape, imminente, sera de lui confisquer les quatre machines. A moins que... À moins que le petit Blanc lui avance 30 000 pesos. Le petit Blanc à face de guichet automatique. Faudrait juste connaître son code secret (NIP).

Assis sur le banc public (gracieuseté de Lucie), il jongle à sa tactique. Il a déjà joué le grand jeu auparavant, arrachant 1 000 pesos à cette bienfaitrice en lui faisant croire qu'il devait se rendre en Haïti pour y faire soigner son fils, un fils improbable dont personne à Baraguana ne semblait avoir entendu parler. Mais cette stratégie est éculée maintenant. Car dans le batey, son succès a fait le tour comme un feu de poudre. Tout le monde s'est découvert un oncle, une mère, une sœur malade en Haïti et qui réclamait une aide d'urgence. Le NIP a été brûlé et fut annulé par le guichet. Pas de chance pour les rares cas où il n'y avait pas de bluff.

Janès est ambitieux. Et ce, parce qu'il est intelligent. Il ne lâchera pas le morceau jusqu'à ce qu'il trouve. Il passe des heures à fixer tristement le sol de terre battue sous ses pieds. Le ciel lui est tombé sur la tête. Mais sous des apparences inoffensives, c'est un volcan sur le point de faire éruption. Et moi j'en serai la victime. La victime paradoxale dans cette loi de la jungle à l'envers où les plus faibles mangent les plus forts, à coup de micro-bouchées, toutes anodines.

49 - Vue imprenable sur Santo Domingo

Nous revenons d'un aller-retour à Santo Domingo. Huit heures de bus pour deux heures de conversation avec l'ambassadeur du Canada en République dominicaine. Une des rares occasions où mes « relations » ont pu servir à côtoyer des personnages influents. Trente-sept personnes dans son service, sans compter quelques

consuls honoraires ci et là. Il est à la tête d'une vraie PME avec un chiffre d'affaires dépassant les deux millions (\$ CDN) par année.

Faut montrer patte blanche en arrivant : trois contrôles de sécurité, deux passages aux rayons X, moult vérifications des passeports, photos pour les archives, etc. Une demi-heure à prouver que nous ne sommes pas des terroristes. Parvenus au 18^e étage, la vue sur la mer des Caraïbes, le *Malecon* et la ville tout en bas, est saisissante. Trujillo lui-même n'aurait pu rêver plus grandiose. Mais aujourd'hui c'est un petit gars de chez nous qui s'assied chaque jour devant ce panorama olympien.

Nous sommes venus discuter du « problème haïtien » en République dominicaine. Il me semble que quelque chose sonne faux entre le sujet de discussion et le lieu où elle se déroule. Mais, surprise, l'ambassadeur nous fait vite oublier cette première impression. Il connaît bien le sujet. Il a lu tout un rayon de bibliothèque. Il a visité bien des *bateyes*. Mais il n'y a jamais vécu et les huit années d'expérience de Lucie dans cette sorte de milieu lui en imposent. Lui, il sait bien jongler avec les acrobaties politiques dont les gouvernements dominicains, haïtiens, canadiens et américains ont été capables depuis 50 ans, tissant la toile de l'actuel « problème haïtien ». Elle, elle envoie de petits enfants à l'école, peso par peso, sans compter son temps. Lui, il calcule le temps avant qu'un pacte soit signé, et le nombre de tours à mettre dans la machine à tordre les bras pour les « présidents de la République », avant qu'un seul pion ne bouge sur l'échiquier. Elle, elle prie le ciel de lui donner une année de plus en bonne santé pour en envoyer quelques-uns de plus se faire soigner dans un hôpital. Lui, pleure peut-être en cachette le soir, sur le sort des plus démunis de la planète. Elle, elle leur en veut un peu. Parce qu'elle a pris l'incompréhensible décision, un jour de son lointain passé, de les aimer. Avec leurs souffrances et leurs indémodables défauts.

Midi. L'entrevue s'achève. On en profite pour faire un retour au pays. Flash-back de nostalgie dans les tons de voix. On a tous hâte de revenir chez nous, là où les codes sont clairs et respectés, mais là où le froid et la neige taxent la sécurité. Quelle galère que ce

pendule entre deux mondes imparfaits où se balancent nos vies ! Trujillo ne se payait pas le luxe d'avoir de ces états d'âme, confiné derrière la palissade de ses *sicarios*²⁵⁶. Il possédait *Ciudad Trujillo* comme on possède une femme jetable pour chaque jour de l'année. Mais il ne possédait pas la vue sur Santo Domingo dont peut jouir l'ambassadeur canadien.

Après un agréable repas au resto recommandé par ce dernier, nous sommes allés au balcon sur la mer (un autre cadeau de Trujillo), que je voulais présenter à mes amis. Son magnifique Malecon, aux courbes gracieuses, toutes perlées de cocotiers et de palmiers royaux, dessiné par un architecte avant-gardiste de l'autre Amérique des années 1950. Nous aurions pu pousser jusqu'à la Place du Sacrifice, la falaise des Immolés à la gloire du régime. Mais nous n'en aurons pas le temps.

Les requins crèvent de faim aujourd'hui au pied de ces falaises. Beaucoup de riches Dominicains rêvent en secret de régler le « problème haïtien » en copiant la recette de leur ancien dictateur. Quelques dizaines de « suicides » par jour suffiraient à alimenter un prospère troupeau de ces machines à déchiqeter la chair humaine. La couleur de la peau importe peu pour un requin. Heureusement, on est encore loin de ces sordides scénarios. Aujourd'hui, nous pouvons toujours sauter dans un taxi pour rejoindre nos Haïtiens et leur misère.

50 - Le président aux sept vies

Depuis sa jeunesse Joaquín rêvait. Il avait peu d'inclination pour la vie voluptueuse des hommes et des femmes de son pays, toujours prêts à mordre dans le fruit défendu si l'occasion se présentait. Il préférerait écouter le chant des sirènes au clair de lune,

²⁵⁶ Tueurs à gage

allongé sur sa chaise longue, oublieux de tout ce qui l'entourait. Il ne le savait pas encore, mais il était né pour être poète, pour chanter tout ce qui est beauté et harmonie dans ce monde.

Sa famille en fit un médecin, car les rêveurs de beauté rapportent peu, c'est bien connu. Faute de beauté, la médecine pouvait lui permettre de rayonner la bonté. Affable et courtois, il s'efforçait de soigner le corps et l'âme de ses patients, son peuple. Son pauvre peuple qui n'arrivait pas à sortir la tête de l'eau, à se hisser un tant soit peu près des loges où trônaient les grands peuples de ce monde, empêtré qu'il était dans ses racines nègres creusant de plus en plus le sol de son pays.

Il se mit à écrire des poèmes pour rappeler à ses compatriotes qu'ils étaient fils et filles de l'Europe, des passagers anciens des fiers galions espagnols, des bâtisseurs de la *catedral prima de America* et qui savaient tout aussi bien jouer de la croix que de l'épée ou de la calculett. Mais ces sonnets bien ciselés dans le plus correct espagnol ne séduisaient guère les oreilles dominicaines, bien plus attirées par le rythme sensuel du *meringue*, (sacrée danse nationale du pays, grâce aussi aux bons soins de Trujillo) qui déferlait sur le pays comme une lame de fond.

Il se tourna alors vers les essais, tentant de travestir son eugénisme en bonnes œuvres, la sauvegarde de ce qui restait de racines espagnoles en ce sol caraïbe trop fertile où n'importe quelle graine pouvait germer, croître et se multiplier. Ses essais tombèrent à plat, comme ses poèmes. Sauf pour quelques-uns parmi les élites du pays, dont un certain Trujillo, pressé de justifier le massacre de 20 000 Haïtiens qu'il avait commandé quelques années plus tôt. Un travail propre, sans détoner. À la machette!

Il l'approcha, l'initia à la politique, la vraie. C'est-à-dire la basse, celle qui s'abreuve de pouvoir et de sang. Il en fit « son » président. Ce fut l'un des rares présidents-poètes de l'histoire moderne. Il avait un cœur sincère et un sourire affable de « petit père du peuple » qui

séduisait facilement les électeurs. *Un hombre suave*²⁵⁷, le paravent idéal pour un despote insensible qui n'avait pas peur de se salir les mains dans le sang de son peuple.

Six autres fois il fut ré-élu président de son pays. La petite marionnette survécut à toutes les purges du trujillisme, incluant la plus terrible, celle du rejeton fou – Ramfis - à la mort de son père. Ce régime carburait à l'ambition des amis du pouvoir. Cette ambition représentait à la fois sa meilleure arme et son pire ennemi. Plus grande était l'ambition, mieux on pouvait l'asservir. Mais il fallait vite la neutraliser dès qu'elle engraisait un peu trop bien. Trujillo décidait alors de sa fin, dans une prison dorée ou en bas d'une falaise donnant sur l'océan. Mais Balaguer n'avait aucune ambition, sauf celle d'écrire des poèmes. Trujillo avait beau le ridiculiser et le mépriser, il ne pouvait pas s'en passer car c'était la seule de ses marionnettes à ne pas représenter une menace pour son trône.

Joaquín savait que sa meilleure défense était simplement de durer, en écrivant de romantiques sonnets pour donner le change aux assassinats qui se déroulaient presque sous ses yeux. Et quotidiennement. Chaque jour ces vagues lui passaient sur le corps, l'inondant d'horreur, puis venaient mourir sur la rive de l'oubli, toute proche. Il savait qu'un jour Trujillo allait devoir encaisser le raz-de-marée qu'il avait déclenché. Lui, Balaguer, serait là pour reprendre la barre après la débâcle.

Présidence après présidence, il signait des décrets le jour et des vers bien limés la nuit. Déportant des milliers d'Haïtiens d'une main et de l'autre, caressant son chimérique amour perdu. À cette femme-là, il fut fidèle toute sa vie d'éternel célibataire. À la seule beauté, il avait dédié sa vie de centenaire. Impénétrable aux intrigues, au sang versé des innocents, aux scandales, aux basses besognes qui l'entourèrent de toutes parts. Car chaque nuit il s'en purifiait en montant dans une tour du palais présidentiel pour ajouter quelques rimes à son dernier-né.

²⁵⁷ Un homme doux

*Tu belleza selvática y huraña
tiene la majestad del horizonte
la serena altivez de la montaña
la paz del río y la quietud del monte*

*Tu cuerpo huele a trópico caliente
a rosales en flor y a fruta fresca,
a tierra removida y a simiente,
a lluvia en la llanura pintoresca.*

(A una campesina, extraits de **Voz silente**)

(Ta beauté sylvestre et solitaire
possède la solennité du vaste horizon
le port altier de la montagne
le calme de la rivière et la tranquillité du sommet.

Ton corps exhale la chaude odeur des Tropiques,
du parfum des rosiers en fleurs et de l'arôme des fruits frais,
de la terre remuée et ensemencée,
de la pluie dans la pittoresque plaine.)

À une paysane, extrait de **Voix silencieuse** (traduction libre).

Mais sa Dulcinée ne se laissa jamais émouvoir par son Don Quijote tropical, pas plus que ses millions de fidèles électeurs. Il n'y a plus que moi aujourd'hui pour se soucier de creuser le mystère Balaguer.

D- Chroniques guatémaltèques

(Huitième voyage mars-avril 2015)

51 - Quielo mi cafecito, mamá

Le petit Sandi (Santiago) dans sa chaise haute regarde sa mère avec les yeux toujours un peu humides des bambins de trois ans. Il est 21 heures et nous terminons le souper, à horaire variable, dans cette famille où les deux parents travaillent à l'extérieur et rentrent parfois assez tard à la maison. Sandi veut siroter sa tasse de café avant de s'endormir, une heure ou deux plus tard !

Il a trois ans et moi, soixante-cinq. Jamais il ne me viendrait à l'idée de m'exciter le système nerveux avec une bonne dose de caféine à cette heure tardive où le sommeil commence déjà à me clouer les paupières. Pourtant Sandi en a déjà contracté l'habitude depuis un an. Comme tout le reste de la famille. Café s'impose les après-midi et le soir!

Devant mon étonnement, Jimmy m'explique que le café est aux Guatémaltèques ce que le vin est aux Italiens: une boisson nationale. Dès leur tendre enfance tous les Guatémaltèques sont initiés au breuvage revigorant. Et ne s'en portent pas plus mal, si j'en juge par leur démarche tranquille lorsqu'ils arpentent les rues de Comalapa les jours de marché. Il essaie de me persuader que « leur » café est moins fort que le nôtre.

*Seño*²⁵⁸ Brenda, une fille d'un petit planteur de café, m'expliquera plus tard qu'il existe en effet deux variétés de café. Un fait de grains de café *oro*, de fruits mûrs et de première qualité; et un café de moindre qualité, comportant beaucoup de fruits encore verts, le *pergamino*. La première catégorie se vend beaucoup plus cher que la seconde et la population locale n'a souvent pas les moyens de se la payer et se contente du *pergamino*, lequel contiendrait moins de caféine. C'est ce dernier qu'on utilise comme « boisson nationale »...

²⁵⁸Abréviation de « señora ». Au Guatemala, on l'utilise pour désigner une enseignante..

Enfin, après avoir appris que les Mayas sont les « hommes du maïs » (présent ici à tous les coins de rue et dans tous les champs qui entourent la ville), j'apprends maintenant qu'ils sont aussi fous du café que du *elote loco*, l'épi mûr et tendre de maïs, cueilli avant qu'il ne sèche debout sur le plant, et qu'on cuit sur la braise avant de l'assaisonner (le plus souvent d'un mélange de ketchup, mayonnaise et citron). À chaque peuple sa folie, Et tant mieux si on en a au moins deux pour se distinguer des autres !

Bonne nuit petit bout d'homme de Sandi! J'irai me coucher avant toi ce soir car je n'ai pas assez de folie dans le corps pour veiller aussi tard que toi...



Chapitre 51 : le petit Sandi, à l'extrême droite, aidant son père à laver l'auto familiale

52 - Lincheo

Esmerilde Farajo mangeait tranquillement sa soupe, accoudé à la minuscule table familiale dans sa minuscule cuisine où arrivaient à peine à prendre place sa femme, Cristobalina, et ses deux enfants, encore tout petits. Ils mangeaient avec appétit, malgré le menu routinier de *tortillas* (voir chapitre 55) purée de *frijoles*²⁵⁹ et soupe de

²⁵⁹ Haricots, généralement noirs

patates, terminé par un café bon marché ou un *atol* (boisson chaude) de maïs. Car même s'il n'y avait pas famine, l'abondance n'était pas au rendez-vous. Esmerilde espérait un jour devenir propriétaire du petit *tuc-tuc*²⁶⁰ qu'il conduisait pour le compte d'un ami, mettant de côté le moindre *centavo* quand il le pouvait. Avec la grâce de Dieu, il pourrait alors améliorer son sort et celui de sa famille.

Mais il avait ce grand défaut, quand on travaille avec le public, de ne pas savoir accrocher un sourire à son visage, ni de pouvoir débiter des lieux communs pour divertir les *señoras* qu'il ramenait du marché avec leurs sacs pleins à craquer de tous les fruits et légumes dont elles allaient régaler leur famille au prochain repas. Même chose avec les voisins et voisines. Il se mêlait peu aux groupes de compères et commères qui mangeaient gaiement du curé dès qu'il leur tournait le dos. Son indifférence même inquiétait. On le soupçonnait d'avoir quelque chose à cacher. Ou alors d'espionner pour le compte des policiers ou, au contraire, de servir d'intermédiaire pour des gangs de malfaiteurs. On se mit à l'accuser de tous les coups pendables qui affigeaient le quartier.

On ne pouvait cependant rien confirmer. Qu'à cela ne tienne, il fallait trouver un coupable à tous ces vols commis en pleine rue par des maraudeurs montés sur de puissantes motos contre lesquels les policiers ne pouvaient ou n'osaient rien faire. On porta l'affaire jusqu'aux plus hautes instances de la justice du quartier, c'est-à-dire le « comité de vigilance des voisins organisés 24/24 », tel qu'on pouvait le lire sur leurs panneaux publicitaires. Ce comité, mené par Vincente Angel Paxco, un *caudillo* né, était en quelque sorte la réponse populaire à l'intertie des pouvoirs politiques et juridiques en place. Il s'était arrogé le droit de vie et de mort sur tous les citoyens qui arpentaient les rues du quartier, qu'ils y habitent ou non. Sa première qualité était la rapidité de ses décisions, exécutables à l'instant. Un verdict sans appel et en l'absence de l'accusé, le plus

²⁶⁰ Scooter modifié pour en faire un taxi à quatre places. On dirait que chaque pays a son nom pour ce genre d'engin

souvent. Les preuves circonstanciées ayant tout autant de valeur que l'exposé des faits vérifiés par des témoins fiables. Une justice exemplaire, voilà ce qu'on recherchait. Des exemples terrifiants du châtement qui attendaient les voleurs pris en flagrant délit dans ce quartier. Le sang répandu, fut-il d'un juste, pour conjurer les forces du Mal. On n'avait qu'à remonter quelques siècles en arrière pour se conforter avec la tradition des *conquistadores*, espagnols aussi bien que mayas.

Une femme de bonne vertu s'avança pour accuser Esmerilde du vol dont fut victime sa grande amie Coronita Carreras, agressée par des voleurs à la tire alors qu'elle venait tout juste de descendre de son *tuc-tuc*. « Je suis certaine qu'il était de mèche avec eux. Il a le mauvais œil. Rien qu'à voir l'arrogance avec laquelle il nous traite, on reconnaît bien son âme de *pícaro*²⁶¹! ». Et un autre de raconter comment il a été dépouillé de ses *costals de mazorcas*²⁶² alors qu'il venait d'y déposer sa récolte, peu de temps après qu'Esmerilde se soit arrêté en face de chez lui,. Et ainsi de suite. Chacun et chacune se rappelait d'autres suspectes coïncidences, quitte à tourner les coins ronds sur le chemin de la vérité. Esmerilde était toujours là au mauvais endroit et au mauvais moment. Des murmures insistants montaient de la salle encolérée. Enfin on tenait un coupable, sinon un indésirable.

Au bout d'une demi-heure de semblables plaidoiries, Vincente Angel en avait assez entendu. L'assistance réclamait vengeance. Il sentait qu'à tergiverser davantage, ce serait à lui qu'on s'en prendrait. Il se leva, un peu empêtré dans son humble et feinte dignité. « Faites ce que bon vous semble. Au mieux, ce sera un criminel de moins. Au pire, une leçon pour tous les vauriens qui oseront se pointer par ici! ». La foule, satisfaite de ce verdict à la Ponce Pilate, se répandit aussitôt dans les rues, brandissant, cordes, torches et machettes.

²⁶¹Roublard, filou, coureur de jupon

²⁶²Poches d'environ 25 kg d'épis de maïs séchés

Esmerilde achevait son *atol* quand la rumeur lui parvint du fond de la ruelle où il habitait. Il regarda sa femme en haussant les épaules, habitués qu'ils étaient aux délires et aux *protestas* de leurs voisins. Quelle ne fut pas sa surprise quand il constata qu'on martelait à sa porte. Il se leva, inquiet. Il n'eut pas le temps d'ouvrir.

Une armée de miliciens enragés fit irruption dans la cuisine, s'empara de lui sous les regards horrifiés de sa famille. On leur cracha au visage : « Il est de trop dans ce quartier. On ne vivra jamais en paix s'il continue de jouer les insolents avec nous. On a bien deviné son petit jeu. Ses complices sauront bien à quoi s'attendre s'ils osent remettre les pieds chez nous! ». La pauvre femme rassembla ses enfants sous son tablier pendant qu'on traînait son mari dehors, corde autour du cou et *cucurucho*²⁶³ sur la tête. Elle aurait voulu protester de son innocence, crier à l'injustice, mais elle eut peur qu'on s'en prenne alors à elle et à ses enfants. La meute tenait une proie et n'allait pas la lâcher.

Par la fenêtre, elle put voir qu'on le traînait dans la boue à coups de pied dans les côtes. Puis, on l'enveloppa de fils barbelés pour s'assurer qu'il ne se débatte pas. Un membre du comité de vigilance des voisins lut à haute voix l'acte d'accusation suivie de la sentence pendant qu'on faisait cercle autour d'un Esmerilde ahuri et sanguinolent. Un autre l'arrosa copieusement d'essence et finalement, Carolina de los Angeles jeta l'allumette fatale, sous les applaudissements de la foule. Et le déclic des cellulaires.

²⁶³ Long cornet que les pèlerins suivant les processions de la Semaine sainte portent sur leur tête, accompagné d'un masque et d'une tunique mauve. Symbole des pénitents qui marchent dans l'anonymat .

Après avoir connu le pays quechua, le pays des volcans, le pays créole, le pays de la canne à sucre, voilà que je replonge dans l'inconnu, au pays maya, plus précisément le pays *kach'kikel*²⁶⁴, parsemé d'influences *nahuatl*²⁶⁵

Comme dans le nom de la ville : Comalapa. Le peuple du *comal* ou le village du *comal*. Le *comal* est un ustensile de cuisine, une grande plaque de terre cuite sur laquelle on cuisinait les *tortillas*, jadis sur un feu de bois. Aujourd'hui, on les cuit sur une plaque d'acier, chauffée au gaz propane. Et ça s'appelle toujours un *comal* et c'est toujours de forme ronde. Certaines gens ici croient que c'est un mot espagnol. La plupart s'en foutent carrément. Je présume que c'est un mot *nahuatl*, ces Tlaxcalas venus du Mexique (jadis alliés des Espagnols) avec les Kach'kikel, quand ils ont mis le pays à feu et à sang au début du XVI^e siècle. Ce que l'on sait très bien par contre, c'est que « *comal* » n'est pas un mot kach'kikel. Traduit dans cette dernière langue, « *comal* » se dit « *Xot* » (prononcez « tchot ou chot »). Et *Xi Xot* (Tchi tchot) ce sont « ceux qui vivent dans le *comal* ». Non pas qu'on avait coutume de faire cuire les habitants dans de grands comals, mais plutôt parce que, vu des hauteurs des collines environnantes, la ville ressemble à un grand *comal*, ceinturé de collines.

Je connais bien peu de choses du Guatemala, mais je viens d'apprendre que je suis dans le village du *comal*, avec les hommes du maïs qui sirotent leur café en attendant que les femmes de la lune aient terminé de cuire leurs *tortillas* sur leur feu de braises. Mais des *tortillas*, on n'en cuit pas dans toutes les maisons. Ni chez les

²⁶⁴ Deuxième tribu en importance du groupe linguistique maya au Guatemala

²⁶⁵ Langue originaire du Mexique, parlé entre autres par les Aztèques, dont certains groupes avaient envahi les terres du Guatemala avant l'arrivée des conquistadors. Le nahuatl servait de *lingua franca* dans toute l'Amérique centrale, en plus du Mexique.

voisins proches. Chaque jour Ingrid²⁶⁶ va en acheter pour deux *quetzales*²⁶⁷ dans la *tortillería* (boulangerie de tortillas) la plus proche (à cent mètres d'ici) qui, par hasard, se nomme « *Los 3 tiempos* ». Je m'aperçois vite qu'il y en a plusieurs dans la ville. Et que toutes se nomment « *Los 3 tiempos* ».

Pourquoi *Los 3 tiempos* ? Pour la bonne raison que *tortillas* il y a toujours eu, il y a toujours et il y aura toujours dans ce pays ? Non. Tu cherches encore des explications compliquées gringo. C'est pourtant simple : matin, midi, soir. *Los 3 tiempos del día*. Hier est passé et n'existe plus. Demain n'existe pas encore. Le seul temps qui existe c'est maintenant et il se divise en déjeuner, dîner et souper, les trois repas par jour, les trois existences qu'il nous reste dans le seul temps que nous ayons : maintenant. Le temps d'une tortilla toute chaude farcie avec *des frijoles* en purée. *Que rico*²⁶⁸!

Et ceci, je m'en rends bien compte quand je déambule dans les rues de la ville. Inutile de penser au futur ou au passé, car à chaque seconde je risque de me faire renverser par un chauffard *xi xot* au volant de son *tuc-tuc*. Si tu tiens à la vie gringo, vaut mieux te concentrer sur le « maintenant » et sur ses « *3 tiempos* ». *Nada más!*

²⁶⁶ Mère de la famille où j'habite.

²⁶⁷ Monnaie nationale du Guatemala, à l'effigie du symbole national, l'oiseau quetzal

²⁶⁸ Délicieux!



Chapitre 53: reproduction d'un comal rustique en terre cuite, avec ses tortillas cuisant en son centre.

54 - Guatemaya

Au pays des Mayas on commence à désespérer de trouver encore des Mayas. Quelques tremblements de terre aidant, on a si bien fait le ménage pendant une trentaine d'années qu'en 1990, plus personne n'osait s'appeler « maya » au Guatemala. On y risquait gros. Mais depuis une dizaine d'années, on retourne les manches de cette peau de chagrin jetée aux ordures dans le fol espoir de la changer en une cape rutilante de *quetzales*.

Les têtes coupées à la machette, les hommes mitraillés à leur sortie du bus, les femmes violées devant les aïeux épouvantés... *La*

*Violencia*²⁶⁹... On ne se rappelle plus. C'était du temps où les Mayas s'en allaient *de Guatemala a Guatepeo* !²⁷⁰ Et voilà qu'après avoir voulu extirper tout ce qu'il y avait de maya au pays, on voudrait aujourd'hui le sortir du placard pour le faire parader devant les touristes !!!

La langue *kach'kikel* s'est quasiment perdue en deux générations. La première (ceux qui sont nés après *la Violencia*), qui le comprend encore, mais ne le parle que rarement, et la suivante qui doit l'apprendre à l'école, en lieu et place de l'anglais. Jimmy, tout Maya qu'il soit, ne veut pas que ses enfants apprennent le *kach'kikel* à l'école. « L'anglais leur sera bien plus utile dans la vie. » En trente ans, on aura réussi à faire ce que des centaines d'années de guerres fratricides, de catastrophes naturelles et de colonialisme espagnol n'auront pu achever. Le Maya s'autodétruit maintenant.

Le paradoxe c'est que le gouvernement fait mine de s'y opposer. Il veut forcer les Kach'kikels à parler leur langue, après avoir tout fait pour les en empêcher, il y a vingt ans à peine. Un remords de dernière minute avant que tombe le couperet ? Non pas. Une stratégie de marketing touristique où calendrier maya, temples mayas, *güipils*²⁷¹ et même processions de la *Semana santa* riment avec *dólares de turistas* (\$\$\$). Partout, on placarde les murs de publicité invitant à la découverte du *Guatemala*, un pays imaginaire fait de rêves d'historiens amnésiques ayant occulté de grands pans de l'histoire des Mayas au Guatepeor.

²⁶⁹ Décennie 1980-90 où le gouvernement *ladino* avait décrété un quasi génocide des indigènes (qui composent la majorité des habitants du pays), sous prétexte de casser leurs mouvements syndicaux et revendications sociales.

²⁷⁰ *Ir de Guatemala a Guatepeor*, jeu de mot populaire en Amérique latine. Signifie « aller de mal en pis ». Voir chapitre 10.

²⁷¹ Blouses richement colorées et tissées à la main, caractéristiques des femmes guatémaltèques

Ou alors, peut-être craint-on qu'à force de trop vouloir devenir émules des *ladinos*²⁷², les Mayas en viennent à prendre vraiment la place qui leur revient dans le pays, c'est-à-dire, toute la place? Vite alors, parquons-les dans le Guatemala, le pays folklorique, pour conserver le pouvoir politique au Guatemala dans le giron *ladino*.

55 - Hombres de maíz

Le maïs couvre tout ce pays, comme un grand *peraje*²⁷³ l'épaule des femmes et le *tan galán*²⁷⁴, la tête des hommes. Tout le paysage autour du centre urbain de Comalapa n'est qu'un immense échiquier de champs de maïs. Chaque matin, les hommes sortent de leur maison et enfourchent leur bicyclette, *asadón*²⁷⁵ monté à l'arrière, pour aller travailler leur lopin de terre tout là-bas, quelque part au flanc d'une des collines entourant la ville.

Les innombrables *costals de mazorcas*, bien séchés au soleil, aboutiront dans les moulins à maïs du *pueblo* - un à tous les coins de rue, sans compter les mobiles, qui se déplacent dans les banlieues éloignées tirés par des camions, des hommes ou des

²⁷² Au Guatemala, désigne la minorité d'ascendance espagnole qui contrôle l'économie et le pouvoir politique du pays.

²⁷³ Sorte de grand châle de coton tissé aux motifs géométriques du pays.

²⁷⁴ Littéralement, « si galant ». Grand chapeau que portent les *vaqueros*, les cowboys latinos des campagnes, lequel fut adopté par nos cowboys nord-américains, anglicisé sous le nom (ridicule) de « ten galons »

²⁷⁵ Grande bêche pour travailler la terre, le seul instrument aratoire utilisé par les cultivateurs locaux.

bêtes. On en fera de la farine ou du *nixtama*²⁷⁶. Et de la farine de maïs viendra l'omniprésente *tortilla de los 3 tiempos del día*. De la *tortilla*, on fera les *tostadas*, des *tostadas* on fera les *tacos*²⁷⁷. Sans compter les *burritos*, les *gringas*, les *tamales* et que sais-je encore ! Ah oui! Les breuvages : les *atols*, la *chicha*, l'*elote*, etc. Et les *palomitas*²⁷⁸, bien sûr.

Le maïs a mis au monde les Mayas, transformant quelques bandes éparées de chasseurs-cueilleurs en un des grands peuples civilisateurs de l'histoire humaine. Mais s'il est assez simple de déduire que les Mayas sont les « hommes du maïs », comme ils aiment eux-mêmes se considérer, il est moins évident de savoir d'où vient le maïs. On cherche toujours l'ancêtre de cette plante dans les terres incultes de ce pays. Le maïs semble avoir surgi de nulle part. Bien sûr que non, direz-vous. Et les Mayas, tout autant que vous. Voici leur version.

Il y a très longtemps, après avoir créé le monde tel qu'il est aujourd'hui, avec ses océans, ses terres, ses montagnes, son ciel, les *Grandes Abuelos*²⁷⁹ ont voulu offrir un présent à ce qu'ils avaient créé de plus cher, l'être humain. Ils conduisirent donc les hommes²⁸⁰ en un site enchanté où abondaient la nourriture et les merveilles de la nature, près de la péninsule du Yucatán. Une fois arrivés sur place, les hommes ont découvert un petit enfant aux cheveux blonds et au teint pâle. Ils tombèrent sous son charme et le ramenèrent à

²⁷⁶ (prononcer « nixtamal »). Farine de maïs obtenue en faisant bouillir les grains dans de la chaux (lessivage alcalin) ce qui permet d'enlever la pelure du grain et de rendre les protéines du maïs plus digestibles.

²⁷⁷ Au Guatemala, les *tostadas* sont des tortillas frites dans l'huile et les *tacos* sont des tortillas roulées, fourrées de patates pilées puis frites dans l'huile.

²⁷⁸ Maïs soufflé (*pop corn*). Littéralement, petites colombes.

²⁷⁹ Les Grands-Pères ou Ancêtres, comprenant une dizaine de déités et une centaine de demi-dieux, établissent les liens entre le cosmos et les créatures vivantes.

²⁸⁰ À cette époque, les seuls humains connus des Mayas étaient eux-mêmes.

leur campement. Ils l'appelèrent Teosinte²⁸¹. Ils lui construisirent une cabane dans le plus beau des arbres, le cèdre. Comme compagne de jeux, ils choisirent la plus belle de leurs filles, Ma-lx, belle comme la lune opalescente, yeux noirs comme la nuit, dents petites et blanches comme la grêle qui tombait sur les épaules des premiers hommes pendant leur longue migration vers ce jardin paradisiaque. Les deux enfants grandirent ensemble et au moment de l'adolescence leurs jeux innocents se transformèrent en ébats charnels, ayant subi tous deux la piqûre de l'abeille de l'Amour.

Les sages de la tribu décidèrent que le moment était venu pour eux de se donner l'un à l'autre et les amenèrent dans un lieu écarté afin qu'ils puissent donner libre cours à leurs épanchements en toute intimité. Quelques jours plus tard, ils retournèrent les chercher afin de présenter à tout le peuple les nouveaux époux triomphants, mais ils ne les trouvèrent pas. Ils cherchèrent en vain pendant des jours. Jusqu'à ce qu'ils remarquent que le Soleil éclairait puissamment deux jeunes pousses d'une plante inconnue de tous, près du lieu des épousailles. Et entre les deux plants, poussaient des épis coiffés de blonds cheveux, comme ceux de Teosinte et munis de petites dents blanches, comme celles de Ma-lx. Ils comprirent alors que les Dieux avaient changé le couple merveilleux en une plante qui allait assurer leur survie sans qu'ils n'aient plus jamais à errer derrière les troupeaux d'animaux sauvages. Et cette plante, ils la nommèrent Ma-lx (prononcer « maïch », qui donne *maíz* en castillano), en l'honneur de la plus belle des femmes ayant émergé de leur tribu.

²⁸¹ Nom qui viendrait d'un dialecte *chorti* signifiant « plante poussant en rangée sur une île ». Une plante indigène d'Amérique centrale porte le nom de « teosinte » (*Zea mays mexicana* et *Zea mays parviglumis*) et semble assez proche génétiquement du maïs cultivé pour qu'on la propose comme son ancêtre.



Chapitre 55 : champs de maïs dénudés après la récolte et pendant le brûlage des tiges sèches.

56 - Un quintal de oro

La *finca de cafetales*²⁸² de Santos se cache dans les hauteurs, invisible à 500 mètres de la piste de gravier qui réunit Comalapa à l'humble *aldea*²⁸³ de San Jacinto. Depuis 20 ans que Santos pioche, bûche et sue pour sortir de cette montagne quelques centaines de kilos de *oro* par année. Santo n'est pas un chercheur d'or, mais un *cafetalero*, ce que nous appelons chez nous un « petit producteur de café », sans trop savoir de quoi il s'agit.

²⁸² Fermette de caféiers

²⁸³ Hameau, satellite d'une plus grande ville

Chaque grain de café qui sort de sa plantation a été retourné une centaine de fois. Il a été débarassé de sa pulpe juteuse et sucrée, il a fermenté sous des sacs de plastique, il a navigué dans des canaux à parois de ciment, sombré au fond ; on l'a décortiqué de sa première écaïlle, le *pergamino*²⁸⁴, puis on l'a fait sécher au soleil maya pour ensuite l'examiner soigneusement, triant les bons des mauvais grains avant de l'ensacher dans des *quintales*²⁸⁵ de fibres textiles. Seuls les grains de première qualité, provenant des *ceresas*²⁸⁶, rouge rubis et royales, peuvent avoir droit à l'appellation « oro ». L'or des Mayas, ou du moins ce qu'il en reste après que les Espagnols eurent épuisé les gisements minéraux.

Et comme auparavant, l'oro des Mayas d'aujourd'hui s'en va à l'exportation pour satisfaire l'insatiable appétit des Occidentaux pour la caféïne. Les grains de deuxième et troisième qualité, ceux qui proviennent des fruits qui n'ont pas eu le temps de mûrir, seront tout juste bon à fabriquer la « boisson nationale du Guatemala », le café pour enfants (chap. 51).

Mais avant d'aboutir dans nos cafetières, l'oro devra subir d'autres manipulations, comme la classification par taille, la dureté et la couleur des grains et, finalement, la torréfaction. Et c'est là que le bât blesse, car toutes ces étapes se réalisent ailleurs que chez les petits producteurs comme Santos. Ce sera là-bas dans les grandes usines de la capitale *Guate ciudad*. Le gouvernement a décrété que ces opérations seraient centralisées pour uniformiser la qualité du café exporté. En pratique, cela signifie que des cartels industriels du traitement du café profitent de leur monopole pour facturer un prix exorbitant à leur clientèle de petits caféiculteurs en se réservant ainsi une plus grande marge de profit pour les contrats d'exportation qu'ils sont les seuls à pouvoir négocier.

²⁸⁴ Le parchemin

²⁸⁵ Ancienne mesure de poids, gros sacs pesant environ 100 lbs

²⁸⁶ Cerises, allusion aux fruits du caféier lorsqu'ils sont mûrs, couleur et forme de cerises.

Cela signifie aussi que, pour Santos et des milliers d'autres petits producteurs de café, ils n'auront jamais accès aux marchés, comme celui du « café équitable ». Santos a connu bien des déboires en essayant de conclure des ententes avec des Hollandais désireux de l'encourager. On a failli le jeter en prison parce qu'il avait passé un contrat directement avec eux, par l'intermédiaire d'amis norvégiens de passage à Comalapa. Mais cela constituerait un autre chapitre à raconter. Seule l'Autorité guatémaltèque du café peut négocier des contrats, équitables ou pas ! Santos en a été quitte pour assumer une lourde dette, car il avait investi gros dans l'affaire, qui a tourné alors au désastre.

Mais un jour qu'il errait tout songeur parmi ses *cafetales*, un rare quetzal, l'oiseau emblématique du pays – l'orchidée qui vole, l'émeraude suspendue dans le ciel, comme on l'appelle là-bas – est apparu devant lui, lustrant ses plumes d'un vert de jade et gonflant sa poitrine rouge sang sous les chauds rayons du soleil. En voyant ce symbole de la résistance maya à des millénaires de cycles de destruction et de résurrection, il s'est arrêté sidéré, comme si l'oiseau lui avait annoncé ainsi qu'il se sortirait de l'impasse, qu'il se remettrait sur pied un jour.

Peu de temps après, le hasard a mis sur sa route un propriétaire de restaurant huppé à *Goatemala antigua*²⁸⁷, la ville touristique par excellence au pays. Ils en sont venus à une entente pour que ce dernier lui achète toute sa production de *oro*, qui sera par la suite torréfié sur place à Antigua.

Aujourd'hui, Santos peut respirer plus librement. Il n'aura pas accès au marché lucratif du café « équitable », ni à celui du café pour les Européens, mais il aura un prix plus décent pour son *oro*, connu désormais sous le nom de café *Xi Xot*, le café d'un habitant du *comal*. Quant à son café « *pergamino* », il l'écoulera dans sa boutique de Comalapa, pour le plus grand plaisir des habitants de sa

²⁸⁷ Connue aujourd'hui sous le nom raccourci de « Antigua », ancienne capitale de l'ancienne province espagnole de Guatemala, tel que se nommait le pays à l'époque coloniale.

ville, qui le connaissent tous sous le nom de « Café Santos ». Santos a laissé une partie de sa vie et de son sang dans son café. C'est pour cela que l'émeraude ailée, à la poitrine maculée du sang des Mayas, lui a permis de tatouer cette vie sur chacun des grains de son oro. Pour ceux qui savent le chercher, c'est cela, c'est la vie de milliers de Santos et de leur famille, l'or caché au fond de notre café matinal de tous les jours.



Chapitre 56 : triage des grains de café (oro vs pergamino)

57 – Procesiones

Le bruit sourd du tambour roule doucement sur les pavés décorés de la petite rue qui descend vers le centre-ville de Comalapa. On dirait les battements d'un cœur affolé. La foule

détourne lentement la tête vers le haut de la colline d'où vont surgir d'un moment à l'autre les troupes de César, bien déterminées à en finir avec un autre huluberlu de prophète juif. Mais sous les casques dorés, coiffés de brosse de balai teintes en rouge, on ne trouvera nulle trace de sang latin. Ou si peu.

Ce sont les Mayas *kach'kikel* qui traînent derrière eux la victime qu'ils ont bien l'intention d'offrir à leurs dieux. Une offrande de choix. La plus noble qui soit. Un dieu. Un dieu pour leurs dieux.

Entravés par les Espagnols, les esclaves mayas ont dû laisser tomber leurs rites ancestraux. Loin de baisser les bras devant cette cruelle séparation, ils ont peu à peu envahi les rites catholiques pour les indianiser, soit-disant. Mais leur ferveur est si grande, leur dévouement si vibrant qu'il vaudrait mieux parler d'appropriation.

Les prélats l'ont d'ailleurs bien compris, s'étant d'eux-mêmes exclus de ces pratiques débridées de leurs ouailles trop zélées. Dans la rue, il n'y a que des Mayas, costumés, colorés, dansant et chantant sur des musiques de fanfares ou de boléros tristes. Le peuple a repris le *pueblo*. Toutes les rues et ruelles seront fermées pendant des jours entiers. Car la *procesión* n'est pas une petite parade du père Noël. C'est un serpent immense qui sans cesse passe et repasse dans chacune des rues, comme s'il cherchait à se retourner sur lui-même, en vain.

Voilà le premier *anda*²⁸⁸ qui s'amène lentement, précédé des portes-étendards et des pousseurs de fils électriques qui lui fraient un passage. Les statues de deux mètres de haut, lourdement vêtues de crêpes et de dorures, dodelinent de la tête au loin, bien avant qu'on ne puisse voir les quarantes porteurs qui les promènent sur leurs épaules en se balançant de droite à gauche, puis d'avant en arrière, en une marche-hésitation qui me semble l'incarnation même

²⁸⁸ Andas en d'autres pays hispanophobes. Genre de char allégorique porté sur les épaules par des fidèles, la plupart du temps illustrant des scènes de la vie de Jésus ou des saints.

de la lenteur. C'est qu'on n'avance pas vite quand on porte sur son dos les cinq mille ans d'histoire du Guatemala.

Il y a trois rencontres de plaques tectoniques à traverser pour franchir la courte distance entre ses frontières nord (avoisinant le Mexique) et sud (El Salvador et Honduras). Aussi, il ne suffit que d'une légère secousse pour que la terre tremble dans tout le pays. Ainsi que les Mayas qui s'y tiennent dessus. Des siècles de cycles sismiques, conjugués à ceux des apogées et décadences de civilisations et conquêtes passées, leur ont appris que les dieux aiment se faire bercer. Mieux vaut que ce soit au-dessus des épaules des *cargadores*²⁸⁹ qu'au-dessus d'un tremblement de terre. Ou pire, au-dessus de la chute des empires.

Aussi, pour les apaiser, des milliers de *cargadores*, dans tous les *pueblos* du Guatemala, passeront la semaine à arpenter les rues, lentement mais sans relâche, à bercer doucement, les dieux dans le fol espoir de conjurer les secousses telluriques, les éruptions volcaniques et les guerres civiles qui meublent la tragique histoire des *Guatemayas*.

²⁸⁹ Porteurs d'*andas*



Chapitre 57 : tapis fait de bran de scie teint, épanché dans la rue, autour duquel passent les andas.

58 - Calendario maya (Oxlajuj bak'tún)²⁹⁰



Chapitre 58 : un mois et ses vingt jours (représenté chacun sous la forme du grand-père-énergie qui lui est propre) du calendrier maya (calendrier sacré).

Plus j'en apprends sur le calendrier et la religion maya, plus je fais des rapprochements avec la spiritualité algonquine telle que je la connais.

Le calendrier autochtone n'est pas le simple outil de gestion du temps que les Occidentaux désignent sous le vocable de calendrier. C'est un outil de gestion de la vie. Les jours et les mois ne sont pas autant de mesures de notre finitude temporelle, mais des balises pour se guider le long de notre voyage sur terre, en tant qu'individu, famille, tribu, nation et humanité. Cheminer dans le temps, c'est cheminer avec et vers les dieux. Dans le calendrier maya, chaque jour, chaque mois, chaque année et chaque cycle possède son

²⁹⁰ Calendrier maya (en kach'kikel. Prononcez *ochlaouj baktoun*)

énergie positive et négative, personnifiées par des Aïeux²⁹¹ postés là, à cet endroit précis du temps, pour nous aider à mieux progresser vers notre destin. Le calendrier est un manuel pratique pour régler le quotidien des personnes, des familles et des peuples.

Il est basé sur le cercle, la renaissance des énergies vitales, en s'inspirant des cycles de la lune (treize dans une année) qui se perpétuent eux-mêmes par cycles de treize dans le *calendario*. Treize ans, treize fois treize ans, treize fois treize fois treize ans et ainsi de suite, jusqu'à incorporer des cycles comportant des millions d'années, dont les premiers remontent bien avant l'apparition de *l'homo sapiens*. Les prêtres mayas ont donné des noms et attribué des caractéristiques propres à chacun de ces cycles, qu'on peut aujourd'hui déchiffrer dans la pierre où ils ont gravé les hiéroglyphes correspondants.

Les Algonquins de chez nous n'avaient ni calendrier, ni écriture mais, tout comme les Mayas, ils découpaient le temps en cycles lunaires et surtout, ils partageaient cette notion du temps circulaire, si éloignée de nos concepts linéaires et rationnels. Ainsi, sans jamais se côtoyer pendant des milliers d'années, les pré-colombiens des trois Amériques se sont inventés leur cercle de vie particulier, comprenant tous deux quatre éléments fondamentaux (l'eau, la terre, le feu et l'air), quatre points cardinaux, quatre énergies fondamentales, quatre couleurs primaires (blanc, rouge, brun, jaune), quatre animaux totémiques (le bison, l'aigle, l'ours et la tortue ; chez les Algonquins), etc. Bien sûr, les Mayas ont raffiné le modèle, y incorporant leurs centaines d'Aïeux et sous-Aïeux, toujours occupés à refaire et à redéfaire le monde, chacun dans son champs d'action propre. Mais dans ces deux civilisations, c'est sur ce cercle de vie que reposent les prières quotidiennes, comme la salutation au soleil levant ou les rites de purification. Comme celui du *matato* (algonquin) et du *tamazcal* (maya) où, dans les deux cas, les Grands-Pères et Grands-Mères sont invités à pénétrer dans les corps et les cœurs des participants sous forme de roches chauffées

²⁹¹ Voir chapitre 55, *Hombres de maíz*

à blanc et exhalant aux quatre points cardinaux une vapeur brûlante lorsqu'on verse de l'eau dessus.

De même, faute de s'être inventé un calendrier pour gérer l'avenir, nos Premières Nations se sont reconnus des prophètes dont la plus englobante des prophéties fut celle des Sept Feux, telle que codifiée dans un *wampum*²⁹² sacré, transmis de génération en génération algonquiennes depuis des siècles.

. Cette prophétie raconte l'histoire des peuples d'Amérique du Nord avant et après l'arrivée des Blancs sur leurs terres. Elle parle abondamment de l'Éden perdu après la conquête par les Européens et des siècles de malédiction qui ont suivi pour les Amérindiens, menant à leur quasi-disparition ainsi que celle de la faune et flore qui pululait sur le territoire auparavant. Dans les derniers feux, ceux qui ne sont pas encore advenus, une réconciliation pourrait voir le jour entre l'homme rouge et l'homme blanc, chacun reconnaissant la valeur de l'autre, unissant leurs forces pour construire un monde meilleur plutôt que pour se détruire mutuellement – et toute civilisation avec eux – en imposant leurs lois à celles de la terre et du cosmos.

Dans l'autre Amérique (du Sud et centrale), le scénario ne fut pas plus rose pour les indigènes après l'arrivée des *Conquistadores*, soit-disant venus pour les libérer de leur ignorance de Dieu (le seul vrai dieu, qui parlait *cristiano* (espagnol) et connaissait l'usage de la poudre à canon et de l'acier trempé pour se concilier les cœurs récalcitrants). S'il fut différent, ce ne fut que par l'ampleur de son atrocité. N'eût été de leur nécessité comme bêtes de somme, les Espagnols auraient exterminé toutes les populations indiennes d'Amérique, comme ils avaient si bien et si vite réussi à le faire dans les îles caribéennes, où ils ont eu leurs premières colonies.

Ce qui a suivi par la suite fut un peu similaire des deux côtés de l'Amérique, soit la montée progressive d'un désir d'indépendance envers la métropole (que ce soit l'Espagne, l'Angleterre ou la

²⁹² Mot ojibway. Ceinture tissée de coquillages marins assez rares.

France) au fur et à mesure que les colons prenaient racine en terre américaine et se distinguaient de leurs ancêtres en adoptant des coutumes (et des conjoints) indigènes. Ils en vinrent à supporter de plus en plus mal le mépris et les exactions des colonialistes européens envers tout ce qui n'était pas authentiquement de chez eux, soit par le sang, soit par l'instruction, soit par l'alimentation, soit par la religion, voire même par le vocabulaire et l'accent linguistique. Le métissage prenait de plus en plus un visage d'authenticité ou de dégénérescence selon qu'on se situait d'un côté ou de l'autre de l'Atlantique. Ce qui mena aux révoltes des colonies américaines²⁹³ de la fin du XVIII^e jusqu'au milieu du XIX^e siècle.

Ces révolutions, s'appuyant souvent sur le désir de libération des populations indigènes, auraient pu être une occasion de réhabilitation de ces dernières. Mais l'intérêt personnel des *criollos*²⁹⁴, ceux qui s'étaient enrichis en Amérique, l'emporta sur les sentiments fraternels des combattants de première heure. Bolivar et ses sympathisants à la cause d'une Amérique hispanophone unifiée déchantèrent vite après leurs premiers succès militaires contre les Espagnols, qu'ils n'eurent de cesse d'imiter par la suite, notamment par leur mépris de la classe amérindienne, survivante des grands empires de l'Amérique précolombienne. Les anciennes colonies devenant des pays, les anciennes rivalités subsistaient et tournaient aux guerres fratricides, dont plus souvent qu'autrement, les Amérindiens et leurs assimilés faisaient les frais.

Il faudra attendre un prochain feu, selon les prophéties du *wampum*, un prochain cycle, selon le calendrier maya, avant que les Américains deviennent un seul peuple, comprenant les Américains d'origine (les Premières Nations des trois Amériques) et les Américains d'importation latine (espagnole, française et portugaise) ou anglaise.

²⁹³ Pas seulement étatsuniennes, mais de toutes les Amériques

²⁹⁴ Blancs, avec plus ou moins de sang indigène, nés en Amérique. Voir chapitre 7, pour un usage plus particulier au Pérou. .

Ce constat me frappait pour la première fois, après neuf voyages en Amérique hispanophone, lorsque j'écoutais Cecilio m'expliquer le calendrier maya. Nous étions donc voyageurs sur un même bateau, qu'on soit Québécois, Étatsunien, Équatorien, Maya ou Algonquin. Et ce bateau avait pour nom « Amérique ». Pour la première fois, je comprenais pourquoi je me sentais si étranger lors de mes premiers voyages en Europe et si proche des gens lors de mes premiers séjours ici, dans l'autre Amérique. J'y retrouvais, plus que de lointains cousins et, au-delà de l'exotisme des paysages, une partie cachée de mes racines, de mon identité. Quoi de plus logique que ce fût grâce à mes contacts avec les Indigènes des deux côtés de l'Amérique.

Le parcours de ma vie, qui me semblait auparavant comme celui d'une flèche brisée ou zigzagante, prenait enfin sens. Parti de mon attachement pour les Algonquins et les Premières Nations en général, aux premières lueurs de mon adolescence, j'ai erré longtemps à la recherche de je ne sais quoi, passant par l'admiration pour le savoir-faire étatsunien et par la sympathie envers l'art de vivre *mestizo*²⁹⁵. Il a fallu que j'aboutisse chez les Mayas avant de me rendre compte que je venais de boucler la boucle, de remonter à ma source territoriale.

Je croyais être venu ici par solidarité au début de mes voyages dits « humanitaires », il y a huit ans. À l'époque, je ne savais pas trop ce que signifiait ce mot de solidarité, servi à toutes les sauces de nos jours. Mais je savais déjà que n'y allais pas pour des motifs charitables, pas de cette sorte de charité qui permet à quelques bien-nantis d'offrir une obole aux moins chanceux que soi. C'était déjà un mouvement unidirectionnel, dont on n'attend rien en retour, sinon un salut lorsqu'on me croisait dans la rue. Notre aide, bien réelle, mais toujours insuffisante et toujours trop tardive, servait pour moi à surtout tisser des liens, à ouvrir des portes sur un autre monde, une autre histoire. Une histoire un peu triste finalement, marquée au fer rouge par l'injustice. L'apprentissage de la langue

²⁹⁵ Métis espagnol-indigène-africain

espagnole m'a permis d'ouvrir encore plus grandes toutes ces portes sur des univers bien différents ; péruvien d'abord, équatorien ensuite, puis dominicain et finalement guatémaltèque, sans omettre un voyage touristique, à mi-parcours, dans le Cuba du castrisme. Tout cela s'est enrichi de contacts plus intellectuels, par la fréquentation de la littérature et de l'histoire nationale de chacun de ces pays, en plus de quelques grands classiques issus d'autres nations hispanophones.

Or, malgré toutes ces étrangetés d'une culture à l'autre, aujourd'hui ce n'est plus la différence qui me frappe et m'attire mais la ressemblance. Comme avec le chatoiement de la lumière sur la robe du quetzal ou du huard, les disparités ne sont que des reflets changeants sur le même plumage. L'oiseau tout entier maintenant m'apparaît. Et il a perdu les noms réducteurs qu'on lui donne au sortir d'une simple visite organisée dans un « tout inclus » : pauvre, voleur, ensoleillé, tropical, insalubre, indiscipliné, exhubérant, désorganisé, inconfortable, chaleureux, souriant malgré sa misère, pittoresque, dangereux, corrompu, insouciant, incohérent, merveilleux ou incompréhensible. Non, ce n'est pas une « Destination soleil » où il fait beau partout et toujours. Ce n'est pas un agrégat d'ignorants, de miséreux et de fatalistes habitués à leur misère. Ce ne sont pas des étrangers, des « locaux »²⁹⁶, comme on se plaît à les nommer quand on est « entre nous ».

Américain du Sud ou du Centre, tu n'es pas une espèce exotique pour nous les Américains du Nord. Tu es de la même branche généalogique que nous, comportant trois sous-espèces issues de la même lignée, celle des Américains. Tu as les mêmes travers, les mêmes aspirations, la même soif de justice et de droits légitimes que nous, Américains du Nord. Chacune de ces trois sous-espèces s'est adaptée à son climat, aux ressources dont elle disposait, aux difficultés de sa géographie et de son histoire. Nous pouvons déplorer leur retard technologique et leur pauvre filet de

²⁹⁶ Ce terme est d'autant plus méprisant pour les désigner que le mot « loco » signifie « fou » en espagnol.

sécurité sociale, mais aussi envier leur attachement tribal à la famille, leur riche vie sociale et leur confiance en la vie. Nous avons tous deux à recevoir et à apprendre l'un de l'autre. Solidaires l'un et l'autre et soudés l'un à l'autre, finalement. Pas uniquement par le hasard géographique, pas uniquement par compassion mais toujours pour apprivoiser notre propre destinée. C'est ma vérité. À chacun de trouver la sienne au fil de ces pages ou de ses propres pérégrinations.

*Migwetch*²⁹⁷ à tous les Indiens d'Amérique pour m'avoir enseigné cela! Je nage maintenant en plein calendrier maya et marche à tâtons du septième au huitième feu.



Chapitre 58 : Un sage algonquin (William Commanda) exhibant le wampum des sept feux

Fin

²⁹⁷ Merci (en algonquin).